PER
R-496
BNQ

LA REVUE DE MANON

Cinquième Année — No 14 | Revue littéraire la plus distinguée des Foyer Canadiens | Montréal, 1er Septembre 1929



Lisez NOTRE GRAND ROMAN D'AMOUR

MYRNA LOY

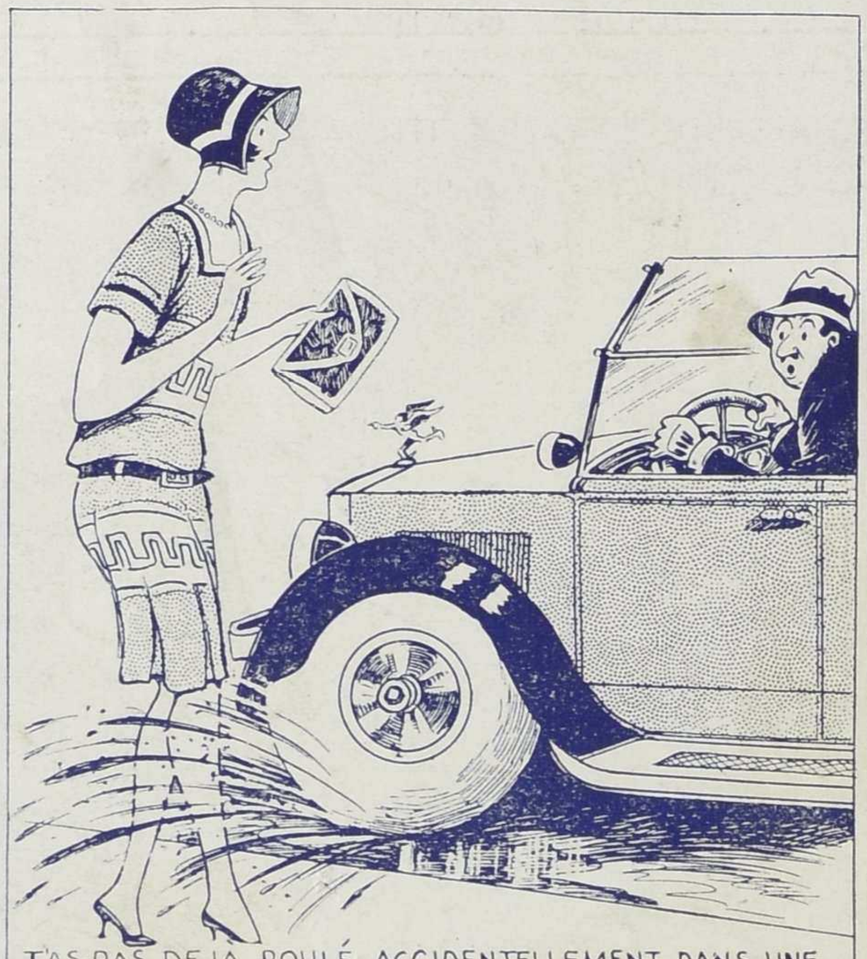
Petite Maison, Grand Bonheur

Par Paul JUNKA

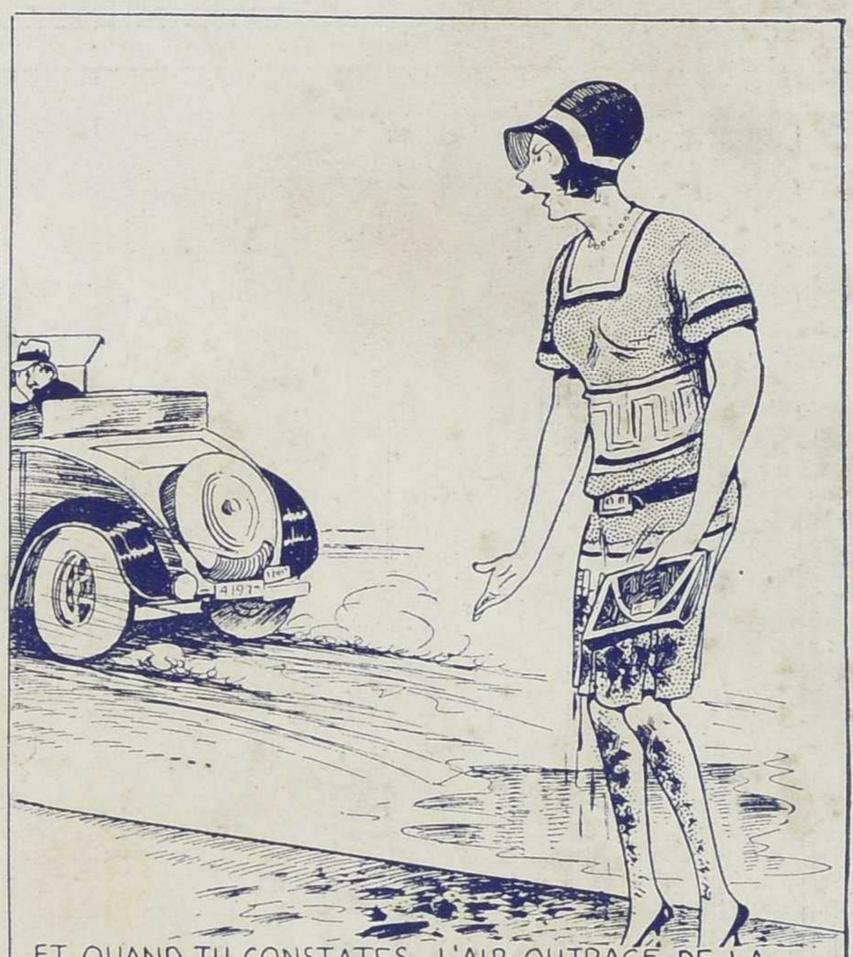
10c

T'a'pas ?

par — RACEY —



T'AS-PAS DEJA ROULÉ ACCIDENTELLEMENT DANS UNE FLAQUE D'EAU ET ÉCLABOUSSÉ ODIEUSEMENT LA TOILETTE D'UNE JOLIE PASSANTE—



ET QUAND TU CONSTATES L'AIR OUTRAGÉ DE LA JEUNE PERSONNE, TU CROIS QU'IL VAUT MIEUX FILER QUE D'ESSUYER LES FEUX DE SA FUREUR—



MAIS LE LENDEMAIN SOIR, A UN BRIDGE, QUAND TON ÉPOUSE TE PRÉSENTE LA MÊME DAME—



T'AS-PAS DÉJÀ ESSAYÉ UNE **BLACK HORSE**? IL N'Y A QUE ÇA POUR TIRER UN HOMME D'EMBARRAS

61 A

dites simplement— "Bière Black Horse Dawes, s·v·p·"!

LA REVUE DE MANON

Revue littéraire la plus distinguée des Foyers Canadiens

ABONNEMENT
Canada: 1 an, $2.00; six mois, $1.25
Etats-Unis: 1 an $2.25; six mois, $1.50

Paraissant Bi-Mensuellement
Emma Gendron et J. Arthur Homier
Propriétaires-Editeurs

Administration et Rédaction
756, rue Saint-Paul Ouest
Tél. MArquette 4065

Cinquième Année No 14 — Montréal, 1er Septembre 1929 — Le numéro dix sous

REFLEXIONS

L'IMAGINATION populaire, à moins que ce ne soit celle d'un poète inconnu, a créé la légende du pays de Cocagne. Tous les esprits enfantins ont été bercés par le récit des splendeurs gastronomiques du palais de dame Tartine. En contant ce récit à quelque enfant, tout yeux, tout oreilles et toute bouche, je m'avisais récemment de l'immoralité foncière de cette fable.

Qu'on se représente un pays où les arbres se pourraient déguster, où les collines, au lieu d'être de terre, seraient, disons seulement, mangeables. En comparaison, les délices de Capoue, qui nont que médiocre réputation, seraient faites pour les Sahtiates. C'est l'obligation de travailler, et l'on travaille à quelque classe qu'on apartienne, qui nous éloigne le plus sûrement des prisons. Si, au lieu de gagner notre pain à la sueur de nos fronts, il nous suffisait de ronger une branche d'arbre pour avoir un repas satisfaisant, la plupart d'entre nous deviendraient bien vite des cannibales — au sens figuré si vous voulez, mais des cannibales tout de même.

Savoir que demain, il faudra donner à manger aux chevaux, ouvrir les volets de la boutique, aller faire son cours de géographie, nous incite fortement à nous coucher à une heure raisonnable, à manger les aliments qui nous conviennent et, en règle générale, à demeurer les piliers de la société que nous sommes.

Mais si les collines du pays de Cocagne s'élevaient à l'horizon, toutes ces excellentes habitudes, cette louable routine disparaîtraient comme par enchantement, et nous perdrions du même coup toute énergie morale, puisque la nécessité de la lutte se serait évanouie.

Après une semaine ou deux de ce régime — de la colline pour le petit déjeuner, de la colline pour le lunch, de la colline pour le dîner, de la colline en guise de boisson pour faire passer le tout — le plus enthousiaste des Cocagniens aurait recours au meurtre pour relever la monotonie de l'existence.

Parmi les habitants du pays de Cocagne, il en est; certes, qui reviendraient assez vite à leurs vieilles habitudes, retourneraient à leur travail, à leur restaurant, à la table familiale.

S'il faut en croire le sage lord Bacon, c'est au cours de leur âge mûr que les nations produisent leurs plus grands hommes et, par conséquent, montrent le plus long palmarès de belles actions, la liste la plus abondante d'inventions marquantes.

Dans leur jeunesse, les nations sont surtout adonnées aux exploits guerriers; Mars qu'elles suivent avec le plus d'entrain. Après les luttes sanglantes et glorieuses, elles profitent de la paix pour inventer, pour créer de la beauté. Puis vient la période de dégénérescence; la passion du luxe, l'amour exagéré du bien-être, des satisfactions matérielles conduisant à l'immoralité, à la licence, à la décadence. Il ne faudrait pas croire que l'histoire de Rome ne saurait recommencer.

Ce n'est ni dans l'extrême jeunesse ni dans l'extrême vieillesse des nations que les grands hommes sont vraiment appréciés comme ils le méritent. La grandeur, à moins quelle ne soit guerrière, est souvent perdue chez une nation jeune Aux époques de décadence, elle est mérisée si elle n'affecte une forme pratique, productrice de bien-être, de progrès matériel.

Un pays de Cocagne, dépourvu de sommets moraux, serait un pays vétuste, où la stagnation remplacerait l'effort, d'où toute amélioration réelle serait bannie.

Des collines et des forêts comestibles font peut-être très bien dans des contes et chansons pour enfants, mais il n'en faudrait pas beaucoup pour amener la ruine spirituelle des plus grands peuples.

Frank CRANE.

DESTIN

Conte par CLAUDE JONQUIERE

Comme la plupart des jeunes filles pendant la guerre, Denise Roizé avait envoyé les colis traditionnels à un filleul indiqué au hasard par une société de dames patriotes.

Mais le hasard l'avait favorisée. A en croire son portrait, ce filleul était jeune, ce filleul était beau. Il était aimable, à le juger d'après ses lettres. Après la réserve des premières semaines, réserve naturelle à une jeune fille bien élevée, les confidences avaient jailli. Dans les coeurs jeunes, il y a toujours un besoin de tendresse prêt à s'avouer. Déjà, dans le secret d'elle-même, Denise commençait à se dire en songant à son filleul "Mon fiancé!" Ainsi, peu à peu, Mlle Roizé devenait dans ses rêves Mme Lucien Miran.

Lucien s'était pris lui-même à ce jeu tendre. Deux âmes qui s'épanchent, sans qu'elles aient pu s'éprouver au frottement des caractères, trouvent presque toujours leurs goûts en harmonie. Chacune crée l'autre à son image. Grâce au charme l'autre à son tranchée paraissait à Lucien presque confortable, et le sévère appartement des Roizé s'éclairait pour Denise des rayonnements du bonheur.

...Il rayonne d'autant mieux, le bonheur de la jeune fille que la date des permissions se fait proche. Lucien Miran arrivera dans cinq jours! Ils se rencontreront au bois, dans l'apothéose du printemps. Les arbres, les arbres du joli Mai sont déjà fleuris pour leurs fiançailles.

Denise est à son écritoire. Elle vient d'annoncer à une vieille tante revêche la visite de la famille Roizé pour le surlendemain. Quelle journée maussade en perspective!.. Mais à présent, elle écrit à Lucien, le sourire aux lèvres, et sa joie ingénue trouve des phrases chantantes pour lui parler de leur rendez-vous, de la façon espiègle dont ils se reconnaîtront sans s'être jamais vus, du grave péché qu'elle va commettre en se promenant, à l'insu de sa mère, au côté d'un jeune sous-lieutenant... Sa gaieté résonnera doucement au coeur du filleul, au coeur du fiancé; et cette pensée, après-demain, empêchera Mlle Roizé d'entendre les propos pointus de la vieille tante.

Comme elle signe sa lettre, Denise sursaute au bruit de la porte brusquement ouverte. Elle se retourne, les yeux encore brillants du rêve, et voit sa mère qui vient de rentrer et qui s'informe:

— As-tu pensé à écrire à tante Céline? Tu sais qu'elle aime recevoir une réponse à ses invitations par retour du courrier.

— Oui, mère. J'allais mettre mon chapeau pour courir à la poste.

— Comment lui dis-tu cela? Voyons.

Et Denise regarde avec effroi Mme Roizé prendre innocemment sur le bureau la lettre destinée à Lucien.

Sans méfiance, la mère ajuste son lorgnon, et une expression scandalisée contracte son visage. Elle lit et son effarement s'accentue:

— Comment! Tu ne n'as pas honte? Tu veux te promener au bois en cachette avec un jeune homme! Est-ce ainsi que tu as été élevée, Denise?...

Et la bonne dame commence un long discours sur la bienséance.

Denise tremble de dépit. Mais, tandis que se déroule le prêche moralisateur, la réflexion lui vient. Elle connaît sa mère. Elle la sait surtout sensible aux réalités. Inutile d'invoquer des raisons sentimentales. Mais, avec des raisons pratiques, la jeune fille a quelque chance de la gagner à sa cause.

— Mère, écoute-moi, je t'en prie. Je n'ai pas agi aussi légèrement que tu parais le croire. M. Miran serait un parti avantageux. Il est avocat. Il aura une belle situation après la guerre. Alors la crise du mariage donnera bien du souci aux jeunes filles de ma génération et à leurs pauvres bonnes mamans. Laissez-moi donc agir. Je ne suis plus une fillette. Crois-tu que je serai compromise pour une promenade au Bois? Si on nous rencontre je présenterai Lucien comme mon cousin. Tu as bien le droit d'avoir un neveu sur le front...

Cependant, Mme Roizé reste inflexible. Désarmée, au fond, par les arguments de sa fille, heureuse de n'avoir point une enfant romanesque, elle retient difficilement un sourire. Mais elle n'admet pas de fiançailles pendant la guerre, surtout avec un soldat; trop de malheur sont à redouter.

— Mère, au retour de cette permission il sera hors de danger. Sa nomination au Conseil de guerre de Lyon est imminente.

— N'importe ,tu ne dois pas sortir maintenant de ton rôle de marraine. Nous verrons plus tard... Et, tu sais, je te défends de voir ce jeune homme pendant sa permission.

Sur ces mots, Mme Roizé déchire avec dignité la lettre coupable et sort, majestueuse.

Que la destinée humaine tient à peu de chose! Une parole, un geste, moins que cela et des répercussions inattendues bouleversent une existence. Selon que vous prenez à droite ou à gauche, en sortant de chez vous, vous vous préservez d'un danger ou vous vous condamnez à mort. Les Parques ne sont pas qu'un vain mythe: nos jours se trament au gré de leurs caprices. Si Mlle Roizé avait mis sa lettre à la poste quelques minutes plus tôt, elle eût détourné d'elle et de son filleul les coups de la fatalité.

Sa mère partie, Denise, hâtivement, écrit à Lucien quelques mots éplorés. L'incident est fâcheux, mais elle n'en accepte pas les conséquences. Elle veut cette rencontre depuis longtemps désirée. Elle fera l'impossible pour désobéir à sa mère.

Lucien Miran est désolé, mais c'est un garçon réfléchi. Il comprend que Denise, ce jour-là, sera surveillée. Au reste, l'aventure lui démontre qu'il va entrer dans une excellente famille, et il estime maladroit et dangereux le risque de contrarier sa future belle-mère. Son parti st pris. Il va demander de reculer de deux semaines son tour de permission. Ces deux semaines suffiront à détourner les soupçons. Et il écrit poste restante à Denise pour lui exposer ses plans et la supplier de prendre patience.

Hélas! Quinze longs jours d'attente, quand elle croyait toucher au bonheur! Quinze jours de fièvre, de rêves agités, de projets défaits et refaits sans cesse..

Par surcroît, voici une semaine écoulée, et point de lettre. Denise va deux fois par jour à la poste. Jamais rien.

(Suite à la page 9)

Aimez-vous voyager par l'avion... de la pensée? Suivez-moi, nous volons sur Tolède!

Connaissez-vous Tolède? C'est une ville admirable qui a conservé son caractère. Si c'est une ville déchue, elle offre, avec de beaux monuments, d'impérissables souvenirs.

Il y a bien, çà et là, des rochers, des espaces arides, mais n'est-ce pas une des caractéristiques de la contrée?

Peu de bruit dans cette cité qui compta deux cent mille âmes et qui n'en a plus aujourd'hui que vingt-cinq mille...

Nous entrerons par la porte d'Alcantara et franchirons le pont jusqu'à Saint-Martin. Nous ne rencontrerons que de petites rues étroites, sauf la Plaza Mayor. Nous saluerons la maison des Trinitaires, à l'ég,lise de San Tomé, les balcons à fleurs, la verdure au coin des tours, et le quartier juif.

Par les ruelles aux murs creux, nous croiserons des processions d'ânons chargés d'eau et de bois, des hommes aux traits durs ,des femmes à l'allure des Mauresques...

Voici Santa-Maria-la-Blanca, ses vasques de marbres blanc, sa décoration polychrone, ses patios ornés de mosaiques.

Nous sommes hantés par l'invitation mauresque vers Grenade et Gordone, par l'Orient mystérieux.

N'est-ce pas le croissant qui brille? Et la fenêtre ronde, sous son arceau plein, ne s'ouvre-t-elle pas vers la Mecque? Il n'y a rien, ici, qu'un autel vide, au fond de Santa Maria, dans cette salle où joue la lumière, où le grand silence berce le souvenir de l'Islam.

Avant d'arriver au terme du voyage, nous longerons les murs épais du cloître de San-Juan-de-los-Reys...

Dans la majestueuse et superbe Tolède, dont les vieux quartiers portent, avec ténacité, leurs six siècles de vie ardente, aujourd'hui éteinte le seul caprice de la promenade peut tenter un esprit curieux.

Rêvons devant l'ancien palais de Dona Florinda de la Caba.

Mais de nouveau flotte l'étendard vert des Maures. Nous heurterons la porte du palais du roi Don Pedro le Cruel. L'obsession arabe s'inscrit sur la Puerta de la Sangre à Zocodover, qui s'ouvre sur la vieille posada établie dans la maison où vécut Miguel Cervantès. Et encore, partout religion contre religion, quels témoignage: l'Eglise de Santiago Arabell, la Casa de Mesa, le Taller-del-Moro, San Torné, El Christo de la Cruz, tout ce qui est beau, tout ce qui donne de la couleur, évoque une race, date une cité, scelle un siècle sous des pierres ouvrées, tout n'est-il pas arabe ici?

Tolède la Catholique, on a cherché à te défigurer! La conquête chrétienne a imposé silence à la mélopée coranique, mais ton visage est le même et l'étendard du prophète est déployé encore sur toi.

Nous arrivons au bord du Tage.

C'est tout à fait le silence; la ville paraît plus lointaine. Presque au bord du fleuve se dresse l'ancien palais de l'argentier du Roi, Samuel Levy, qui fut la maison du Greco, le peintre étonnant de la vieille cité.

Celui que Maurice Barrès a célébré dans le Secret de Tolède était une âme ardente, unique dans l'histoire de l'art, et jaillie de Tolède la Maure, agenouillée devant la Croix.

Il était né dans l'île de Crète, à Candie, vers 1550, et portait le nom de Dominico Thélokopoulos. Il faisait partie de cette jeunesse artistique qui, délaissant les îles de l'archipel, rejoignait à Venise leurs aînés, déjà glorieux, autour de San Giorgio. Il y eut, bientôt, trop de peintres à Rome et dans les provinces, et le Greco vint à Tolède, parce qu'il était sûr d'y trouver du travail et espérait y rencontrer des modèles qui conviendraient à son esthétique et à sa nature complexe.

Philippe II fixait la vie administrative à Madrid et à l'Escurial. Mais Tolède restait toujours la Reine, "la très noble Tolède".

L'artiste auquel on doit d'étonnants portraits et des compositions affolantes de mysticisme et de rudesse à la fois, chercha à se hausser jusqu'à la mission d'un apôtre. A mon avis, le jour où celui-ci triompha, la personnalité de l'artiste passa au second plan.

Le Greco menait une existence fastueuse, et il était fier. Le Greco fut un des artistes de la Renaissance dont le génie à facettes résumait toutes les tentatives passionnées de l'intelligence.

Nous voici maintenant devant la maison qu'il habita. Regardons-la avant d'entrer.

Au premier plan, une fontaine, une terrasse de pierre, des fleurs, une galerie soutenue par de belles colonnes à chapiteaux, un portail de fer forgé, scellé dans des murs de briques roses.

Au premier étage, une seconde terrasse à balcon de bois et en avant-corps dominant le Tage, la résidence de Samuel Levy, bâtie sur six étages de caves. Trois de ces sous-sols étaient déblayés, il y a dix ans.

On pense à la fortune légendaire de l'homme qui fournissait les caisses du Roi, toujours avide et toujours absolu dans ses désirs, et ce roi avait nom Pedro le Cruel...

L'Espagne rayonnait alors sur le Monde.

Rien ne pouvait faire prévoir sa décadence rapide, et ce n'est pas sans émotion que j'ai franchi le seuil de la maison qu'habita le grand peintre visionnaire.

Une seule partie peut être habitée. Les autres pièces sont disposées en salles d'exposition. Il n'y a rien ici que le souvenir du Maître. Dès l'entrée, une vue étonnante de Tolède, tableau qui semble un cauchemar. Le Greco semble avoir voulu mettre toute l'inquiétude de son âme dans une ville qui n'attendait pas tant de son génie.

Une autre pièce contient des portraits de personnages inconnus et les hautes figures d'apôtres qui font encore l'émerveillement de tous.

Dans les pièces intimes de la maison, la chambre assez petite, la salle à manger, fraîche, tapissée de mosaiques, baignée d'ombre, révèle un souci et un scrupule de la part des nouveaux maîtres, de respecter, dans son aspect général et son arrangement intérieur, la maison où rêva celui qui réalisa le magnifique tableau caché à l'église San Thorné: L'enterrement du comte d'Orgaz.

De même que dans la maison d'Albert Durer, à Nuremberg, on a gardé, intacts, quelques meubles et quelques souvenirs: objets divers, armes, poteries, faïences du temps ou vécut le Greco.

Tous ceux qui ont admiré le génie ardent et sombre, unique dans l'Ecole espagnole, aimeront venir dans ce refuge de Tolède et évoqueront, pour leur joie esthétique, la figure assez mystérieuse du peintre.

On peut voir, à l'Ecurial, deux grandes compositions qui sont les joyaux de la Salle Capitulaire: le Songe de Philippe II et le Martyre de saint Maurice.

La première peut sembler un chaos: c'est une grande image. Le peintre a marqué la dégénérescence de la race, ce qui prouve qu'il avait un oeil singulièrement exercé, une acuité de vision rare et le sens philosophique de l'art.

Cette maison de Tolède était bien celle qui convenait à son coeur toujours inassouvi, à son esprit toujours en éveil, à sa vie toujours tourmentée.

L'exaspération mystique de l'artiste étrange qui contribua si largement à la Renaissance de la peinture espagnole se plaisait parmi les hautes salles du palais

(Suite à la page 9



UN REVE

Par Suzy MATHIS

Enveloppée d'un grand tablier, Annette tournait les confitures. La chaleur rougissait ses joues et ses cheveux ondulés naturellement voltigeaient de tous côtés en boucles rebelles.

Un coup de sonnette la fit sursauter, elle regarda la pendule.

— Quatre heures!.. qui donc pouvait venir?

Elle ouvrit la porte et resta interdite devant un élégant jeune homme, beau garçon, ma foi!

— Madame de Breuil?

Pensant à ses manches retroussées, à son tablier de ménage, à ses doigts tachés par le jus des fruits, Annette devint écarlate et balbutia:

— C'est à l'étage au-dessous, Monsieur.

Souriant de son embarras, le jeune homme salua.

— Je vous prie de m'excuser. Merci, Mademoiselle.

La porte fermée, Annette se regarda dans la glace de l'antichambre. Quelle toilette pour une après-midi!... Ce Monsieur avait dû la prendre pour la bonne. Il était vraiment bien. Il allait chez Mme de Breuil, la vieille dame du second. Ca devait être un de ses parents.

— Annette, Annette, qui a sonné?

Elle sursauta, elle restait là à rêvasser... et les confitures!... Mme Bernard, la mère d'Annette, entra dans la cuisine.

— Tu te donnes un mal inoui, ma pauvre enfant! Tu aurais dû attendre que nous ayions trouvé une bonne. Comme je suis trop souffrante pour t'aider, je vais écrire à Vonnick, ta nourrice, qu'elle vienne te seconder... Mais qui donc avait sonné?

Examinait avec une feinte attention les pots de confiture, Annette répondit:

— Une personne qui s'était trompée d'étage, maman.

Le soir, en s'endormant, Annette songeait à l'inconnu. Son imagination vagabondait dans le pays des chimères. Qu'eut-elle pensé si elle avait pu le suivre dans le salon de Mme de Breuil? Après les banalités d'usage, négligemment, il avait demandé:

— Quelles sont donc les personnes qui demeurent au-dessus de votre appartement ma Tante?

— Mme Bernard, une veuve d'officier, je crois.

— Figurez-vous que je me suis trompé d'étage, j'ai sonné chez elle. Elle a une petite bonne charmante....

-:-:-:-:-

— Dépêchons-nous, Vonnick, je voudrais que tout ce ménage soit fini avant le déjeuner. As-tu mis un peu de cire devant la cheminée? as-tu brossé les grands rideaux?

Vonnick s'affaire.

— Il est près de midi, il faut que je me sauve préparer le repas de mon homme. Annette, vous seriez gentille de regarder si le sauté de veau ne brûle pas et vous m'apporterez le petit plumeau.

Annette jette un coup d'oeil sur les casseroles et prend le plumeau. On sonne. Elle court ouvrir et reste sidérée. C'est le jeune homme de la semaine passée. Il est là, devant elle, un bouquet à la main, et se met à rire.

Annette sent son coeur battre étrangement. Mais le jeune homme semble trouver l'aventure très amusante.

— Je suis d'une étourderie sans pareille, mademoiselle, et vous prie de m'excuser de vous avoir encore dérangée.

Sa voix semble douce et mélodieuse à Annette, elle lui sourit.

— On a sonné, Annette, vous avez ouvert?

Annette prend une voix indifférente:

— Ouï, oui, ce n'est rien.

Après l'avoir saluée, le jeune homme descend l'escalier. Lentement, Annette referme la porte. Toute la journée, Annette songe à l'inconnu debout, devant elle, un bouquet à la main. Elle revoit ses yeux bleus, si doux, ses cheveux châtains...

Depuis dix jours, Annette tressaille à chaque coup de sonnette. Assise au pied de son lit, dans sa petite chambre laquée blanc, elle s'abandonne à une rêverie où un chevalier ressemblant singulièrement au parent de Mme de Breuil devient son fiancé. Elle le revoit toujours souriant dans l'encadrement de la porte...

En revenant de ses courses, Annette marche joyeusement, sur la chaussée pleine de lumière et de soleil. En traversant la rue, elle a cru l'apercevoir Ce n'est qu'une illusion. Toute à ses pensées, elle gravit l'escalier. Des personnes sont devant elle.

— Tu n'est pas trop fatiguée, mon cher amour? Ma tante va être heureuse de nous voir...

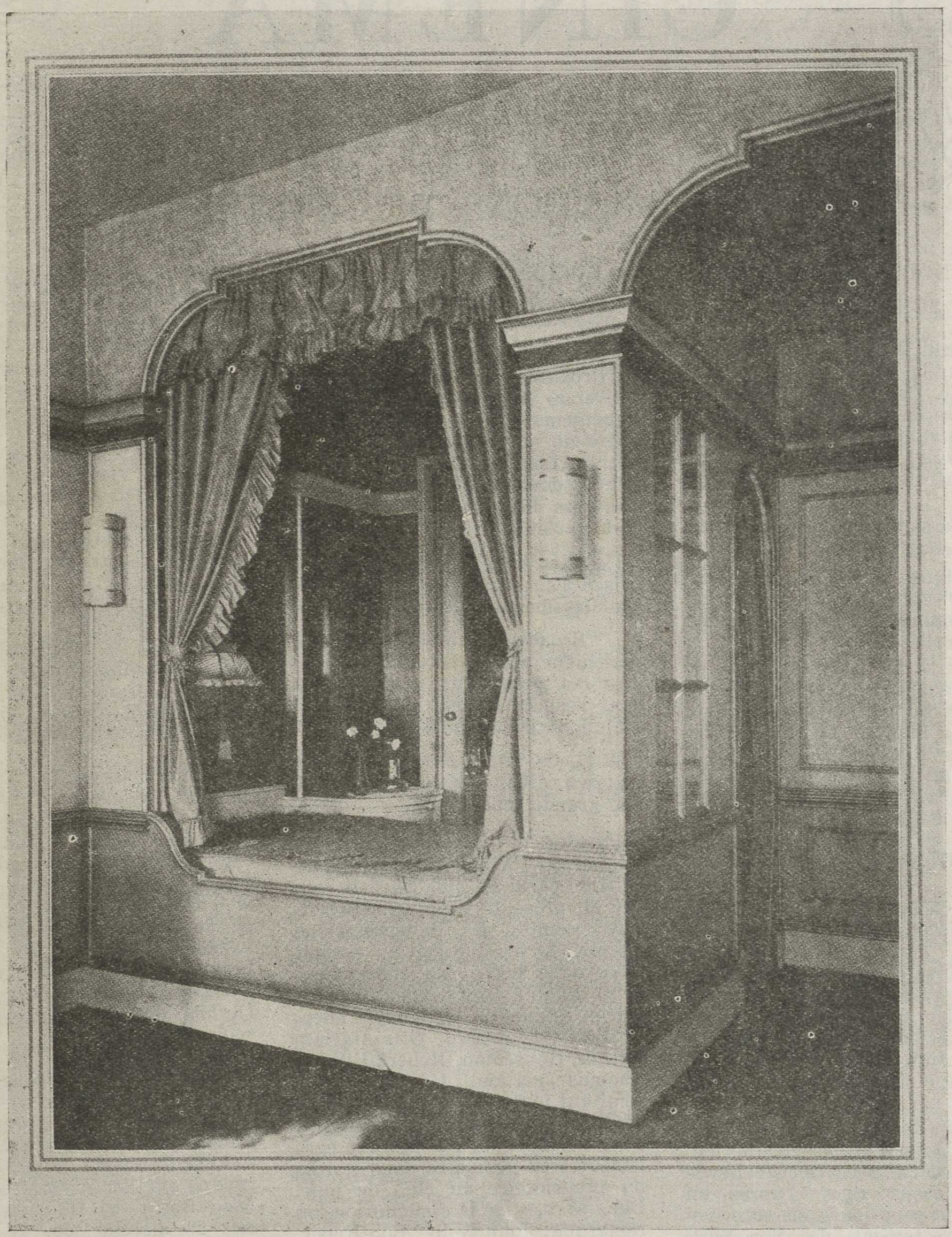
Le coeur d'Annette bat à coups précipités, elle voit son inconnu tenant tendrement une jeune femme par le bras. Ils s'arrêtent devant la porte de Mme de Breuil.

Annette passe devant eux et s'efface. Il ne l'a pas reconnue. Tremblante, elle monte vite à sa chambre.

Allongée sur son petit lit, la tête enfouie dans ses bras, Annette sanglote désespérément. Un rayon de soleil joue parmi les arabesques du tapis. Mais tout à son rêve envolé. Annette trouve la vie bien triste, sans comprendre que son imagination est la vraie coupable.

Suzy MATHIS.

NOS BELLES DEMEURES



Quand allons-nous savoir tirer parti des décorations modernistes.
Ainsi, dans la vignette actuelle on voit un lit construit
dans la pièce, avec fenêtre au pied. Ce n'est
pas l'espace qui manque



CINEMA



INFORMATIONS DES STUDIOS

UN NOUVEAU FILM DE SCHILDKRAUT

Reginald Barker vient d'être assigné par la Universal à la distribution de 'The Mississipi Gambler' dont Joseph Schildkraut sera l'étoile, suivant ce que vient d'annoncer Carl Laemmle jeune, gérant général de la compagnie Universal.

Ce film sera mis en cours de production sous peu.

L'intrigue de "The Mississipi Gambler" est de Karl Brown et c'est Leonard Fields qui l'a adaptée pour l'écran.

Ce sera le premier film de Schildkraut depuis "Show Boat", où il partageait la vedette avec Laura La Plante. Le dernier film dirigé par Reginald Barker pour le compte de la Universal avait été "The Storm" par Langdon McCormick, qui fut joué dans plus de théâtres qu'aucun film de la compagnie Universal jusqu'à ce moment.

Hoot Gibson vient d'obtenir sa licence de pilote en Californie. Sa première envolée en avion sera vers Salinas où sa compagnie tournera "The Rambling Kid", qui sera le premier film de Hoot Gibson pour la saison de 1929-1930. Ce sera un film entièrement parlant, qui sera dirigé par Arthur Rosson.

Harold (Red) Grange vient d'arriver à Universal City où il tiendra la vedette avec George Lewis dans "Varsity Show" après un voyage de sept jours en auto, venant directement de New-York City.

Louise Lorraine et Jack Parrin seront les vedettes du film entièrement parlant intitulé "The Jade Box". Les autres membres de la distribution seront Francis Ford, Monroe Salisbury et Wilbur Mack. Ce film sera dirigé par Ray Taylor.

LE SUCCES DE "BROADWAY" EN EUROPE

"Broadway" que la compagnie Universal vient de réaliser magnifiquement a une brillante première de minuit au théâtre Carlton, à Londres, il y a quelque temps, devant le public composé des plus brillantes personnalités de la société.

Ce film souleva à plusieurs reprises l'enthousiasme et des applaudissements.

"Broadway" a été présenté également aux directeurs de cinémas des principaux centres, cela dans l'espace de dix jours, ce qui est un record, semble-t-il.

A Leeds, il fut présenté à deux reprises différentes et produisit une grande sensation.

Partout où il a été présenté, "Broadway" a été qualifié comme le film parlé le plus parfait que l'on ait présenté jusqu'ici. "Broadway" compte les interprétations les plus fortes que l'on ait assemblées à ce jour. En quête viennent: Evelyn Brent, Glenn Tryon, Merna Kennedy. On compte encore Betty Francisco, Otis Harlan, Arthur Houseman, Robert Ellis et Thomas Jackson. Ce dernier est celui qui jouait le rôle de détective dans la production originale, à New-York. Paul Porcasi est également très populaire dans le rôle du propriétaire du club de nuit. Dans le reste de la distribution, on remarque: John Kelly, Bob Roper, Fritz Feld, George Ovey, Leslie Fenton, Eddie de Lange, Georges Davis, Edythe Flynn, Florence Dudley, Andy White, Ruby McCoy, Joe orillo et les deux fameuses beautés, Claire Burke et Lillian Woods.

La musique a été confiée au fameux "Cocoanut Grove Orchestra". Douze danseuses ont été également choisies pour les scènes de cabaret et leurs danses sont arrangées par Maurice Kusell.

"Broadway" est le premier film parlé qui soit en même temps remarquable au point de vue de la photographie.

En ce qui concerne la reproduction sonore "Broadway" est d'une clarté qui dépasse tout ce que l'on a entendu jusqu'ici.

Emmett Flynn, qui vient de compléter le premier film de Laura La Plante pour la saison prochaine, vient d'être assigné à la direction de "The Shannons of Broadway" à Universal City. Dans ce film special de Carl Laemmle on verra M. et Mme James Gleason dans les principaux rôles qu'ils ont illustrés sur la scène.

La distribution de "Tonight at Twelve", le succès d'Owen Davis que la compagnie Universal produira sous forme de film parlant, vient d'être complétée par le choix de Georges Lewis, étoile des "Collégiens". Les autres membres de la distribution sont: Robert Ellis, Norman Trevor, Margaret Livingston, Vera Reynolds, Don Douglas, Hallam Cooley, Mary Doran, Madeline Seymour et Josephine Brown.

John Robertson vient de signer un contrat avec la compagnie Universal pour diriger "The Shanghai Lady", qui figurera à son programme de 1929-1930.

Avec l'addition de Leo White au groupe que l'on a réuni pour "The Jade Box", ce film vient d'être mis en marche sous la direction de Ray Taylor. La distribution comprend aussi Louise Lorraine, Jack Perrin, Francis Ford, Monroe Salisbury et Wilbur Mack.

Reginald Barker, qui a dirigé déjà "The Storm" pour le compte de la compagnie Universal, vient d'être engagé pour diriger Joseph Schildkraut dans "The Mississipi Gambler.

CARL LAEMMLE JEUNE
ECOUTE A 3,000 MILLES

Assis dans son bureau à Universal City, à 3,000 milles de New-York, Carl Iaemmle fils, le plus jeune producteur dans le monde du film, a entendu les acclamations qui ont accueilli son premier grand film, "Broadway", dont la première a eu lieu au Globe Theatre, à New-York.

Ecoutant un haut-parleur fixé à un téléphone privé, le jeune directeur a pu ainsi entendre les acclamations qui accueillaient sa réussite. Il a également entendu Jack Dempsey et nombre d'autres célébrités le féliciter de loin. Il a également eu l'occasion d'entendre le fameux orchestre de Littman jouant les airs qu'il avait entendus si souvent alors qu'il tournait "Broadway".

"Love" sera le premier film parlant de Gloria Swanson. On prétend surement à juste titre, que cette vue sera un succès sans précédent. Actuellement la belle et glorieuse étoile fait un voyage en Europe.

JANE LA VERNE

Jane La Verne est âgée de cinq ans et elle a le calme d'un vétéran à l'écran. Quand le film a été livré au public, on a téléphoné que Jane était une véritable découverte, et on a prédit qu'elle obtiendrait la renommée de Jackie Coogan. Le magasine "Photoplay" lui a donné l'une des meilleurs notes du mois dans une de ses colonnes de critique. Son nom paraissait aux côtés de ceux de Chaplin, Fairbanks et de Norma Talmadge.

C'est elle qui a joué le rôle de Kim dans "Show Boat". Elle a les cheveux châtain et les yeux noisette.

POUR DONNER DU POLI
AUX MEUBLES

Pour donner un beau poli aux meubles, il faut frotter le bois de ce meuble avec un tampon de flanelle douce sur lequel on verse, de temps à autre, deux gouttes d'huile d'amande et deux gouttes d'esprit

AIMEZ-VOUS VOYAGER...

(Suite de la page 5)

de Samuel Levy. Aux heures de méditation, de tristesse ou de douleur, il demandait asile aux petites pièces, aux petites chambres où il trouvait, enfin, le silence, l'ombre et l'oubli.

Regardez les portraits du Greco. Ils ne sont pas seulement l'expression d'un talent, mais la révélation d'une âme. La vie qu'ils reflètent est conforme à celle d'un solitaie dédaigneux du faste qu'il a connu, et qui sait que tout est vain. Ce sont des têtes blêmes d'hidalgos qui protestent contre l'insolence du temps. Ils sont venus importuner l'artiste dans sa maison, au bord du Tage. Ces grands seigneurs ont veillé la tristesse et la colère de Philippe II. ls forment un cortège mélancolique à la race des conquérants qui allait tomber à la caducité précoce.

Dans cette maison du vieux maître, on est hanté par le mystère, par l'oubli noble et l'isolement cruel. On voudrait avoir vécu cette époque, pleine de fatalisme et de splendeur. Et cependant, on songe que tout n'est pas mort de ce passé, que la vie actuelle excuse ses erreurs par le culte tendu aux demeures anciennes où peuvent venir, quand ils le veulent, les fantômes des génies qui, jadis, les ont habitées.

Henry HARVEY.

LE DESTIN

(Suite de la page 4)

Elle essaie de se rassurer par des explications ingénieuses. Vainement. A mesure que passent les jours, sa nervosité se change en angoisse.

Enfin un soldat se présente chez Mme Roizé. Après avoir fait reculer son tour de permission, Lucien Miran a été envoyé à l'assaut à la tête de sa compagnie. Il est mort en brave, le 28 mai, le jour du rendez-vous manqué. Avant l'attaque, il a remis à son ordonnance, qui a bien promis de l'apporter à sa destinataire en cas d'accident, une lettre pour Mlle Denise...

Ah! Déchirement! Une lettre d'adieu, une lettre funèbre, écrite ce jour même où deux jeunes vies devaient se fiancer, dans l'apothéose du printemps, sous les arbres fleuris du joli Mai.

Des larmes, des larmes... Tout s'écroule... Et les destins sont accomplis.

Claude JONQUIERE.

UNE PETITE EXPERIENCE

Un chien, dans la rue, mord un monsieur. Le maître du chien se précipite vers le mordu:

— Votre adresse, monsieur!... J'irai prendre de vos nouvelles, me rendre compte du dommage...

— Je vous remercie...

— Non! c'est moi!... Mon chien a des allures biazrres. Avant de le faire abattre, je voudrais savoir, par les symptômes qui se manifesteront en vous s'il est enragé!

Marius, le grand Marius, est à toute extrémité. Au Café du Globe, où il venâit, chaque soir, taquiner le manillon, sa place est vide, et les amis du grand homme attendent en silence la nouvelle de sa mort.

— Il faut aller le voir, dit quelqu'un le réconforter, le rassurer.

— J'y vais! dit Olive.

— Dis-lui que nous l'attendons, que ce ne sera rien... rassure-le.

Olive est introduit dans la chambre du moribond. Il s'approche du lit.

Jovial, il frappe sur l'épaule de Marius.

— Alors... on agonise?

LES BONS ET LES
MAUVAIS VERS

On ne se souvient plus guère aujourd'hui du poète-acteur Arnai, qui, dans les rôles de Jocrisse, fit les délices des Parisiens au temps de Louis-Philippe.

Il ne se faisait pas d'illusion sur la gloire poétique, mais la naiveté du public l'exaspérait. Il paria, un jour, qu'il serait applaudi sur la scène en récitant les vers les plus plats et les plus ineptes; il composa donc le quatrain le plus stupide qu'il put et, au moment fixé, s'avança vers le public, prit un temps, et de sa voix la plus chaude lança ces vers:

Jamais la peur ne fut de la vaillance,
Mille revers ne font pas un succès;
La France, enfin, sera toujours la
France
Et les Français seront toujours
Français...

Il avait à peine fini que la salle éclata en un tonnerre d'applaudissements; l'acteur du redire et redire encore ses vers, et il pensait en lui-même: "Donne-vous donc du mal pour faire de bons vers: on ne les lira pas."

COMMENT CHOISIR LA VANILLE

La vanille la meilleure qu'on trouve dans le commerce, est la vanille légitime qui nous vient du Mexique, de la Guyane, des Antilles, des îles Maurice et de la Réunion. La gousse de cette vanille est longue de 18 à 20 centimètres; sa surface est ridée, recourbée en forme de crosse. Elle est onctueuse, souple, un pu molle et d'un brun foncé. Son odeur est fine et agréable; elle se couvre, au bout de quelque temps, de cristaux blancs appelés givres. Cette vanille est la vanille grillée, c'est la plus estimée.

La vanille bâtarde, plus courte et plus pâle, ne se givre pas; elle est moins aromatique.

L'Humour... Piment de la Vie

CRUELLE NECESSITE

— Pas bavard, votre locataire du cintième...

— M'en parlez pas... je suis obligé d'ouvrir toutes ses lettres pour savoir quelque chose!

TOUT S'EXPLIQUE

— Et quel est donc cet autre invité qui s'obstine à ne pas partir?

— C'est l'inspecteur de la Régie!

Susceptible moi! Mais sachez que je suis le premier à rire de mes pauvres bévues...

— Quelle vie joyeuse vous devez mener!

Calino apprend qu'une femme à laquelle il fut fiancé jadis vient de devenir veuve.

— Comme j'ai eu le nez creux de ne pas l'épouser s'écrie-t-il, maintenant je ne serais plus de ce monde!

RELATIVITE

L'invité. — Sept et huit?

Toto. — Dix-sept!

La maman. — Oh! vous n'avez pas besoin de tant rire, il ne s'est trompé que d'un, après tout!

DIAGNOSTIC

Dans un groupe de méridionaux qui font cercle sur les terrasses et sentretiennent de choses et autres, opposant l'accent de Toulouse à celui de Carcassonne, de Montpellier et de Marseille, une dame demande à sa voisine:

— Et votre mari, comment va-t-il?

— Oh! il est toujours bien malade, le pôvre!

— Qu'est-ce qu'il en dit le médecin?..

— Ah! vai, le médecin... qu'est-ce vous voulez qu'il en dise... Il n'y connaît rien!... Aujourd'hui, il est encore venu voir mon mari pour lui prendre son attention matérielle... Et il dit que tout ça dépend d'une crise de matériaux qu'il arrose...

— D'artério-sclérose, sans doute?

— Peut-être bien... Ils vous inventent des mots qui n'ont ni queue ni tête! Mais pour moi, ce qu'il a mon mari, c'est le sangue qui s'est mélangé avec les nerfs... et tout ça lui a resté sur l'estomac!...



ALORS QUELLE RAISON

Ta femme ne te dis rien quand tu rentres tard.

— Je ne suis pas marié.

— Alors pourquoi rentres-tu tard, toi?

——— o ———

LE COUP DU ROI

Un jour, dans une de ses chasses, Victor-Emmanuel, roi d'Italie, rencontra un paysan qui, le voyant tuer deux perdrix avec son fusil à deux coups, s'approcha de lui et lui dit:

— Vous tirez bien, vous.

— Ce n'est pas mal, n'est-ce pas? répondit le roi.

— Alors, vous serez bien capable de me ficher du plomb dans l'aile de cette perdrix logé là-haut dans cet arbre, je viens de la manquer et la coquine m'a jeté sa... carte en pleine figure.

Papa, un embarras de voiture, qu'est-ce que c'est?

— C'est quand il y en a de trop.

— Et un embarras d'argent?

— C'est quand il n'y en a pas assez!

——— o ———

Une dame plutôt mûre demande, en minaudant, à un financier universellement connu pour sa ladrerie:

— Quel âge me donnez-vous, cher ami, voyons franchement?

Une tendre et charmante amie, qui a entendu la question, dit à mi-voix à son voisin:

— Elle s'adresse à lui parce qu'elle le sait avare!

——— o ———

JUSTICE ET DIPLOMATIE

Un voyageur rentrant d'un long voyage, raconte que, dans une petite république des Antilles, lorsqu'un Européen passe en justice pour un délit quelconque, il ne manque jamais d'agiter l'épouvantail des représailles, des complications diplomatiques, allant parfois jusqu'à faire intervenir le représentant de son pays et même réclamer une indemnité.

En sorte que les Européens sont toujours acquittés, car les pays d'Europe sont puissants et la petite république est faible. Cela évidemment, nuit au prestige des juges, que la population accuse de faiblesse.

Dernièrement un Européen était poursuivi pour avoir maltraité sérieusement un indigène.

— Quelle est votre nationalité? demanda le président du tribunal à l'inculpé.

— Citoyen suisse.

Le président connaissait sa géographie:

— La Suisse n'est pas au bord de la mer, n'est-ce pas?

— Non, monsieur le président; elle en est même bien loin.

— Donc, elle n'a pas de marine?

— Non, monsieur le président.

— C'est parfait. Vous êtes condamné à trois mois de prison!

TOUS LES LECTEURS

qui aimeront à être fixés sur le sort réservé à l'émouvante héroine de notre roman actuel, pourront le faire en se procurant le prochain de notre "Revue de Manon" dans lequel il se terminera.



NOTRE ROMAN

Petite Maison, Grand Bonheur

Par Paul JUNKA



I

Mme d'Aureilhan jeta un dernier coup d'oeil à la grande table étincelante de cristaux et de vieille argenterie de famille, puis, s'étant reculée pour mieux juger l'ensemble, interpella le vieux domestique qui la secondait sans mot dire.

—J e crois que ce n'est pas mal, n'est-ce pas, Germain?

Il était infiniment rare d'entendre Mme d'Aureilhan prendre conseil d'autrui, à plus forte raison d'un simple serviteur, celui-ci fût-il dans la maison depuis une quarantaine d'années.

En homme averti, Germain ne sourcilla point; pas un muscle ne bougea dans son honnête figure rasée. Seule une lueur sarcastique brilla au fond de ses prunelles grises, tandis qu'il répondait prudemment:

— Madame s'y connaît mieux que personne.

La matresse de céans eut la mine satisfaite des gens qui ne sollicitent un avis que pour obtenir une approbation.

Elle hocha la tête et ajouta:

— Néanmoins, des fleurs aux deux bouts seraient d'un effet harmonieux. Le surtout est magnifique, et je vous en félicite, Germain, mais vous savez combien M. d'Aureilhan aime les roses. Puisque cette réunion familiale a lieu en son honneur, il n'y en aura jamais trop. J'ai remarqué ce matin quelques superbes Gloire de Dijon dans le bosquet, près de la grille. Je vais aller les cueillir; préparez-moi les potiches de Delft...

Elle marcha vers la porte-fenêtre ouverte sur le parc et descendit les degrés du perron de cette allure à elle, droite, et cependant un peu balancée, qui constituait la noblesse extérieure de sa personne hautaine.

C'était une grande femme, assez forte, avec un teint coloré et un nez aquilin qui achevait de communiquer une expression impérieuse à son visage aux traits arrêtés, éclairé durement par deux yeux bruns striés de vert.

Une minute, elle chemina le long des allées sablées qui contournaient de vastes pelouses soigneusement entretenues.

Non loin du massif où fleurissaient les Gloire de Dijon qu'elle se disposait à sacrifier pour son mari, elle se retourna comme elle faisait souvent à cette place d'où l'on embrassait la masse imposante du château, et, levant les yeux sur la façade qui se dressait majestueuse et sévère dans l'or fluide de cette matinée de juillet, constata une fois de plus, avec une jouissance d'orgueil inlassable, que l'antique demeure avait grand air.

Aussitôt, un soupir monta en sa poitrine, sous une subite impulsion de secrète tristesse.

Mme d'Aureilhan se rappelait que ce château dont elle était fière, hypothéqué par la dot de la première femme de son mari, apaprtenait en réalité à Huguette, sa belle-fille, qui terminait à Paris de remarquables études et allait revenir vers la fin du mois.

Autrefois, un tel souvenir ne l'importunait guère. Elle se sentait la maîtresse incontestée du domaine et cela lui suffisait.

Mais à présent que le retour d'Huguette était proche, l'idée déplaisante s'imposait fréquemment à son esprit.

La crainte vague d'être dépossédée par la force même des choses l'obsédait, et elle se révoltait, de toute sa nature autoritaire, contre une hypothèse pour elle réellement douloureuse.

Ce n'était point qu'elle redoutât les conflits qui ne manqueraient pas de surgir. Intelligente, autant qu'avide de domination, elle se flattait de mater aisément cette jeune fille qu'on disait de caractère décidé, mais de coeur exquis et rare.

Il y avait à l'horizon des nuages autrement menaçants...

Bah! on verrait bien!

Mme d'Aureilhan se savait capable de diriger la situation.

Ainsi que tout éminent stratégiste elle avait son plan, qu'elle estimait à peu près infaillible.

Et la pimpante Parisienne, qui, sous peu, emplirait de jeune grâce le vieux logis ancestral, serait, dans sa main calculatrice, l'atout décisif de la partie qu'elle se disposait à engager contre la destinée.

Alors, les repentirs étaient vains, de même que les appréhensions: il ne s'agissait plus que de savoir ordonner les événements selon sa volonté.

Sur cette conclusion assez habituelle à ses monologues intimes, où elle considérait généralement êtres et choses comme des pions faits pour être manoeuvrés à son gré, Mme d'Aureilhan s'arma d'un sécateur et se mit en devoir de moisonner les Gloire de Dijon.

Elle avait achevé cette besogne poétique, fort peu en harmonie avec la couleur de ses pensées, et s'apprêtait à regagner le château, lorsqu'un bruit de roues lui fit tourner la tête.

Instantanément, sa physionomie soucieuse s'éclaira d'amabilité conventionnelle; un sourire détendit ses lèvres, tandis qu'elle esquissait une télégraphie de gestes de bienvenue.

Un vénérable tilbury franchissait la grille, amenant deux invités qui s'empressèrent de descendre à la vue de la châtelaine.

M. et Mme Louis Pranzac étaient de proches parents. Physiquement, ces époux paraissaient mal assortis. Moralement, ils ne l'étaient pas moins.

Fille d'une soeur aînée de M. d'Aureilhan, Léonie de Rébénac, désespérant de rencontrer le grand seigneur millionnaire seul jugé digne d'elle, se décida, aux environs d la trentaine, à épouser un officier ministériel, qu'elle rendit tout de suite très malheureux.

Si quelqu'un incarnait le type de l'homme "facile à vivre", c'était pourtant Louis Pranzac.

Notaire à Aignan, une vieille ville d'Armagnac distante d'une quinzaine de kilomètres, il jouissait de l'estime de tout le pays.

Agé de quarante-cinq ans, à peu près, grand, trop mince et se voûtant déjà, une douceur profonde dans ses prunelles un peu tristes et son brun visage, à la barbe prématurément blanchie, empreint de rayonnante bonté, il se révélait, au premier abord, comme éminemment sympathique.

A côté de lui, sa femme paraissait une vivante antithèse.

Grande aussi, mais déformée par un embonpoint précoce, tout en elle déplaisait: sa gesticulation outrée, la prodigieuse volubilité de parole qui vous fatiguait à la suivre, et, plus encore, peut-être, l'expression de suffisance qui tendait tous ses traits, ainsi que la malignité coupante de ses yeux d'un gris d'acier.

Avant même d'aborder Mme d'Aureilhan, elle parlait, d'une voix acide augmentant encore l'impression désagréable suggérée par cette irritante personnalité.

— Quelle chaleur, n'est-ce pas, ma tante. Alors, vous allez bien? Mon oncle aussi?...

— Je vous remercie, Léonie, commençait Mme d'Aureilhan, nous nous portons à merveille...

Mais déjà, selon son habitude, Mme

La "REVUE DE MANON" et la "REVUE DU FOYER" sont imprimées dans leur propre atelier. *Pour vos impressions de tous genres appelez:*

GENDRON & HOMIER

IMPRIMEURS - EDITEURS

MArquette 4065 **756 rue St-Paul, Ouest** **MONTREAL**

AGENTS DEMANDES

Hommes ou femmes faites de $25-00 à $50.00 par semaine en détaillant à domicile la grande ligne de produits "Familex" plus de 150 items comprenant articles de toilette, produits domestiques, médecine vétérinaire. Réservez votre territoire. Catalogue et proposition envoyés sans obligation.

"La Cie des Produits Familex"
4785, rue, Ste-Catherine Est
Montréal

Pranzac interrompit, entassant les questions de son organe saccadé:

— Et quelle grande nouvelle!... Est-il vrai que cette chère Huguette nous revient?

Sans doute, Mme d'Aureilhan avait des raisons personnelles de ne pas traiter le sujet; brièvement elle biaisa:

— Nous l'espérons.... Voulez-vous prendre la peine de monter au salon? M. d'Aureilhan attend ses hôtes.

Elles précéda, remettant sa cueillette de roses à Germain qui s'empressait au devant des arrivants.

Dans le grand salon du château, vaste pièce pompeusement décorée d'un authentique meuble Louis XV en tapisserie et bois doré qui eût demandé d'artistes restaurations, M. Hugues d'Aureilhan lisait les journaux, comme chaque matin.

C'était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, d'aspect délicat, au visage fin et doux. Sa personne, comme ses manières, décelait une intraduisible élégance. Il était marqué, pour ainsi dire, d'un visible signe d'aristocratie.

De nature tendre et faible, plutôt timide, la transquillité était son bien-être suprême, et, malgré qu'il déployât une affabilité séduisante, il eût préféré le moindre charme d'intimité à cette réception quelque peu solennelle que sa seconde femme s'obstinait à donner tous les ans, à l'occasion de son anniversaire.

Il se leva avec grâce pour recevoir ses neveux. On causait depuis quelques minutes quand une seconde voiture parut dans l'avenue.

Mme d'Aureilhan annonça:

— Voilà ma soeur!

Cette indication eût été nécessaire pour des étrangers, tant elle ressemblait peu à l'imposante châtelaine, la femme menue et onduleuse qui, une minute après, descendit, devant le perron, d'une limousine luxueuse.

Mme de Lavardens, la fortunée cadette de Mme d'Aureilhan, avait une figure pointue, presque toujours souriante d'un sourire fin et content de soi; toute sa mince personne respirait une douceur vaguement mielleuse qui surprenait à côté de la froideur hautaine de son aînée.

Néanmoins, elle déplaisait pas; on la sentait point méchante, rusée seulement, organisée de façon supérieure pour se mouvoir avec aisance parmi les complications de la vie.

Habillée, selon sa coutume, d'une somptueuse toilette qui fit loucher d'envie Mme Pranzac, elle opéra une entrée triomphante au bras de son fils qu'elle idolâtrait, et produisait chaque fois avec une fierté nouvelle, — René, un garçon de vingt-quatre ans, l'air indifférent et ennuyé, assez bien pris dans sa taille moyenne, mais que déparait, par défaut de tenue ou de santé, cette allure molle, déguingandée, qui rend flasques les vêtements de la coupe la plus parfaite.

Coup sur coup, les autres invités arrivèrent.

D'abord, une coquette torpédo amena une parente par alliance, Mme de Cazères, que la jeunesse de la famille appelait Hortense, exquise femme au visage frais et tendre sous ses cheveux gris, qui vivait avec son mari impotent dans une belle propriété située non loin de là, et tâchait de se consoler de la presque continuelle absence de ses deux grands fils, Maurice et Luc, l'un militaire, l'autre marin, en cultivant passionnément des fleurs et en faisant beaucoup de bien.

Elle apportait à M. d'Aureilhan une magnifique gerbe de roses, qui fut très admirée, et dont on la remercia avec effusion.

Ses moindres actes, du reste, comme sa tenue, avaient ce privilège rare de soulever une sorte d'unanimité affectueuse, à laquelle s'associait même Léonie Pranzac que les invariables costumes "tailleur" de tante Hortense n'offusquaient pas au même degré que les pompeuses robes de soie de Mme de Lavardens.

Ensuit apparurent modestement à pied, Mme de Saint-Brès et ses trois filles, Antoinette, Romaine et Françoise, âgées de dix-neuf, dix-sept et quinze ans, gentilles créatures communément nommées les Petites Bleues, à cause de la pieuse livrée qu'elles portaient.

Cousine germaine de M. d'Aureilhan, Mme Saint-Brès était demeurée veuve très jeune avec ces trois enfants à élever; n'ayant pas de dot à leur donner, elle les avait vouées jusqu'au mariage à la suave couleur assurant celles qui en sont revêtues d'une spéciale protection de la Vierge Marie, et la pauvre mère espérait ardemment qu'une intervention céleste ménagerait un sort heureux à ses chères Petites Bleues qu'elle craignait de trop tôt abandonner.

Sa santé, en effet, était débile, ruinée par les soucis et, sans doute, les privations secrètes.

Elle avait été fort belle et l'était encore dans les simples robes noires auxquelles la condamnait une abdication volontaire autant que la stricte économie imposée par sa situation. Elle ne se souvenait plus de sa beauté et ne s'inquiétait pas de briller, la tristesse résignée de son sourire, l'âme de tendresse flottant en ses grands yeux noirs meurtris, tout en elle trahissait une pensée unique. Entourée de ces frais minois qui semblaient avec une curiosité candide se tendre vers la vie, elle incarnait la plus touchante figure de la Maternité.

— Je crois que voilà notre réunion complète, dit Mme Pranzac qui n'aimait pas attendre, aussitôt que Mme Saint-Brès et les Petites Bleues eurent pris place dans le salon.

— Non, répliqua M. d'Aureilhan, il manque encore l'ami Goutaud et son nouvel ingénieur.

Léonie haussa ses sourcils d'encre en manière d'interrogation.

— Qui ça le nouvel ingénieur?

— Au fait, vous le connaissez, remarqua Mme d'Aureilhan. C'est Jean Quéroy, vous savez bien, le fils de ce pauvre docteur Quéroy, qui mourut victime de son dévouement, il y a une douzaine d'années, en soignant des malades atteints de diphtérie?

Mme Pranzac opina de la tête. Elle se souvenait.

Puis comme elle ne pouvait se tenir d'exprimer une appréciation désobligeante sur les gens dont on parlait, elle ajouta:

— Ce garçon me paraît un sot. Qu'avait-il besoin d'aller se mettre aux gages d'un usinier? Il était tellement plus simple et plus digne d'embrasser la profession de son père!

— Jean n'aurait guère pu être médecin ici puisque le docteur Quéroy est remplacé depuis longtemps et qu'il n'y a pas de clientèle pour deux, rétorqua doucement tante Hortense qui avait un peu la spécialité de défendre ceux que la mordante Léonie attaquait. D'ailleurs, la médecine, ça ne lui disait rien, à cet enfant! Il ne rêvait que chimie, électricité, que sais-je! A mon sens, il a eu grandement raison de préférer la carrière vers laquelle l'inclinait une vocation précoce.

On approuva. Léonie pinçait les lèvres, préparant quelque riposte maligne, tandis que Mme de Lavardens résumait:

— Et, en somme, Jean Quéroy a de la sorte une bien meilleure position. Il jouit d'appointements confortables, et comme M. Gontaud a pour lui infiniment d'estime et d'affection, un bel avenir l'attend. C'est, me semble-t-il, un sort autrement enviable que celui de médecin de campagne.

L'arrivée des intéressés empêcha Mme Pranzac de formuler une de ces opinions faussement dédaigneuses où se complaisait son universelle jalousie.

M. Gontaud, le maître de forges multi-millionnaire, ne devait pas être loin de la soixantaine.

Toutefois, il paraissait beaucoup plus jeune, grâce à une tenue surveillée, perpétuellement en défense contre les amoindrissements de la vieillesse, et à un extérieur soigné jusqu'au raffinement.

Avec cela un air de dignité imposant, des manières décidées, une physionomie énergique et loyale sous la brosse d'épais cheveux gris. — Grisonnante aussi, la rude moustache qui abritait la bouche spirituelle et bonne, et soulignant la fierté de l'ensemble, communiquait à M. Gontaud l'aspect d'un vieux militaire de grande race.

Derrière lui, s'effaçant avec une discrétion voulue, pour mieux indiquer le respect, venait Jean Quéroy, un grand garçon brun aux yeux bleu sombre, profonds de pensée, qui portait avec élégance des vêtements d'une extrême simplicité.

La santé de votre enfant est-elle bonne?
Faites-lui prendre les



Ces chocolats d'un effet certain, inoffensifs et très agréables, expulsent les vers et font disparaître la plupart des affections rencontrées chez les enfants, telles que Fièvre, Etat bilieux, Perte d'appétit, Maux d'estomac, Insomnie, Agitation durant le sommeil, Mauvaise humeur, Teint pâle.

MARTINEAU - BOUCHER
Pharmaciens en gros
143 St-Maurice, Montréal
En vente partout à 50 cts

Téléphone Cherrier 2020
Avez-vous votre fleuriste
Si non, une visite est sollicité chez
Mlle BEATRICE BOULERICE
FLEURISTE
Spécialités: Gerbes de noces — Tributs floraux — Fleurs pour toutes les occasions
Ouvert le dimanche et tous les soirs
1588 Mt-Royal Est, Montréal
Près Champlain

Comme on n'attendait plus que le riche usinier et son compagnon, Mme d'Aureilhan fit un signe à Germain qui les introduisait.

Les premiers compliments échangés. celui-ci rouvrit la porte à deux battants et prononça d'un organe velouté le traditionnel:

— Madame est servie!

Dans la salle à manger démesurément haute de plafond et lambrisée de précieuses boiseries revêtues de la patine harmonieuse du temps, s'engageait la conversation toujours un peu languissante d'un début de repas.

Avec déférence, les convives les plus rapprochés écoutaient M. Gontaud qui, assis à la droite de Mme d'Aureilhan, racontait de façon attachante son dernier voyage, lequel avait pour but de se rendre compte des progrès réalisés par les grandes entreprises métallurgiques d'Amérique dont la concurrence est redoutable, à l'industrie française.

Au bout de la table était réunie la jeunesse.

Là, René de Lavardens pérorait à demi-voix entre Romaine et Françoise Saint-Brès, qui l'admiraient ingénument.

Tout au fond de leur âme candide, obéissant à l'inconsciente suggestion de la tendre mère qui voyait en chaque jeune homme un mari possible et rêvait depuis des années de donner une de ses filles à René, les Petites Bleues nourrissaient la conviction que ce riche cousin par alliance épouserait un jour l'une d'elles, et dans la naive attente de ce choix elles subissaient avec une douceur soumise la pression impertinente et fantasque de ce caractère d'enfant gâté.

Leur aveuglement à son égard était absolu. Elles s'extasiaient en choeur devant ses faits et gestes, riaient de confiance à ses plaisanteries qu'elles ne comprenaient pas souvent, ce qui, du reste, valait mieux, et sans aucune pensée de rivalité, estimaient que serait bien heureuse celle des trois qui deviendraient l'élue.

Pourtant, à un moment, leur attention dévia. L'entretien se généralisait avec un sujet propre à intéresser tout le monde.

— Ah! ça, mon oncle, s'informait Mme Pranzac, vous rappelez Huguette?

M. d'Aureilhan sourit avec mélancolie:

— Oui, j'ai craint que ma fille ne finît par devenir étrangère à son père...

— C'est vrai, approuva M. Gontaud, il y a fort longtemps que vous êtes séparés.

— Si encore j'avais pu voir Huguette fréquemment! soupira M. d'Aureilhan. Mais les voyages coûtent cher et surtout les séjours à Paris. Mon coeur se serre quand je pense que voilà près de six ans que je n'ai embrassé cette enfant!

— Tu vas te dédommager, mon brave ami, reprit le maître de forges avec un bon rire . Je suis plus heureux que toi, puisqu'il n'y a guère que quatre ans que j'ai rendu visite à Huguette en traversant Paris. J'avais conservé un inexprimable souvenir de l'adorable bébé qui nous quitta après la mort de sa mère... J'ai retrouvé, au cours de cette entrevue une fillette exquise, et je suis certain que nous admirerons bientôt une jeune fille rare...

— Petites provinciales, vous n'avez qu'à vous bien tenir! souffla aimablement René de Lavardens aux Petites Bleues qui rougirent et baissèrent le front avec humilité.

— Tel est aussi mon avis! appuyait cependant tante Hortense d'un air charmé.

Léonie Pranzac rongeait son frein tout éloge décerné à autrui, et surtout à une femme, lui paraissant un vol commis à son détriment.

Elle chercha une phrase acérée, afin de peiner quelqu'un pour se venger.

E tout de suite elle trouva.

— Comme cette petite Huguette doit se réjouir de rentrer sous le toit paternel! dit-elle avec componction, tout en coulant une regard perfide vers Mme d'Aureilhan.

M. Pranzac jeta à sa dangereuse moitié un coup d'oeil de reproche qu'elle ne vit pas, occupée qu'elle était à jouir du résultat de son insinuation.

Du froid avait glissé, ainsi que par une fenêtre brusquement ouverte sur un courant d'air glacé.

Le maître de la maison pâlit; le sourire ému avec lequel il remerciait M. Gontaud, mourut au bord de ses lèvres, et son visage, d'une mobilité si délicatement expressive, se voila de suppliante tristesse.

C'est que sa cruelle nièce avait touché du doigt, — et elle le savait bien — la question qui brûlait cette âme timide et tendre autant qu'un fer rouge, Huguette d'Aureilhan ayant constamment manifesté une irréductible répugnance à vivre sous ce toit où régnait une belle-mère, et le retour forcé de l'enfant rebelle devant fatalement, de l'avis de chacun, engendrer une redoutable série de difficultés.

Quant à Mme d'Aureilhan, elle possédait parmi ses défauts quelques mérites sans banalités, entre autres celui d'avoir le courage de ses opinions et de ne point esquiver la responsabilité de ses actes.

Elle redressa sa tête altière.

— Non, Léonie, prononça-t-elle d'un accent indiquant qu'elle avait senti la sournoise attaque et qu'elle la dédaignait, ma belle-fille ne se réjouit pas outre mesure de réintégrer le château de ses pères. En quoi, d'ailleurs, elle a droit à toute notre indulgence. Ici, en effet, c'est pour elle l'épreuve de l'inconnu, près de moi qui lui suis toute dévouée, mais qu'elle peut, sans injustice, consisdérer comme une étrangère. Car, à mon très grand regret, je n'ai pas vu Huguette depuis dix ans, lors du voyage que nous fîmes à Paris après notre mariage, et, moi je la voyais alors pour la première fois. On peut donc ne pas s'étonner de ce qu'elle eût préféré demurer près de sa maîtresse de pension, qui l'a élevée, en somme... Quel âge avait au juste votre fille, mon ami, quand vous l'avez confiée à Mme Charlotte Fresnault?

— Pas encore six ans, répondit M. d'Aureilhan, les prunelles humides de reconnaissance.

Et il ajouta, traversé d'une joie douce:

— Si vous soutenez de la sorte ma petite indépendante, tout ira bien, Stéphanie.

— J'en suis certaine, mon ami, assura-t-elle avec son autorité souveraine.

— Une folle, cette Charlotte Fresnault? questionna Mme Pranzac, qui devenait souple et flatteuse lorsqu'elle avait été battue par un adversaire de forte taille.

Cette fois encore elle avait touché juste. Intérieurement charmé d'entendre énoncer bien haut son appréciation intime, Mme d'Aureilhan se fit condescendante.

— Une déséquilibrée, tout au moins, dit-elle sans conviction.

M. d'Aureilhan eut un faible geste de protestation.

— Oh! chère amie!...

Elle fixa sur lui son regard impérieux.

— Eh bien! quoi, mon cher Hugues? N'avez-vous pas exprimé vingt fois des craintes relatives aux théories de Mme Fresnault, à ses opinions plutôt... avancées?...

— Je redoutais surtout, se hâta d'exprimer M. d'Aureilhan, que ma fille ne partageât les idées d'apostolat de cette femme très remarquable, dont le seul défaut me paraît être une générosité dépensée un peu à tort et à travers. Et ces appréhensions n'étaient pas vaines, puisque le grand désir d'Huguette, — ce qu'elle appelle sérieusement sa vocation — consistait à rester en qualité de professeur dans l'école que Mme Fresnault a fondée et dirige, d'ailleurs, de façon supérieure.

— En voilà une carrière, pour une d'Aureilhan! remarqua Léonie avec son aigre dédain. Aussi, quelle nécessité de se faire recevoir bachelière?

— Comme si une fille bien née avait besoin de diplômes! acheva Mme Saint-Brès.

cation féminine un concept ataviquelousie o ude méchanceté, ayant de l'éducation féminine un concept ataviquement borné.

Aucun écho de la formidable lutte moderne ne parvenait dans la solitude où elle vivait.

Avec une entière sécurité, elle avait élevé ses filles ainsi qu'elle-même l'avait été, par la parole et par l'exemple, elle s'efforçait de leur inculquer les vertus ménagères, legs respectable et respecté d'une longue suite d'aieules, et ellè n'imaginait pas que des notions nouvelles dussent enrichir ce bagage séculaire, ni qu'un autre mode de culture pût raisonnablement exister.

— Mon Dieu! je crois qu'il est toujours bon d'avoir de l'instruction, opina avec simplicité la bonne tante Hortense qui avait oublié l'orthographe et ne connaissait au monde d'autre science que celle de ses fleurs, mais qui possédait la belle largeur d'esprit de s'incliner devant tout ce qu'elle ne savait pas.

— D'autant, posa sentencieusement Mme de Lavardens, qu'il n'est pas donné à toutes les jeunes filles d'être bachelières.

— Ni à tous les jeunes gens d'être bacheliers, plaça entre haut et bas la terrible langue de Léonie.

Une gaieté silencieuse secoua les con-

Téléphone CALUMET 5908
TOUJOURS EN MAIN LE PLUS GRAND CHOIX DE
GATEAUX
Pâtisserie Canada
367 rue De Castelnau
Près de la rue Saint-Denis

vives, aucun d'eux n'ignorant que le beau René avait été un cancre majestueux, incapble de décrocher le moindre parchemin.

Profondément vexée, sa mère feignit de ne point entendre et détourna sans affectation le regard accusateur dont elle désignait les Petites Bleues, — qui ne seraient jamais bachelières, les pauvres!

Convaincues qu'on peut être quelqu'un de très intelligent sans avoir obtenu de succès d'examens, puisque tel était le cas du cousin éperdument admiré, celles-ci sentaient renaître la confiance en leur étoile.

Elles relevèrent la tête, avec des yeux brillants, et la petite Françoise, qui était assise en face de l'une des fenêtres, s'écria de sa voix claire:

— Tiens, une voiture dans l'avenue!

Mme d'Aureilhan s'agita:

— Tâche de nous renseignez, René, toi qui as une si bonne vue, dit Mme de Lavardens, laquelle ne perdait aucune occasion de mettre son fils en valeur.

Il obéit, se dressant un peu sur son siège:

— C'est, apprit-il, le somptueux équipage du père Gentinne, qui nous amène une dame...

De la surprise flotta, la carriole du père Gentinne, le voiturier de Nogaro, le plus proche bourg, n'étant utilisée que par les paysans qui se rendaient aux marchés des environs, ou par les voyageurs qui arrivaient à l'improviste.

— Vraiment, je ne soupçonne pas ce que c'est que cette visite? murmura M. d'Aureilhan, vaguement inquiet, comme tous les coeurs timides et impressionnables tout de suite oppressée de la crainte de quelque coup de la destinée.

— Eh bien! tu vas le savoir! fit M. Gontaud avec sa forte assurance d'homme riche, que rien n'avait le pouvoir de troubler.

Mme Pranzac souriait, d'un petit sourire supérieur.

Elle croyait bien deviner...

Tandis que ces rapides impressions s'échangeaient, le rustique véhicule, après s'être engagé dans les allées, contournait la demi-lune sablée précédant le perron.

Le père Gentinne, vieux bonhomme vêtu d'une blouse bleue et coiffé d'un chapeau rond tout bosselé, n'avait pas encore arrêté son bidet rouan qu'une jeune personne élancée, à demi masquée jusque-là par l'épaisse carrure du voiturier, sauta lestement à terré, et bien que chargée d'une brassée de roses où s'enfouissait son visage, gravit les degrés avec une légèreté d'oiseau.

Les hôtes de M. d'Aureilham n'avaient pas eu le temps de prononcer une parole la porte de la salle à manger s'ouvrit devant la nouvelle venue.

Une seconde, elle s'immobilisa sur le seuil, fine et droite dans son imperméable de voyage ainsi qu'une svelte statuette d'argent, enveloppant l'assistance du regard lumineux de ses prunelles aux reflets changeants, qui spiritualisaient d'une suavité de rayon sa délicieuse figure à la carnation laiteuse.

Elle était ravissante.

Une brève stupeur paralysait les convives, tenus sous un charme d'apparition.

La visiteuse fit un pas, adorable de tendresse malicieuse, un sourire détendit l'arc classique de sa bouche pure, et présentant d'un joli geste les fleurs qu'elle portait, elle s'exclama d'un organe mélodieux qui alla éveiller des sonorités grêles parmi les cristaux:

— Ah! bien, si c'est comme cela qu'on me recoit quand j'arrive pour souhaiter la fête à petit père!

Un nom s'échappa de toutes les lèvres:

— Huguette!

Mlle d'Aureilhan salua gaiement.

— Elle-même!

M. d'Aureilhan s'était levé, très ému.

— Ma fille! ma fille chérie!... Tu as voulu me revenir aujourd'hui?

Déjà Huguette était dans ses bras, répondant d'un élan aux caresses balbutiantes de ce père auquel la liait depuis l'enfance une affection qu'elle était étonnée de retrouver si puissante et si douce.

— Oui, mon père. Puisqu'il me fallait quitter mes amies de là-bas, j'ai préféré avoir immédiatement le courage des adieux ,et inaugurer, en vous embrassant, l'année que vous commencez par cette fête d'anniversaire et que nous allons vivre ensemble.

Elle avait dit ces simples mots avec la grâce inimitable qu'on devinait lui être bien personnelle.

M. d'Aureilhan avait les paupières humides.

Il reprit les mains d'Huguette.

— Merci, ma chérie, merci. Je n'oublierai pas...

Elle le regarda, une question assombrie au fond de ses prunelles étoilées.

Puis, elle sourit de nouveau, rassurée.

Quoi qu'il advint, elle aurait en Hugues d'Aureilhan un allié, tacite peut-être, mais loyal et fidèle.

Huguette, maintenant, cherchait autour d'elle, se proposant sans doute de rendre ses devoirs à sa belle-mère.

Mais elle avisa dans un coin Germain qui la contemplait, tremblant de joie, figé en une extase.

D'un bond, elle fut à ses côtés et lui sauta au cou.

— Mon vieux Grmain! Ah! je suis contente de te revoir, va!

M. Gontaud battit des mains, absolument conquis.

— Bravo, Huguette! Elle est crâne, ta fille, mon bon Hugues, elle a l'amitié tenace et le mouvement prompt. J'adore ces natures-là, moi!

M. d'Aureilhan demeurait ravi, sa femme, cependant, réprimait un geste mortifié.

Elle jugeait cette scène inconvenante, n'admettant point pareil oubli des distances.

Tandis que le vieux Germain essuyait deux larmes qui coulaient lentement sur ses joues ridées, elle s'avança vers la jeune fille avec une raideur qu'elle s'efforçait en vain d'atténuer:

— Et moi, Huguette?

Celle-ci s'excusa toute sa franche aisance envolée.

— Pardonnez-moi, Madame... J'ai tout oublié en reconnaissant Germain qui m'a servi de bonne d'enfant, dans le temps...

Une hostilité à peine déguisée vibrait sous ce lambeau de phrase. "Dans le temps", c'est-à-dire quand vous n'étiez pas entrée, vous, l'étrangère, dans cette maison qui m'appartient, quand vous n'étiez pas là pour ordonner d'une voix sèche et réfréner les mouvements du coeur.

Mme d'Aureilhan comprit mais n'en laissa rien paraître.

Seuls, ses sourcils impérieux se rapprochèrent imperceptiblement. Un doute lui venait.

Serait-elle aussi facile à mâter que sa belle-mère y avait compté, cette fine créature blonde?

Par bonheur, cette impression fâcheuse se dissipa aussitôt, sous le magnétisme de la grâce d'Huguette.

La jeune fille, en effet, recevait son baiser avec une correction qui pouvait tenir lien de cordialité, et ne sortait de cette étreinte officielle que pour retomber sur la poitrine rebondie de Léonie Pranzac, laquelle l'attirait bruyamment, clamant en un de ces médiocres triomphes où elle se plaisait:

— Ma belle mignonne, j'ai tout de suite deviné que c'était toi!

Huguette remercia avec affabilité.

Les présentations eurent lieu; exquise de simplicité affectueuse, Mlle d'Aureilhan renoua connaissance avec ces parents perdus de vue depuis l'âge de six ans, mais dont, en la rare mémoire du coeur qu'elle venait de prouver à l'endroit de Germain, elle conservait un souvenir étonnamment précis.

La bonne tante Hortense fut touchée aux larmes, lorsque Huguette s'informa de ses cousins Maurice et Luc qui, ainsi qu'Antoinette Saint-Brès, l'aînée des "Petites Bleues", avaient partagé ses premiers jeux.

De son côté, M. Gontaud fut fort sensible au plaisir que la jeune fille montrait de le revoir, tant ce plaisir était joliment exprimé, et Jean Quéroy s'inclina profondément, atteint à la place frémissante de son âme, sous la politesse grave où il se renfermait, par la délicate allusion au père mort victime du devoir, obscure héros duquel il continuait le nom respecté.

Enfin, avec un tact séduisant, cette manière morale qui lui était propre et ajoutait quelque chose de plus raffiné encore, d'intellectuellement supérieur à l'aristocratie extérieure qu'elle tenait de son père, Huguette trouva le mot convenant à chacun et eut l'art de dispenser immédiatement autour d'elle une atmosphère d'intimité et d'entrain sans apprêt.

Commander par téléphone, c'est Payer plus cher

Venez choisir vous-mêmes pour éviter les frais de livraison

BEURRE - OEUFS - EPICERIES PROVISIONS

— SEPT MAGASINS —

TOUSIGNANT & FRERES LIMITEE

6312, rue St-Hubert
880 Ste-Catherine Est
1279 et 2227 Ontario Est
630 et 2034 Mont-Royal Est...
...1897 rue Clark

Une Précaution

Rien n'est irritant comme de manquer un numéro d'une Revue Retenez d'avance votre exemplaire chez le dépositaire

OU ENCORE MIEUX

Abonnez-vous

immédiatement à nos deux Revues si en vogue aujourd'hui

"La Revue du Foyer"
$1.50 par Année (12 numéros)

"La Revue de Manon"
$2.00 par Année (24 numéros)
Avec Prime

Elle ne réalisait pas, comme on l'avait obscurément appréhendé, le type prétentieux et banal de la jeune personne qui a été élevée loin des siens dans une grande ville d'où elle rapporte, avec une insupportable manie de critique, l'agaçante conviction d'être d'une autre essence: elle était simplement l'enfant qui revient prendre sa place au foyer, disposée à aimer et à se faire aimer.

N'eût été que la jeune fille, aujourd'hui, succédait victorieusement au bébé dont on avait gardé une mémoire attendrie, il n'aurait pas semblé que des années avaient passé, chacune pétrissant cette féminité délicieuse et laissant en elle un germe de mystère, une frêle et toute-puissante semence d'avenir et d'incunnu...

— Ah! dit Huguette gaîment, quand elle eût embrassé ou salué tout le monde, ça creuse, les voyages! je meurs de faim!

Elle enleva son chapeau et sa fine tête se nimba de lumière, éblouissant les yeux dans le jour éclatant par la merveilleuse nuance de la chevelure, dont le blond très rare empruntait d'introuvables tons de vieux cuivre rose.

M. d'Aureilhan la couvrit d'un regard d'admiration paternelle.

— Je demande à mes hôtes, articula-t-il d'un accent qui vibrait d'intonations tendrement nouvelles, la permission de faire asseoir Huguette près de moi, pour aujourd'hui seulement. Ne faut-il pas la traiter avec honneur, afin de fêter son retour et de reconnaître la joie qu'elle nous cause?

On approuva chaleureusement.

Mlle d'Aureilhan ne se fit pas prier; déclarant avec la bonne humeur spirituelle qui paraissait être le trait distinctif de son caractère, que la véritable politesse consiste à accepter modestement les distinctions non méritées, elle s'assit à la droite de son père, et se mit à dévorer, amusante d'un bel appétit de jeunesse.

Quand on regagna le salon où elle aida sa belle-mère à servir le café, tous les coeurs étaient conquis, sauf celui, fort récalcitrant par nature, de Mme Léonie Pranzac.

La bienveillance chez elle n'était jamais de longue durée, et elle se réservait, déjà hostile à tant de grâce, se disant qu'il ne fallait rien attendre de bon de cette Parisienne trop délurée.

Vers la fin de l'après-midi, un peu avant de quitter la château, Mme de Lavardens se haussa jusqu'à l'oreille de sa soeur:

— Eh bien! ma chère, qu'en dis-tu? Cette petite est d'une douceur charmante et la réalisation de nos desseins s'annonce des plus aisées...

Mme d'Aureilhan haussa la tête.

Elle ne savait que penser. L'insaisissable raideur du premier moment avait disparu chez Huguette et sa déférence envers la femme de son père était irréprochable.

Pourtant, la perspicace Stéphanie croyait sentir des nuances et des restrictions derrière cette correcte façade. La remarque de sa soeur l'incita à supposer qu'elle se trompait et voyait surtout en la jeune fille comme une action réflexe de sa propre méfiance.

Tranquille d'ailleurs sur l'issue de la lutte, si celle-ci devait s'engager, elle répondit avec son calme hautain:

— Sans doute... Nous ferons d'elle tout ce que nous voudrons...

Le beau René de Lavardens nageait dans une sérénité pareille.

Très infatué de lui-même, ainsi que le demeurent toute leur vie ceux qui ont été durant l'enfance trop flattés par d'aveugles tendresses, il avait pris l'amabilité qu'Huguette venait de déployer à son égard pendant cette journée pour une manifestation inconsciente ou voulue de l'impression qu'il produisait sur elle.

Et il se retira enchanté, frisant sa moustache d'un geste vainqueur qui soulignait la promesse à prompte échéance secrétement formulée en sa vanité intime:

— Je veux la rendre folle de moi!...

II

Mme d'Aureilhan et sa soeur se trompaient.

De même, René de Lavardens n'allait pas tarder à constater à ses dépens qu'il s'était grossièrement leurré.

Et de ces désappointements, mesquins par leurs causes, de ces colères intestines, de ces incidents menus, incalculables quant à leurs effets, devaient jaillir ces surprises de la destinée qui bouleversent les existences les mieux assises.

Huguette n'était pas une personne dont on put facilement disposer.

Pas davantage, elle n'était une de ces jeunes filles niaisement romanesques, de qui la tête travaille sans cesse dans le vide et tourne avec une déplorable facilité.

Elevée dans un milieu moderne et artiste, largement ouvert à toutes les idées, elle y avait acquis la conscience de sa personnalité et le libre exercice de son énerge.

Sous sa gaîté, elle était la raison même, et sa douceur attrayante, traduction spontanée d'une nature exceptionnellement bonne, cachait une singulière fermeté.

Malgré sa jeunesse, — vingt ans à peine, — elle avait déjà eu l'occasion d'affirmer ses qualités de caractère et d'âme.

C'est dans son court passé, comme en celui de ses proches, qu'il convient de chercher l'origine du drame intime, prêt à se dérouler entre les personnages que l'on connaît.

Vingt-deux ans auparavant, alors qu'Hugues d'Aureilhan était un élégant diplomate momentanément en résidence à Paris, il avait épousé par irrésistible inclination la fille unique d'un peintre de grand talent.

Ce mariage, d'ailleurs, apparaissait convenable à tous les points de vue.

Mlle Suzanne Maresquel était physiquement la créature délicieuse qu'Huguette devait rappeler un jour, et la beauté morale chez elle(ne le cédait en rien à celle de l'enveloppe.

A défaut de particule, ancienne mais obscure de son fiancé, elle portait un de ces noms respectés par ieur noblesse personnelle, et la dot de cent cinquante mille francs que lui constituait son père égalait, ou à peu près, la fortune d'Hugues d'Aureilhan, lequel ne possédait que les revenus de son domaine patrimonial, revenus absorbés en grande partie par le coûteux entretien du château et de ses dépendances.

Peu après le mariage, le jeune couple dut aller habiter Rome, où M. d'Aureilhan était nommé secrétaire d'embassade.

Et dix-huit mois plus tard naissait la petite Huguette, joie vivante et gazouillante dont s'enchanta la félicité de ces deux êtres à qui l'avenir semblait ne réserver que des sourires.

Une ombre sinistre obscurcit bientôt ce bonheur. Suzanne avait toujours été délicate, elle demeura fragile à l'excès de l'épreuve de sa maternité.

En cette disposition maladive, elle contracta au cours de quelque imprudente promenade les fièvres qui soufflent dans la campagne romaine leur haleine de mort, et ne fit plus que languir.

Elle était condamnée.

Désespéré, Hugues se hâta de donner sa démission, afin de soustraire la jeune femme à l'atmosphère fatale qui, chaque jour un peu plus, épuisait cette vie si chère.

CONNAISSEZ-VOUS

"La Revue du Foyer"

SI REPUTEE POUR SES BEAUX ROMANS D'AMOUR?

DEMANDEZ-LA CHEZ VOTRE DEPOSITAIRE ET APPRENEZ A L'AIMER A VOTRE TOUR.

Il le fit sans regrets. Il n'avait embrassé "la carrière" que par déférence pour la volonté paternelle, et ne sachant, avec son naturel paisible et doux, plutôt enclin à goûter le charme d'une retraite aimée que la pompeuse mondanité des cours et les complications diplomatiques, il revenait à la demeure ancestrale, soulevé, malgré tout, du tremblant espoir que l'air de son Armagnac, saturé des puissants aromes des proches Pyrénées, régénérerait les forces défaillantes de l'adorée créature qui s'en allait...

Espoir cruellement déçu.

En dépit de la magnificence de l'horizon, la Parisienne qu'était Suzanne s'étiola d'ennui dans l'antique logis aux murailles sévères.

Trop faible pour être transportée dans son cadre initial, où elle n'eût, du reste, retrouvé qu'un semblant de vie, elle déclina lentement et s'éteignit quand Huguette n'avait pas encore six ans.

Mais fauchée en pleine possession de son intelligence lucide et sereine, elle avait eu le courage de prendre de prévoyantes dispositions.

Elle sentait, lisant dans l'avenir avec la surnaturelle prescience des mourants, qu'Hugues se remarierait, pour peu qu'il rencontrât une femme capable d'exercer une domination sur sa nature tendre et faible, et elle voulut éviter à l'orpheline qu'elle laissait la tutelle indifférente ou hostile d'une étrangère.

Pour obéir à ses instructions suprê-



mes, et bien qu'il eût le coeur déchiré de se séparer de l'adorable enfance d'Huguette, le veuf remit la mignonne à son grand-père, le peintre Bertrand Maresquel, qui, se conformant à son tour aux dernières volontés de la douce morte, confia l'instruction de sa petite-fille à Mme Charlotte Fresnault.

Celle-ci avait été l'amie de jeunesse et comme la soeur d'élection de Suzanne.

Ame admirable et étrange, profondément incompréhensible au vulgaire, dévorée d'un besoin de dévouement qui allait parfois jusqu'à l'aberration, Charlotte éprouvée en tant que femme par d'affreux malheurs intimes, rêvait la rénovation de la condition féminine, et l'activité fougueuse qu'elle dépensait au service de ses idées contribua puissamment au mouvement intellectuel contemporain.

C'était donc entre cette créature si peu banale et un aieul passionnément artiste qu'Huguette devait grandir et s'initier à la science de vivre.

Cette initiation fut douloureuse et féconde.

De bonne heure, cette enfant aux aristocratiques attaches pratiqua l'humilité du travail et de la lutte par abnégation familiale.

Car, au déclin de son exisence presque glorieuse, le vieux peintre Maresquel connut des heures épouvantablement dures de la misère et de l'oubli.

Généreux et prodigue comme tous ses pareils, il ne pensait guère à l'avenir, à la pénombre de l'âge qui semblait si lointaine.

Après s'être dépouillé, pour doter sa fille, de tout l'argent gagné, il vécut au jour le jour de ses gains considérables, croyant, le pauvre artiste, que la notoriété et le talent ne le trahiraient jamais.

Et un moment vint où sa vue baissa, où la main tremblante n'exécuta plus ce que concevait le cerveau. toujours génial.

La magie des couleurs se dérobait à sa volonté désespérée, et la faveur du public allait à d'autres, aux jeunes qu'animait maintenant le divin pouvoir créateur.

Il eût été réduit au plus absolu dénuement sans l'assistance de ceux qu'il appelait ses deux enfants:Huguette et un neveu orphelin recueilli après le mariage de Suzanne, Guillaume Maresquel, un beau garçon doublé d'un brave coeur.

Par malheur, ce dernier, sculpteur promis à la réussite qui vient avec le temps et le labeur acharné, avait pour l'instant bien de la peine à gagner son propre pain. Dès qu'une commande imprévue avait rempli son escarcelle lamentablement plate, il accourait la vider entre les mains de celui auquel il devait d'être aussi un artiste, sort qu'il estimait supérieur à toutes les destinées humaines, mais de telles aubaines étaient rares, et, par suite, son aide incertaine et intermittente.

Restait Huguette, qui ne pouvait compter que sur elle-même, c'est-à-dire sur son travail.

Elle n'avait pas en effet, la disposition de la modeste fortune de sa mère, dont les revenus demeuraient en la possession de M. d'Aureilhan, son tuteur naturel et légal.

Quant à Bertrand Maresquel, il eût préféré mourir de faim plutôt que de laisser soupçonner sa détresse à son gendre, avec lequel il avait rompu tous rapports depuis le second mariage de celui-ci.

Huguette fit donc des prodiges d'héroisme pour soutenir son grand-père et lui assurer une quiétude relative.

A seize ans, ayant déjà mené à bien de brillantes études, qu'elle poursuivait encore sans se lasser, elle obtint de Charlotte Fresnault, radieuse de voir son élève chérie marcher dans cette voie d'altruisme et de sacrifice, de prendre la place d'un des professeurs de l'Ecole, et cette jeune créature fut l'éducatrice même, celle qui se donne corps et âme à la plus noble et à la plus difficile des tâches.

Non contente de cette occupation dont la rénumération modique permettait à l'aieul de ne pas manquer du nécessaire, elle donna des leçons au dehors; tandis que le peintre vieilli pleurait devant sa toile sabrée de perspectives incohérentes, elle se fatigua éperdument, avec joie, avec volupté, pour apporter quelque douceurs dans le triste logis que toutes les satisfactions d'autrefois avaient déserté.

Et quand elle le perdit son vieux, comme elle disait dans le pittoresque argot d'atelier qui, pour plus de tendresse émaillait parfois l'élégance correcte de son élocution, elle sombra en un vide immense.

Le maître ressort de son coeur s'était arrêté; il lui semblait qu'elle n'avait plus rien à faire sur la terre.

Cela, on ne le savait pas, dans sa famille paternelle, où cette vacation d'apostolat, acquise près de Charlotte Fresnault, était jugée surprenante et plutôt ridicule pour une jeune fille de telle condition.

Après avoir respecté les premiers mois du deuil d'Huguette, M. d'Aureilhan la



Grossir, c'est se déformer - Se déformer, c'est Vieillir



LA SUPPRESSION DE L'OBESITE ET DE L'EMBONPOINT EST LE TRIOMPHE DU

THÉ DES CARMELITES

L'obésité est une maladie de l'estomac qui ne remplit pas toutes ses fonctions physiologique et qui fait que la graisse introduite dans l'organisme par l'alimentation, se dépose dans les divers points du corps, sous la peau, au lieu d'être brûlée dans les organes et transformée en muscles, en chair et en énergie.

LE THE DES CARMELITES

provoque l'amaigrissement sans rien changer au régime alimentaire ni à ses occupations journalières.

Le **Thé des Carmélites** modifie profondément les échanges nutritifs, provoque, chez les malades qui en font usage, un accroissement de la quantité d'azote et principalement de la quantité d'urée éliminée par les urines. Cette constation est le signe d'une désassimilation exigée des substances altruminoïdes et explique comment le **Thé des Carmélites** agit contre l'embonpoint, produit toujours l'amaigrissement parce qu'il augmente les oxydations organiques et que la graisse est brulée par suite de l'accroissement des oxydations.

Cette médication suffira amplement, sans changer en rien aux habitudes, au régime, aux heures de travail, pour accroître suffisamment les combustions organiques défeetueuses, brûler la réserve trop grande de graisse et empêcher celle-ci de s'accumuler de nouveau dans les tissus.

Le **Thé des Carmélites** doit également être recommandé aux personnes qui souffrent de **maux de tête, bourdonnement d'oreille, vertige, battements de coeur, oppression, maux de reins,** tous symptômes d'une dégénérescence graisseuse, qui influe sur les fonctions du coeur, du foie, des reins et de l'estomac.

La popularité du **Thé des Carmélites** est aujourd'hui considérable et il la merite entièrement $1.25 la demi-boite $2.00 la boîte. Expédié franco, par la malle, sur réception du prix.

Se trouve dans toutes les bonnes pharmacies. Agence spéciale.

PHARMACIES MODELES GOYER

256 et 1278 rue Ste-Catherine Est **MONTREAL**

rappelait, cédant moins aux suggestions de sa femme qu'au désir de son affection paternelle si longtemps sevrée, et elle arrivait dans un milieu auquel elle allait se sentir profondément, cruellement étrangère.

Le propre de ces personnalités fières étant de déguiser leur sensibilité presque farouche à l'entourage, lorsque celui-ci n'est pas à l'unisson, pour ne laisser voir que leur force morale et la haute direction de leur esprit, Huguette devait nécessairement échapper à l'observation superficielle de son cercle nouveau.

Ardente à défendre ses théories et ses affections, non moins que son indépendance, elle choquerait comme une véritable révolutionnaire.

Elle souffrirait aussi et ferait souffrir.

C'était sa vie qui s'ouvrait, avec le mystère, les contradictions attendant toute créature, avec, hélas! les inévitables blessures saignantes qu'il faut recevoir dans la grande bataille pour la conquête difficile et magnifique du bonheur...

***

La première escarmouche, insignifiante d'apparence, eut lieu la semaine qui suivit le retour d'Huguette.

Invitée et fêtée de tous côtés, la jeune fille avait été, ce jour-là, déjeuner chez Mme Saint-Brès.

Cette dernière habitait, à deux ou trois kilomètres du château, une manière de gentil cottage sur le versant d'un des agrestes coteaux d'Armagnac.

Très agitée par cette réception, les "Petites Bleues" guettaient l'arrivée de la charmante cousine qui leur avait tout de suite inspiré cette admiration enthousiaste dont, en leur ignorance des êtres et des choses, elles disposaient souvent de façon beaucoup moins justifiée.

Dès que Mlle d'Aureilhan parut, conduisant elle-même un panier coquet que son père lui avait offert pour ses courses dans le pays, les trois fillettes s'élancèrent et, après avoir bourré de sucre le poney "Mirliton", menèrent la maîtresse de ce dernier en triomphe au salon.

Emmeline Saint-Brès accueillit sa nièce à la mode de Bretagne avec cette sorte de douceur attendrie et mélancolique qui éveillait une irrésistible sympathie.

Elle était un peu troublée, aujourd'hui, un peu anxieuse, comme si elle eut attendu de la Parisienne instruite riche de notions qu'elle-même ne possédait pas, la solution de quelque important problème....

Au bout d'une minute, elle ne retint plus les mots qui lui brûlaient les lèvres.

— Regarde, Huguette!

Elle levait la main, d'un geste presque religieux. Surprise de l'irradiation subite qui venait à ce visage meurtrie, Mlle d'Aureilhan obéit machinalement à l'indication donnée.

Le mouvement de Mme Saint-Brès montrait une toile de larges dimensions, siolée à dessein sur un pan de muraille pour que, du premier coup d'oeil, on appréciât la peinture noircie par le temps, et le cadre merveilleusement sculpté.

— Ah! dit Huguette intéressée, vous avez là un tableau très ancien.

Poussée par son irréductible instinct de petite-fille d'artiste, elle quitta le fauteuil qu'elle occupait, se plaça dans le jour favorable et examina le panneau de cet examen, bref et sûr, particulier aux gens qui ont toujours vécu parmi la peinture et les peintres.

Mme Saint-Brès et les "Petites Bleues" l'observaient avec des figures rayonnantes.

— La bordure est superbe, prononça Mlle d'Aureilhan d'un accent convaincu.

Une triple protestation répondit à cet arrêt décevant.

— La bordure seulement! s'écriaient les "Petites Bleues" indignées.

— Ma chère enfant, tu n'as pas remarquée la signature? fit Mme Saint-Brès avec un sourire d'indicible foi.

Huguette se pencha et, dans les tons de bitume d'un angle, distingua une sorte de monogramme formé de trois lettres entrelacées.

— Eh bien!... questionna-t-elle, qu'est-ce que cette signature?

— R. U. B. épela l'aînée des "Petites Bleues" du même air triomphant. Comprends-tu?

Huguette secoua la tête:

— Non; je ne comprends pas...

La bonne Mme Saint-Brès éclatait:

— Mais, ma chère, c'est un Rubens!

Mlle d'Aureilhan réprima un cri de stupéfaction.

De nouveau, elle étudia le tableau.

— Vous croyez? murmura-t-elle incertaine.

— Oui, oui! proclamaient les "Petites Bleues" en choeur.

— Tout le monde en juge ainsi, reprit Mme Saint-Brès obstinée. Et cela doit être, car ce tableau nous est venu, par héritage, d'un parent qui y attachait une grande valeur, assurant qu'un de ses ancêtres le tenait de notre roi Henri IV lui-même.

— Tu penses bien, appuya Françoise, la dernière des "Petites Bleues", que le roi Henri IV n'aurait pas donné un faux Rubens!

— Certes! conclut la mère. Aussi, c'est notre fortune ce tableau, c'est la dot de mes petites! Il vaut au moins cinq cent mille francs, n'est-ce pas?

Huguette ne répondit pas tout de suite, partagée qu'elle était entre deux impressions contradictoires.

La première, spontanée en sa nature gaie, était une folle envie de rire; la seconde, née simultanément de sa bonté profonde, l'oppressait, au contraire, d'une véritable tristesse par la pensée de la déception poignante qu'elle craignait de causer.

Elle essaya d'éluder.

— Evidemment ,dit-elle, ce tableau vaut beaucoup d'argent... si c'est un Rubens...

— Voyons, Huguette, un don du roi Henri IV! clamèrent les "Petites Bleues".

— C'est que... précisément... il faudrait que vous eussiez pour ce tableau des origines plus sûres..., répartit Huguette qui cherchait ses mots afin de ne pas faire de blessures trop profondes. Parce que... si je ne me trompe... Henri IV était mort quand Rubens travailla à la Cour de France...

— Oh! es-tu certaine? s'enquit Romaine, celle des trois soeurs qui parlait le moins et réfléchissait le plus.

Mlle d'Aureilhan fournit les dates:

— J'ai peur de l'être, ma pauvre chérie. La reine Marie de Médecis désira confier à Rubens la décoration du Palais du Luxembourg, qu'elle se faisait bâtir à Paris. Le première Pierre du susdit palais fut posée en 1615, et les peintures représentant les principaux événements de la vie de la reine furent exécutées de 1621 x 1625 environ. Or, chacun sait qu'Henri IV mourut assassiné en 1610. La déduction est facile...

— Alors, insista Romaine. inquiète, selon toi, le tableau ne serait pas de Rubens?

Huguette hésita devant le regard implorant de tous ces yeux qui se tournaient vers elle.

Les "Petites Bleues" et leur pauvre mère sollicitaient ardemment une espérance qu'elle n'avait pas le courage de leur refuser.

— Je l'ignore, articula-t-elle, d'un ton décidé pour en finir avec ce sujet pénible. Une telle question exige une autre compétence que la mienne. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le tableau est ancien. Le jour où vous voudrez établir sérieusement ses titres, il faudra le faire expertiser. Mais, acheva-t-elle plus bas, ne comptez pas trop sur un résultat affirmatif; il arrive souvent que l'on a de gros désenchantements avec ces vieux tableaux...

Cette restriction prudente fut perdue pour celles à qui elle s'adressait.



Gin Canadien
Melchers
Croix d'or

La boisson la plus saine

Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

Trois grandeurs de flacons:

Gros:	40 onces	$3.65
Moyens:	26 onces	2.65
Petits:	10 onces	1.10

Distillerie: Berthierville, Qué.
Bureau chef: Montréal

DISTILLATEURS DEPUIS 1898

MELCHERS Distilleries Limited

Bien qu'en réalité Mme Saint-Brès et ses files eussent ce jour-là prié Huguette afin d'obtenir son opinion sur ce tableau qui, depuis quelques années, incarnait leur unique ressource d'avenir, elles demeuraient fermes en leur sentiment de posséder un trésor.

Et, comme de coutume, le déjeuner se passa à bâtir des projets sur le beau mariage qui attendait les "Petites Bleues" quand un riche financier ou un colectionneur mililonnaire se serait rendu acquéreur du précieux Rubens à un prix fabuleux.

Huguette s'en retourna attristée de l'incident, du thème de la conversation qui s'était, sans méfiance, tenu devant elle, — thème qu'elle devinait familier à ces pauvres femmes ignorantes de la vie et déjà hantées de chimères.

En rentrant au château, elle y trouva Mme de Lavardens et son fils, venus en visite familiale, ainsi que Léonie Pranzac.

— Vous paraissez soucieuse, belle cousine, remarqua aussitôt René, qui appelait généralement ainsi Mlle d'Aureilhan, quoiqu'il n'y eût pas entre eux la moindre parenté.

— C'est de chez les "Petites Bleues" que tu rapportes cette mélancolie? questionna à son tour la curieuse Léonie.

— Oui, répliqua Huguette. Vous me voyez méditative au sujet de certain tableau...

— Ah! j'y suis, le fameux Rubens! railla la femme du notaire.

— Eh bien! qu'est-ce que vous en pensez, Huguette, de ce Rubens? interrogea Mme d'Aureilhan, qui se plaisait à témoigner à sa belle-fille une condescendance gracieuse.

— Je n'en pense rien, ma mère, répondit Huguette, car je n'ai pas la prétention de me connaître en vieux tableaux. Toute l'expérience d'un expert habile ne serait pas superflue, du reste, dans ce cas. Mais je souhaite vivement que nos cousines n'éprouvent pas de déceptions douloureuses....

— C'est pourtant ce qui les attend! affirma Mme Pranzac avec une satisfaction maligne.

— Huguette, avouez que vous ne trouvez pas le Rubens bon teint plaisanta René.

Elle lui jeta un regard de reproche:

— J'avoue, parce qu'il ne me paraît pas qu'il y ait en ce tableau la puissance de coloris du Maître... parce que d'autre part, j'y ai relevé des fautes de composition dont je crois qu'un tel artiste eût été incapable. Et c'est précisément là ce qui me peine...

Qu'est-ce que cela peut bien vous faire? s'informa Mme de Lavardens avec son égoisme ingénu.

Huguette s'anima:

— Mais, Madame, je me demande ce que deviendront ces pauvres enfants si je ne me trompe pas... si leur tableau n'est point par hasard, un Rubens de la première manière?... Ne savez-vous pas qu'elles comptent pour leur établissement sur la vente de cette peinture?...

— Elles resteront filles, voilà tout, opina Mme Pranzac. On ne se marie guère de nos jours, quand on n'a pas de dot.

Huguette releva sa fine tête:

— Ou que l'on n'est pas apte au travail qui en tient lieu. Ce qui me stupéfie, c'est que, ne pouvant pas doter ses filles, ma tante Saint-Brès ne leur ait pas donné le moyen de gagner leur vie.

Aux exclamations que poussèrent ses interlocuteurs, Mlle d'Aureilhan se rendit compte qu'elle venait d'émettre une proposition énorme.

— Que vouliez-vous qu'elles fissent? dit ensuite Mme de Lavardens.

— N'importe quoi ,répondit tranquillement Huguette. Le plus humble labeur est préférable à une telle servitude, à une pareille épouvante de l'avenir. Ces chères Petites Bleues ont à peine du pain, n'est-ce pas? avec leur modeste propriété?... Alors, il était si simple de les mettre en état de se suffire. Le temps marche, le rôle économique social de la femme n'est plus aujourd'hui ce qu'il était autrefois. A notre époque de lutte, toute jeune fille qui se respecte doit pouvoir être indépendante par le travail et ne pas attendre la tranquillité de son existence d'un très problématique mariage...

— Ce sont là des idées qui n'ont pas cours ici, prononça sèchement Mme d'Aureilhan.

— Voyez-vous, Mlle Nouveau Jeu! lança Léonie avec son ironie acerbe.

René battit des mains.

— Parfait! Que voilà donc un surnom qui va bien à cette jeune personne si moderne! Vous le garderez, Huguette, ne vous en déplaise!

Mlle d'Aureilhan avait légèrement rougi.

— Soit, dit-elle d'un ton de fierté. J'accepte le surnom: il n'a rien que de flatteur à mon sens, dans l'acception simpliste qui lui est donnée. Et je le justifierai, au besoin, en passant de la théorie à la pratique.

— Je serais curieuse de voir ça! murmura Mme Pranzac que vexait de façon cuisante le qualificatif également "nouveau jeu" de simpliste, appliqué non sans dédain à son trait d'esprit.

— Vous le verrez peut-être! articula Huguette froidement.

René railla:

— C'est dans ces salutaires principes que Mme Fresnault vous a élevée?



UNE BELLE TAILLE AUX LIGNES HARMONIEUSES

a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos soeurs que la nature a mieux favorisées que vous? Quand, par l'emploi des...

Pilules PERSANES

Vous pouvez donner a votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des **Pilules Persanes,** les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

$1.00 la boite, 6 boites pour $5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco, par la malle, sur réception du prix.

Agents

PHARMACIES MODELES GOYER

256--1278 Ste-Catherine Est **MONTREAL**

PROTEGEZ-VOUS

Dès les premiers symptômes d'un rhume qui commence, une bouteille de

Sirop du Dr Garnier

empêchera le rhume de s'aggraver et de se transformer en bronchite.

Le Sirop du Dr Garnier au Goudron de Hêtre et à l'Extrait de Foie de Morue, est incomparable dans tous les cas de **Rhumes, Coqueluche, etc.**

Très agréable au goût, il est facile de le faire prendre aux enfants. Il agit rapidement et sûrement.

35 cts. la bouteille

Dans toutes les bonnes pharmacies
Agents Spéciaux:

PHARMACIES MODELES GOYER

256—1278 Ste-Catherine Est :-: Montréal

Elle se retourna frémissante:

— Je m'en honore! Et je défends que l'on touche à Charlotte devant moi!

— En voilà assez, René, enjoignit Mme d'Aureilhan à son neveu avec un coup d'oeil impérieux.

Et, pleine d'aisance, elle ramena vers des choses indifférentes la conversation qui s'égarait sur une pente dangereuse.

Tout le reste du jour, une intolérable sensation de gêne morale enveloppa Huguette.

Ce conflit tout à coup surgi d'une cause futile lui était comme un avertissement fâcheux.

Pour la première fois depuis son arrivée, elle comprenait qu'elle ne parlait pas la même langue que ceux au milieu desquels il lui fallait vivre.

Une nostalgie abattit sa jeune âme vaillante, un regret poignant des amis abandonnés, de toutes les douceurs de coeur et d'esprit qu'elle avait dû sacrifier.

Ce soir-là, avant de s'endormir sous le toit paternel, elle versa, en dépit d'elle-même, quelques âpres larmes d'exilée.

III

Assise en une bergère profonde, Mme d'Aureilhan songeait, seule au fond du grand salon que les stores baissés devant les trois portes-fenêtres défendaient contre l'accablante chaleur de cette fin d'août.

La pose méditative, la légère contraction de ses sourcils, tout disait que ces réflexions absorbées, assez inhabituelles à cette grande femme active et décidée, n'étaient pas absolument réjouissantes.

C'est que les événements ne marchaient pas aussi bien, aussi vite surtout qu'elle y avait compté pour la réalisation de son plan secret.

Et, esprit pratique autant que résolu, elle cherchait d'où pouvait bien provenir cette résistance des choses, cette contradiction du sort qu'il lui fallait vaincre à tout prix...

Un bruit de voix lui fit lever la tête.

— Vous êtes là, ma tante? cria l'organe cuivré de René de Lavardens.

— Certainement, répondit Mme d'Aureilhan d'une voix posée. Entre.

Il poussa les volets de la porte-fenêtre par l'entre-bâillement de laquelle il avait jeté cette interpellation impatiente et s'avança à tâtons, grommelant, maussade:

— Il fait noir comme dans un four ici!

— Possible! repartit Mme d'Aureilhan du même accent de calme volontaire. Nous n'en serons que plus tranquilles pour causer.

René s'asseyait en face de sa tante. Il reprit:

— Ah! oui, à propos, nous avons à causer. C'est même pour cela, sans doute, que vous m'avez écrit de venir vous parler?

Elle confirma:

— Précisément.

— Eh bien! continua le jeune homme, plus inquiet qu'il ne voulait le paraître, car il savait que sa tante ne l'eût pas mandé ainsi sans motifs sérieux, qu'y a-t-il donc d'assez important pour nécessiter cette conférence secrète?...

— Secrète, tu l'as dit, appuya Mme d'Aureilhan, car j'ai désiré profiter de l'absence d'Huguette...

Il l'interrompit d'un geste contrairié.

— Ah! Huguette n'est pas là! C'est ennuyeux!

— Non, expliqua Mme d'Aureilhan, elle passe la journée chez tante Hortense. Je reprends: j'ai désiré mettre à profit l'absence d'Huguette afin d'examiner avec toi pour quelles raisons tes affaires avancent si peu... Parce qu'il me semble que tu ne progresses pas dans les bonnes grâces de ma belle-fille? Au contraire!

Une crispation nerveuse dérangea les traits assez réguliers de René de Lavardens.

— Ce n'est pas ma faute! répliqua-t-il avec humeur. Elle est déconcertante, cette Huguette!

Et, d'ailleurs, nous sommes fort bien ensemble...

Mme d'Aureilhan haussa les épaules:

— Allons donc! Qu'est-ce que cela signifie? Huguette te traite cordialement, je te l'accorde, mais sa cordialité est quelconque, inférieure même à celle dont elle dispose envers d'autres, ce petit Quéroy, par exemple... Tâche de ne pas te faire distancer, n'est-ce pas?

René serra les poings:

— Ah! oui, ce Jean Quéroy, cet ingénieur de rien... On dirait, en effet, qu'elle le regarde avec bienveillance... S'il s'avise de marcher dans mes plates-bandes, celui-là!...

Il était livide de colère contenue.

Frénétiquement jaloux par nature, il se sentait, en outre, atteint dans son ombrageuse vanité par les constatations de Mme d'Aureilhan.

Elle eut un mouvement de dédain:

— Pas de vaines menaces! Des actes, — et de l'habileté. Il n'y a pas, du reste, péril en la demeure. Je te signale, de façon générale, les écueils à éviter. Fais-moi, je te prie, le plaisir de m'écouter sérieusement pour modifier tes batteries, s'il y a lieu.

— Bien, j'écoute.. maugréa-t-il, mortifié.

— Veux-tu que je te dise? poursuivait Mme d'Aureilhan de son ton autoritaire car, si elle paraissait priser fort son neveu en public, elle ne lui ménageait pas les vérités en particulier, tu ne sais pas t'y prendre avec Huguette. Dans le milieu de science où elle a vécu, dans l'atelier de ce peintre célèbre qu'était son grand-père, elle a connu les hommes les plus remarquables... Ce n'est donc pas une de ces jeunes filles que l'on puisse aisément éblouir, une naive Petite-Bleue qu'un regard de toi plonge en extase... Son jugement est formé et difficile... Tu n'as qu'une ressource: c'est de te faire aimer... Ne t'amuse plus à ce rôle de camaraderie galante qui ne t'a guère réussi jusqu'ici, montre-toi épris... sois tendre... sentimental...

— Tout le grand jeu, enfin! lança, avec un cynique sourire, René qui se mordait les lèvres de dépit.

— Le grand jeu, s'il le faut, ordonna Mme d'Aureilhan raidie de sécheresse hautaine: N'oublie pas qu'il faut absolument que tu plaises à Huguette!

— Bah! répondit-il en un retour de son invincible fatuité, je lui plairai, je lui plais... Nous sommes bons camarades, elle a de l'amitié pour moi, et, entre une jeune personne de son âge et un garçon du mien, l'amitié n'a jamais fait que servir de préambule à un sentiment plus ardent... Vous n'allez pas m'enseigner comment on mène à bien ces entreprises-là, je suppose, ma tante?

Il se redressait, désinvolte et félin, une flamme au coin de ses yeux de velours noir, réellement redoutable de volonté, d'une sorte de séduction brutale et câline à la fois, dont Mme d'Aureilhan elle-même subit le magnétique pou-

CAPTIVANTE

TULIPE NOIRE

CHÉNARD ••• PARIS

LA POUDRE TULIPE NOIRE CHENARD -:- PARIS

Conservera votre beauté, vous favorisera par votre beau teint velouté.

Elle est d'une composition secrète mais irréprochable. Passée à travers la soie la plus fine. S'emploie sans nécessité d'appliquer des crêmes de beauté.



TRES PARFUMEE — ADHERANTE VELOUTEE

Aux teintes: Blanche, Rose, Chair ou Brunette

En vente dans toutes les pharmacies

Méfiez-vous des contrefaçons
Exigez l'originale

Parfum .....$2.50 l'once
Poudre.... ..50c la boîte
Lotion:.. $1.00 la bouteille

☞ **Magnifique étui essai gratuit** ☜

Afin de faire connaître et apprécier les produits **CHENARD**, nous vous adresserons par la poste sur réception de $0.50 une boîte de poudre **CHENARD** avec étui de parfum **CHENARD** gratuit

Adressez-vous à

CANADA DRUG CO.

857, rue Saint-Maurice, MONTREAL

TARTES!

N'OUBLIEZ PAS...

Que tout bon repas n'est jamais complet sans un assortiment de délicieuses et appétissantes tartes.

Et surtout quelle aide précieuse les Garnitures de tartes **"MEADOW-SWEET"** vous apportent pendant cette saison d'activité. Et elles sont très faciles à préparer.

Refusez toutes imitations.

En vente chez les marchands généraux.



Garniture de Tartes
(PIE FILLING)
"Meadow-Sweet"

CITRON FRAMBOISES
ANANAS ORANGES
FRAISES CERISES, ETC

"Meadow-Sweet" Cheese Mfg. Co., Limited
Montreal

voir.

— Grand vainqueur, va! conclut-elle en lui allongeant sur la joue une tape amicale.

-:-:-:-:-

Tandis que ce conciliabule avait lieu entre la tante et le neveu, Huguette precongé de la bonne Mme de Cazères et de son mari.

Détendue par ces heures de liberté douce dans le grand jardin plein de fleurs, elle regagnait le maison paternelle en excellente disposition.

Tout en conduisant Mirliton le long des chemins de traverse remplis d'ombre, elle raisonnait sur elle-même et sur autrui, bien près de se trouver satisfaite de son sort.

Elle commençait à croire qu'elle avait réussi à aplanir les obstacles autour d'elle.

A présent, du moins, elle ne marchait plus dans l'inconnu, fixée sur chaque caractère, familiarisée avec les tendances de l'entourage, elle n'avait plus, jugeait-elle, à craindre de surprise pénible.

Au reste, ses rapports étaient parfaits avec tout le monde; les menus conflits qui surgissaient, quant aux idées de Mlle Nouveau-Jeu, n'avaient d'autre importance que celle que l'on accorde communément aux discussions toutes théoriques destinées à rompre la monotonie de l'existence quotidienne, et sa belle-mère même ne lui suscitait ni difficultés ni soucis.

Bien au contraire, Mme d'Aureilhan lui témoignait une sorte de prévenance hautaine dont il fallait tenir grand compte à sa nature peu flexible, et pour ne pas demeurer en reste de bons procédés, Huguette avait remplacé le "Madame" hostile du début par un "ma mère" qui, quoique passablement officiel, ne cachait aucune animosité.

Le jour où elle prononça pour la première fois ce terme qui lui coûtait horriblement, elle vit que les paupières de M. d'Aureilhan étaient humides, et elle reçut ensuite de son père un baiser silencieux traduisant une gratitude infinie.

C'est pourquoi elle ne regrettait rien.

Elle aurait accompli bien d'autres sacrifices, elle était prête à bien d'autres concessions pour obtenir semblable récompense, pour revoir sur le cher visage ce rayonnement qui lui avait remué le coeur.

En somme, la situation qu'elle appréhendait intenable, se présentait heureuse si le bonheur est, comme l'estime la philosophie, l'absence du malheur.

De par ses fortes études, Huguette avait été à l'école des philosophes; elle n'eût donc pas souhaité une somme de félicité plus considérable que celle qui lui était dévolue, sans l'ennui latent qui était en elle, l'imprégnait de nostalgie quand elle comparait la vie sérieuse et active, ennoblie d'idéal, qu'elle avait quittée, à l'existence morne et sans horizon à laquelle elle se sentait condamnée au fond de cette province perdue.

Sans horizon? Non, il y a toujours une vision radieuse dans les lointains d'avenir d'une jeune créature: l'amour inconnu qui saura la conquérir.

Mais, pour le moment, ce sentiment immortel ne pouvait s'incarner, au regard de la jeune fille, que sous les traits de deux seuls hommes de son milieu en âge de le lui inspirer.

L'un était René de Lavardens.

Pour celui-là, elle ressentait un éloignement proche de l'antipathie irrémédiable.

Cette disposition se dissimulait sous les aparences correctes de la sociabilité, et il ne faudrait qu'un jeu des circonstances pour la faire jaillir.

En effet, douée d'observation pénétrante, Huguette n'avait eu besoin que de très peu de temps pour démêlr "l'état d'âme" de René, et elle le connaissait présentement beaucoup mieux qu'il ne le savait, beaucoup mieux qu'il ne se connaissait lui-même, peut-être.

Tout de suite, sa galanterie despotique, sa câlinerie féline et fausse lui avaient déplu à l'extrême, et après l'amabilité un peu forcée des premiers jours de connaissance, elle s'était hâtée, devinant qu'il nourrissait sur elle de vaniteuses visées, de mettre un terme à un ordre de choses qui la gênait en tenant le jeune homme à distance par une attitude mi-hautaine, mi-railleuse, déconcertante de fine "blague" parisienne dont ce séducteur provincial restait étourdi, — mais plus acharné à une aussi difficile conquête.

Quant à l'autre...

L'autre qui pouvait représenter le bonheur sous la forme chère aux coeurs de jeunes filles?

Il était grand, brun, avec des yeux bleus, sombres et doux...

Il avait l'âme haute, l'intelligence vaste, enrichie des plus récentes leçons de science... Il se donnait à un idéal, il aimait le travail, le courage, la lutte pour l'idée, tout ce qu'Huguette admirait éperdument, tout ce pour quoi elle eût voulu vivre...

Il parlait peu; il était grave et fier, peut-être un peu sauvage, mais lui plaisait ainsi...

— Bonjour, mademoiselle Huguette...

Huguette tressaillit, et se sentit devenir toute rose; celui que son rêve évoquait se tenait devant elle.

Il débouchait d'un sentier blotti sous les ramures et sa silhouette d'une athlétique sveltesse se découpait contre ce fond verdoyant comme une image de beauté virile.

Il s'était arrêté pour laisser passer le petit équipage et demeurait immobile, le chapeau à la main, souriant doucement, une lueur charmée en ses prunelles profondes.

Huguette pesa sur les rênes, et tandis que le petit domestique assis à l'arrière sautait à terre et venait prendre la tête du poney, elle tendit la main au jeune homme d'un geste de franche sympathie.

— Eh! bonjour, monsieur Jean! Quelle surprise de vous rencontrer! Moi qui vous croyais constamment enfermé dans votre laboratoire, car, sans reproche, on ne vous voit guère... Vous avez donc pu vous arracher à vos chères expériences monsieur le savant?

Le sourire de Jean Quéroy devint plus lumineux.

— Je deviendrai peut-être un savant, répondit-il modestement, mais je reste ce que j'ai toujours été: un passionné coureur des bois... C'est leur grande paix, leur solitude amie qui me repose de la fatigue cérébrale causée par mes recherches, mademoiselle Huguette, et j'avoue de bonne grâce que ces deux occupations, ces deux amours, si vous voulez font de moi un sauvage hantant peu les salons. Pourtant, il y a progrès, je vous assure. Je me civilise...

— Vraiment? dit Huguette en riant. Qu'était-ce donc auparavant, mon Dieu!

— Auparavant.. quand vous n'étiez pas encore ici, on ne me voyait pas du tout, repartit-il d'un accent subitement sérieux. Malgré ce charme d'accueil dont monsieur votre père a le secret, je ne paraissais jamais à Aureilhan... L'excellent Gontaud m'amena presque de force le jour où vous arrivâtes à l'improviste.. .Et depuis... depuis, je l'accompagne au château chaque fois qu'il veut bien m'en prier...

Le sombre regard des prunelles bleues avait une rayonnante éloquence.

Huguette baissa les yeux; en dépit de sa crânerie coutumière, elle était embarrassée à ne pas trouver un mot.

Son coeur battait plus vite et elle ne savait quelle joie tumultueuse et douce l'inondait....

MATERIEL D'ARTISTES,
ARTS DECORATIFS

Peinture, Pinceaux, Pochoirs (Stencils)

etc.

Lunettes EXAMEN DE LA VUE Lorgnons

Hearn & Harrison & de Meslé

1610 rue ST-DENIS MONTREAL

(3ième porte audessus du Théâtre St-Denis)

Jean Quéroy reprenait précipitamment, comme quelqu'un qui a peur d'avoir trop parlé:

— Et puis-je me permettre de vous demander Mademoiselle Huguette, si vous vous plaisez parmi nous?

Elle releva ses longues paupières frangées de soie.

— Certainement, dit-elle avec une hésitation marquée, je me plais... je me plais beaucoup...

A son tour, Jean Quéroy éclata de rire, clair et gai, qui semblait plus séduisant chez ce garçon sérieux.

— Est-ce que vous vous moqueriez de moi, par hasard? interrogea Huguette.

Il protesta, du même air de gaieté:

— Oh! mademoiselle pouvez-vous supposer!... Seulement, vous avez eu, pour me certifier que vous vous acclimatez, une intonation si amusante que...

— Eh bien?

— Que vous m'avez invinciblement rappelé un joli conte d'Andersen...

— Les contes d'Anderson sont tous jolis, répondit Huguette avec un fin sourire, il ne s'agit que d'entendre leur moralité. Quel est celui que j'ai eu l'honneur de vous suggérer?

— Vous ne vous fâcherez pas?

— Allons donc! fit-elle amusée. Votre comparaison est donc à ce point impertinente?

— Jugez-en articula-t-il de la voix contrite particulière au coupable qui avoue. Je pensais à l'exquise histoire de ce malheureux cygne éclos dans une couvée de vulgaires canards...

Huguette laissa tomber ses mains, abandonnant les rênes sur le dos de Mirliton impatient.

— C'est charmant pour moi... Mais comme c'est flatteur pour ma famille! s'exclama-t-elle en une consternation plaisante. Mon cher papa n'en est point, j'espère?

— Vous savez bien Mademoiselle, répliqua Jean très grave, que je professe pour M. d'Aureilhan la plus respectueuse sympathie. Je n'aurais pas osé un parallèle qui constituerait, en ce qui le concerne, un véritable outrage. Quant aux autres, vous ne vous indignerez pas, parce que vous sentez que la comparaison est juste... que le poète a cruellement raison. Tout être d'une essence morale différente, tout novateur est parmi les siens mêmes un étranger, pis encore, un intrus que l'on dénigre, à qui l'on inflige les plus dures souffrances, car on ne le comprend pas. Tel est le décevant partage de l'artiste, du chercheur qui veut, par l'idée ou la découverte, orienter l'humanité vers les voies nouvelles... Tel a été, — avec quelle amertume! — le lot de l'humble artisan de science que je suis...

— Ce n'est pas possible? questionna Huguette vivement intéressée. Vous avez été si malheureux?...

— Je vous répondrais: "Comme le cygne dans la basse-cour", dit le jeune homme redevenu souriant, si je ne craignais de mériter une accusation de fatuité. La triste vérité, c'est que, n'ayant pas réussi à trouver un emploi au sortir de l'Ecole Centrale, je dus, à bout de ressources me réfugier ici, dans la petite maison familiale. Je pensais rencontrer en ce pays pour les habitants duquel mon père a héroiquement sacrifié sa vie, sinon une aide matérielle, du moins le secours morale plus précieux peut-être à ceux qui agonisent d'incertitude, d'épouvante du lendemain... Je n'entendis pas une bonne parole, je n'essuyai qu'ironie et dédain. Mes idées sur les applications nouvelles de l'électricité passèrent pour des rêves dangereux; on décréta que j'étais un utopiste, un de ces cerveaux chimériques condamnés à l'insuccès... Sans ce bon, cet admirable Gontaud qui eut foi en moi et me permit, en me créant une position dans l'usine, d'étudier en paix, je serais mort de tristesse et de misère.

— Oh! quel brave homme que M. Goutaud! s'écria Huguette d'un élan. Je l'aime bien, et je le lui dirai!

— Ne lui dites pas trop, insinua Jean, avec une nuance de raillerie affectueuse; le cher excellent coeur vous croirait peut-être plus que vous ne le souhaiteriez.. Et accordez-moi le temps d'une rectification. J'ai été injuste, tout à l'heure, en vous racontant que personne n'a eu confiance en l'avenir de mon labeur. L'imagineriez-vous? Les phrases bénies d'encouragement et d'espérance me sont venues des pauvres, des ignorants, de nos paysans pour qui je reste l'héritier moral du grand savant mort de les avoir trop aimés. "Bah! Moussu Jean, vous tourmentez donc pas; quand vous aurez fait vos inventions, vous serez plus riche que tout ce monde-là !" me déclarait, lorsqu'elle me voyait abattu par trop de mépris, une digne femme qui a jadis servi ma mère et que je vais visiter quelquefois. D'autres me tenaient un langage analogue, et cela me remontait à l'âme, me pénétrait de la conscience d'une mission à remplir...

— Oh! les humbles! murmura Huguette les paupières humides. Vous avez donc raison de les exalter, ma chère Charlotte, de vous dévouer à eux, en une tâche aride et magnifique...

Et comme le jeune homme la regardait surpris, elle expliqua avec une grâce attendrie:

— Ceci est une invocation à la créature rare, sublime presque, qui m'a élevée en me parlant ainsi que vous venez de le faire.. C'est pourquoi je garderai un souvenir heureux de cette causerie. Merci de ce que vous m'avez dit... Merci de votre confiance...

Elle s'interrompit brusquement, effrayée des mots trop doux, trop tendres qui lui montaient du coeur aux lèvres.

Elle ne se reconnaissait plus.

Les habituelles notions sociales ne la paralysaient pas; il lui semblait qu'elle avait rencontré un frère d'âme et que les barrières qui se dressent au cours des relations ordinaires étaient renversées.

De nouveau, elle tendait la main à Jean Quéroy, sa main mignonne qui tremblait légèrement. Il la prit en s'inclinant très bas.

— C'est pour moi que le souvenir de notre rencontre sera précieux, Mademoiselle, prononça-t-il d'une voix changée, surtout s'il m'est permis de penser qu'elle m'a fourni l'occasion de vous être un peu moins inconnu, un peu moins indifférent... Vaus n'aurez jamais besoin de mon dévouement; cependant laissez-moi vous supplier de compter sur moi... comme sur un ami...

— C'est juré! promit Huguette d'un timbre cristallin qui voulait être dégagé et n'était qu'ému, tout simplement.

Ils se regardèrent.

Un ravissement flottait autour d'eux, dans l'air adorablement frais du soir proche, dans les arbres d'où tombaient des gazouillis d'oiseaux ensommeillés.

Une irradiation, dont ils n'avaient pas conscience, resplendissait sur leurs visages, dans leurs yeux remplis de rêve et de flamme.

Ils savaient que leurs âmes venaient de se joindre.

Il y aurait entre eux du temps, des obstacles, peut-être des chagrins et des larmes...

Qu'importait! la communion divine s'était accomplie; elle se réaliserait tôt ou tard, à l'heure mystérieuse du destin.

— Allons, fit Huguette pour rompre le charme, Mirliton s'impatiente. Adieu, monsieur Jean. Il faut que je retourne à ma basse-cour familiale!

Ils rirent. Jean souleva son chapeau; Huguette rendit la main au poney qui partit au galop.

Ils étaient séparés; mais derrière eux l'écho de leur rire vibrait dans les feuillages comme une traînée de joie, un tintement de jeunesse, de douceux et d'espoir.

— Ah! voici enfin Mlle Nouveau-Jeu! s'exclama René de Lavardens, quand le panier d'Huguette s'arrêta au bas du perron, sur la balustrade duquel il s'était accoudé après sa conversation avec sa tante, attendant le retour de la jeune fille non sans secrète impatience.

Mlle d'Aureilhan jeta les rênes au petit domestique, et tendit la main à son pseudo-cousin, d'un mouvement bref de camarade.

— Bonjour, René? Vous êtes là depuis longtemps?

— Je crois bien! Je me languissais de vous, Huguette! répondit-il d'un ton mi-plaisant, mi-sérieux afin que celle à qui s'adressait ce provincialisme employé à dessein, pût le prendre à son gré pour une plaisanterie ou pour une déclaration.

Mais Huguette traitait tous les sentiments du beau René sur le mode léger.

— Grand bien vous fasse! répliqua-t-elle avec une indifférence totale, tout en gravissant lestement les degrés du perron.

Vexé dans sa susceptibilité aigue d'infaillible conquérant de coeurs féminins, René deLaverdens, malgré les récentes objurgations de sa tante, ne sut pas résister au plaisir d'une prompte revanche.

— Dites donc, Huguette, annonça-t-il comme la jeune fille pénétrait dans le salon et saluait sa belle-mère, je suis en mesure de vous donner des nouvelles de quelqu'un qui vous intéresse...

Elle regarda avec surprise:

— Ah! qui cela?...

— Devinez!

— Comment devinerai-je? fit Huguette impatientée. S'agit-il d'un de mes amis de Paris?

— Bien entendu! ricana-t-il. Ceux-là seuls vous intéressent... A nous, vous n'accordez pas tant d'honneur...

Elle haussa les épaules, et dédaignant de l'interroger davantage, alla s'asseoir à côté de Mme d'Aureilhan qui s'informait avec l'aménité particulière dont elle disposait envers sa belle-fille:

— Vous avez passé une bonne journée, Huguette?

— Excellente, ma mère...

René poursuivait, un sinueux sourire aux lèvres:

— Tenez! je serai généreux. C'est de Mme Fresnault que je veux parler. Saviez-vous qu'elle daigne prêcher son évangile jusqu'en nos régions lointaines?

Huguette avait légèrement tressailli. Tout au plaisir de ce qu'elle apprenait, elle ne prit pas garde à l'intonation sarcastique du jeune homme.

Une tendre joie brillait dans ses yeux.

D'une voix tremblante de tendresse émue, elle repartit:

— Chère Charlotte ! Aucun dévouement ne peut m'étonner de sa part. Aurais-je ce bonheur qu'elle vint donner des conférences de ce côté?

— Pas encore! retorqua René avec une

satisfaction insolemment cruelle. Jusqu'ici, Mme Fresnault n'a pas dépassé Bordeaux, où elle faisait avant-hier une conférence sur l'Emancipation de la femme. Je le sais par un de mes amis qui y était... mais nos pas ne sont pas mûrs pour ces idées subversives... L'oratrice a été consciencieusement huée.... Elle s'est empressée de reprendre le train de Paris, et il est à croire qu'elle ne recommencera pas de sitôt, du moins chez nous....

Et, sans remarquer le visage d'Huguette, méconnaissable d'expression douloureuse, il acheva méchamment:

— Espérons que ce sera pour cette folle une bonne leçon!

Huguette rejeta vivement la tête en arrière, une telle lueur dans les yeux que, d'instinct, René détourna les siens.

— Qui vous a dit que Charlotte Fresnault fût une folle? questionna-t-elle, altière.

— Mais, balbutia René embarrassé, c'est la réputation qu'elle a... Elle paraît détraquée, exaltée...

— Pour vous, oui! dit Huguette avec un écrasant dédain. De même que pour tous ceux dont elle dépasse la moyenne d'âme de toute sa hauteur. Savez-vous seulement ce qu'est celle que vous vous permettez de traiter de la sorte?

— Non, répliqua-t-il d'un ton qu'il essayait de rendre dégagé, j'ignore profondément ce que peut être une Mme Fresnault...

— C'est bien cela! prononça Huguette de plus en plus méprisante. Alors vous tentez de la ramener à votre mesure... Apprenez donc que Charlotte Fresnault est une créature de magnifique altruisme. Elle n'a plus rien, elle a tout donné. Elle est une admirable soeur de charité, une vraie sainte laique. Les heures qu'elle ne passe pas dans l'Ecole, cette maison de son esprit et de son coeur, elle les consacre à courir les mansardes parisiennes, soulageant chaque jours plusieurs misères nouvelles. Et c'est de cette femme qui a condensé en elle tout ce que l'âme humaine porte de plus miséricordieux et de plus beau, que vous parlez avec cette légèreté inepte et coupable! Tenez, vous me faites pitié!

Belle d'indignation, elle marcha vers la porte et sortit laissant René atterré.

— Eh bien! en voilà une algarade! bégaya-t-il.

— Absolument méritée! articula Mme d'Aureilhan pourpre de colère. A-t-on jamais vu heurter si sottement les idées et les affections de quelqu'un?... Si c'est comme cela que tu t'y prends pour plaire à Huguette!... Mon pauvre garçon, j'ai bien peur que tu ne sois qu'un imbécile!

Et, exaspérée brusquement elle lui tourna le dos.

Ce soir-là encore, Huguette, une fois seule chez elle, se sentit submergée de détresse.

René n'était qu'un inconscient écho, elle le savait bien, et à la pensée de l'opinion que suscitait dans son entourage la mère admirable que Charlotte Fresnault avait été pour elle, la jeune fille faillit éclater en sanglots.

Une minute, l'avenir l'épouvanta.

Toute sa confiance du matin s'était envolée. Il lui semblait, en une tumultueuse secousse de découragement, que jamais elle ne pourrait s'habituer à vivre au milieu de ces gens d'abord jugés étrangers, et qu'aujourd'hui elle découvrait hostiles, ennemis presques, adversaires en tout cas de ce qui était la loi suprême de son esprit, le centre même de son coeur.

Puis, l'excès de cette douleur évoqua un rapprochement.

Avec une indicible douceur, Huguette se rappela.

Elle entendit de nouveau la voix mâle qui, cet après-midi, disait éloquemment pourquoi il faut qu'on soit quelquefois un intrus parmi les siens.

Elle revit le tendre rayonnement des sombres prunelles bleues.

Et elle se retrouva vaillante, fière de souffrir la noble souffrance qu'un autre avait connue.

C'était, à son insu, toute sa jeunesse qui palpitait en elle, — l'éternelle Jeunesse confiante en la vie, transportée de mystérieuse espérance.

Elle sourit, heureuse.

N'avait-elle pas un ami, désormais, un frère d'âme?

Elle s'endormit, ce divin sourire aux lèvres, d'un sommeil ineffable où son coeur veillait et chantait...

IV

Ce jour d'octobre, Huguette servait le café sur la terrasse qui régnait tout le long du château.

Le soleil, encore haut à l'horizon, projetait une éblouissante pluie de rayons au travers des pelouses diaprées de fleurs d'arrière-saison, des grands arbres dont le feuillage s'ornait de capricieuses broderies de pourpre, de bronze et d'or.

L'air, délicieusement clair et tiède, vibrait de sonorités lointaines, des échos de toutes les chansons qui résonnaient, lancées à pleins poumons, d'un bout à l'autre du pays, dans les vignes emplies de la fête des vendanges.

C'était l'automne méridional avec sa non pareille séduction et son incomparable splendeur.

Comme si elle eût participé à la joie ambiante, Huguette, alerte et gaie, s'acquittait de ses gracieuses fonctions avec un charme nouveau.

Du reste, elle était toujours gaie, à présent, de sa franche gaieté de moineau parisien qui semblait avoir pris définitivement le dessus, et narguer crânement les menus ennuis de la vie.

Elle était ainsi depuis qu'un secret bonheur s'épanouissait en elle.

Bonheur bien secret, en effet, bien timide, et qu'elle eût été embarrassée de définir, cal elle avait à peine conscience de ce qu'il représentait d'avenir et d'inconnu mais qui donnait à cette fine plante humaine une sève plus riche dont la chaude montée se manifestait dans le velouté des joues plus roses, dans l'éclat du teint exquisement transparent.

C'est que l'amour est un grand enchanteur qui transfigure tous ceux qu'il touche.

Huguette ne croyait pas aimer,—elle n'en était pas loin,—mais chaque rencontre lui prouvait qu'elle avait inspiré un de ces sentiments profonds qui sont l'orgueil d'une femme, et cette certitude suffisait à l'envelopper d'une gloire.

Les hôtes du château subissaient l'attraction de ce rayonnement sans pouvoir supçonner la cause intime d'où il émanait.

Ils la regardaient, y compris M. et Mme d'Aureilhan, avec ce plaisir attendri qu'inspire ce qui est jeune et beau, ce qui captive le coeur en même temps que les yeux.

Ce sentiment ,néanmoins, s'amoindrissait d'une restriction chez deux des personnes présentes.

Il y avait là seulement M. le notaire Pranzac et sa femme, Mme de Lavardens et René.

Tous quatre avaient "dîné" au château, selon le terme accoutumé qui, dans tout le sud-ouest de la France, désigne le repas du midi.

Le premier, qui témoignait toujours à Huguette une sincère amitié, la traitait aujourd'hui avec plus de sympathie encore que d'habitude, naivement heureux de se reposer par l'immédiat voisinage de tant de jeunesse et de grâce, du pesant commerce de son acariâtre épouse.

Celle-ci, en l'aiguisée perception de jalousie qu'elle étendait aux plus mesquins sujets, démêlait on ne peut mieux la disposition intime de son mari, et une exaspération grandissait en elle jusqu'à la fureur, surexcitant des ferments de méfiance et de haine qui accompliraient un jour ou l'autre leur oeuvre funeste...

Quant à René de Lavardens, la vue de la beauté d'Huguette soulevait ce qu'il y avait de pire en lui,—ce désir frénétique de l'enfant gâté qui veut un jouet, fut-ce pour le détruire et le briser, frénésie qui se transforme chez l'enfant devenu homme en une véritable maladie mentale, une rage d'impuissance devant le jouet humain qui se soustrait à ce vouloir de folie.

René ne concevait pas comment Huguette échappait à l'espèce de fascination qu'il exerçait sur les jeunes filles de sa connaissance.

Intérieurement, il s'en rongeait de dépit.

Et avec cette sorte de logique contradictoire qui régit le plus déconcertant de nos sentiments, il se prenait peu à peu, lui, de cet amour qu'il avait compté faire naître....

De cela, Huguette ne se doutait pas.

Bien qu'au font elle fut excédée de la presque continuelle présence de René de Lavardens, elle continuait, et plus gaiement que jamais, de le traiter un peu légèrement, sur ce mode de plaisanterie qui tue les meilleures tentatives sentimentales, affectant de considérer cette cour évidente comme une forme obligée de leur pseudo-cousinage.

Elle s'en trouvait bien, puisqu'il n'avait pas avancé d'un pouce, tout au contraire.

Lui, simulé par sa mère, surprise que la victoire de son irrésistible fils se fit attendre, se jurait de mettre fin à un état de choses qui l'humiliait de façon cuisante, et le lendemain, malgré toute sa fatuité, il devait constater que ses affaires n'étaient pas en une plus favorable voie que la veille.

En ce moment, il contemplait Mlle d'Aureilhan, une flamme passionnée au coin de ses yeux noirs.

Conquis, plus qu'il ne le savait lui-même, il risqua un compliment.

— Mon Dieu! Huguette, dit-il, traduisant l'impression générale, que vous êtes jolie, aujourd'hui!

Elle s'inclina en riant, moqueuse:

— Permettez-moi de vous répondre ce que répond en pareil cas l'héroine d'une pièce célèbre: "Merci pour les autres

Aider la "REVUE DE MANON" et la "REVUE DU FOYER" à se faire connaître c'est aider les nobles idées à se répandre. N'hésitez donc pas à présenter chez vos connaissance ces deux amies du Foyer.

En vente chez tous les marchands de journaux.

jours!"

Il se mordit les lèvres jusqu'au sang.

C'était constamment ainsi.

Cette friponne d'Huguette avait un talent endiablé pour dénaturer ses plus louables intentions et faire tourner à sa confusion de ce qui eût dû le servir.

Les assistants riaient; M. d'Aureilhan et M. Pranzac sans malice, au rebours de Léonie, laquelle étant, comme on sait, de ces bonnes âmes dont on dit vulgairement qu'elles ne demandent que plaies et bosses, se frottait les mains avec jubilation.

Mme de Lavardens restait pincée; sa soeur ouvrait la bouche afin d'expliquer favorablement les choses, lorsque l'arrivée d'une voiture produisit la diversion souhaitée.

C'était l'auto de M. Gontaud; ce dernier mit pied à terre, accompagné de Jean Quéroy.

Cette visite suscita chez les châtelains des exclamations charmées.

Vivement, M. d'Aureilhan, sa femme et sa fille s'avancèrent vers leur riche voisin.

La semaine précédente, le maître de forges avait donné une sorte de réception intime en l'honneur d'Huguette, envers laquelle il déployait cette galanterie si charmante des hommes âgés, que la courtoisie un peu brève des nouvelles générations permet de mieux apprécier.

La jeune fille ayant montré une curiosité à l'endroit des usines, M. Gontaud l'avait priée, avec sa famille, à une visite des machines et des ateliers,—visite qui intéressa prodigieusement Mlle d'Aureilhan, peut-être parce que la voix intelligente et mâle de Jean Quéroy, chargé des développements nécessaires à l'ignorance des profanes, animait pour elle d'une vie particulièrement intense le jeu des forces dynamiques et le royal incendie des gigantesques fours incandescents.

A la suite de cette promenade par les interminables galeries des forges, un lunch réunissant tout ce que l'exigence des gourmets modernes a inventé de plus raffiné, avait été servi dans la merveilleuse résidence que l'industriel millionnaire s'était fait construire non loin de ses usines, et il semblait que l'intimité de cette journée eût encore resserré les liens amicaux qui existaient déjà entre les d'Aureilhan et lui.

Tandis que la châtelaine et son mari adressaient à M. Gontaud quelques aimables phrases de bienvenue, Huguette remarqua que le chauffeur de ce dernier retirait de la voiture un élégant tonnelet en bois clair et verni, qu'il remit à Germain.

Curieuse, elle s'informa:

— Qu'est-ce que c'est que ce baril de si séduisant aspect?

M. Gontaud lui prit les mains:

— Mignonne Huguette, c'est une insignifiante gâterie de vieil ami que je vous supplie de me permettre. L'autre jour, quand vous m'avez fait l'honneur et la joie de goûter chez moi, certain muscat de Samos vous a paru bon. C'est pourquoi j'ose vous offrir ce barillet qui en contient à peine quelques litres. Vous les boirez à ma santé, en grignotant des gâteaux...

—Comme vous êtes parfait! murmura-t-elle émue de l'attention et de la forme rare que celle-ci revêtait. Voilà que vous encouragez ma gourmandise, à présent! Car c'est un pur nectar, votre muscas de Samos!

Samos? répéta René de Lavardens avec son indifférence ennuyée. Je ne connais pas ce cru-là?

Une irrésistible gaminerie s'empara d'Huguette.

A de fréquentes reprises, elle avait constaté la phénoménale ignorance du jeune homme ,et aux heures où le gavroche se réveillait dans sa correction accoutumée, elle succombait au plaisir mutin de lui tendre des pièges où il tombait avec une inconscience désarmante..

— Comment, dit-elle, sérieuse,, mais les yeux pétillants de malice, vous ne connaissez pas Samos? C'est un cru renommé, cependant...

— Non, répliqua René sans défiance. Est-ce loin d'ici?

— Pas très, fit-elle, se contenant énergiquement pour ne point pouffer. Du côté de Condom, n'est-ce pas, ma cousine?

— Certainement! assura Mme Pranzac, qui enfouit aussitôt le bas de son visage dans son mouchoir.

— Ah! oui, repartit le jeune Lavardens qui avait le travers d'esprit inhérent à toute nullité intellectuelle de toujours paraître savoir. Un grand vignoble, qui escalade le coteau près de la route... Je vois ça...

Un rire inextinguible secouait M. d'Aureilhan et M. Gontaud, gagnait le notaire, se communiquait au grave Jean Quéroy, pendant qu'Huguette se renversait dans un fauteuil de jardin, en proie à une hilarité folle.

René les regardait avec stupéfaction, incapable de percevoir le comique que dégageait la sérénité avec laquelle il s'obstinait à prendre une île de l'Archipel pour un cru d'Armagnac.

— Ah! elle est bien bonne! ne put s'empêcher de dire M. Gontaud, que ravissait ce trait d'enfant terrible.

Mme d'Aureilhan fronçait les sourcils, une rougeur de brique aux joues, mortifiée comme elle ne l'avait jamais été.

Troublée aussi, car elle se demandait, non sans confuse angoisse, pourquoi Huguette venait de faire cette plaisanterie un peu cruelle.

La jeune fille ne le savait pas elle-même. Elle avait cédé à l'instinctif dédain de son esprit cultivé pour ce néant prétentieux, à l'obscur et si humain besoin de revanche vis-à-vis de ce garçon qui l'obsédait de sa présence et de sa ténacité galante.

Surtout, elle était cruelle à son insu, par l'effet de cet irrépressible volonté intérieure qui poussera toujours une femme, même la meilleure et la plus délicate, à faire éclater l'infériorité d'un insupportable prétendant devant l'homme de son choix.

C'est un secret hommage rendu à ce dernier, un parallèle où s'affirme l'appétit essentiellement féminin d'admirer et de rehausser celui qui est estimé supérieur à tous les autres.

Or, il était là, celui qu'Huguette admirait, en qui, seul elle reconnaissait son pareil, son frère d'intelligence, et déjà, d'un mouvement irréfléchi et tout-puissant, elle lui immolait le rival inconsidéré qui se plaçait sur son chemin.

Jean Quéroy le comprit-il?

C'est probable, car une lueur scintillante brilla dans ses prunelles qui posèrent longuement sur Huguette leur sombre douceur.

Et elle se sentit pénétrée d'une suavité inconnue.

Mme d'Aureilhan avait gardé de cet incident un mécontentement extrême.

Ses craintes, jusque-là sourdes et vagues, se faisaient aigues et troublantes.

Elle ne pouvait plus se dissimuler que la réalisation de son fameux plan courait de graves risques.

Aussi eut-elle avec sa soeur, dès le lendemain, un entretien confidentiel, au cours duquel toutes deux examineraient le plus rapide parti à prendre pour dénouer une situation qui se tendait et menaçait de s'éterniser.

Depuis le retour d'Huguette, leur conciliabules étaient fréquents et se terminaient sur de sages résolutions d'atermoiments.

Cette fois, l'une comme l'autre étaient déterminées à frapper un grand coup, s'il le fallait, pour obtenir une solution sinon immédiate, du moins prochaine, et naturellement conforme à leurs désirs.

Les deux soeurs avaient ce trait commun de caractère,—impérieux et violent chez Stéphanie d'Aureilhan, doucereux et dissimulé chez Adélaide de Lavardens, de croire que les événements devraient obéir à leur volonté.

Elles le croyaient d'autant plus fermement que le passé semblait leur avoir donné raison.

Stéphanie et Adélaide de Rocbrun appartenaient à une vieille famille pyrénéenne absolument désargentée, comme disaient nos pères dans leur langue si joliment expressive.

Restées orphelines de bonne heure, vivant avec peine des dernières brides de leur patrimoine, dénuées de beauté, même de la grâce qui est souvent l'attrait vainqueur des femmes laides, elles étaient promises au célibat, à la nécessité en apparence inéluctable et douloureuse entre toutes pour leur intransigeante fierté, de finir, comme tant d'autres filles nobles, par demander le pain quotidien à une place de lectrice ou de dame de compagnie.

Pourtant, elles s'étaient juré de se marier, et ce faisant de ne point déroger.

L'entreprises s'annonçait des plus téméraires.

Là où cent autres eussent échoué, Adélaide et Stéphanie réussirent.

A vrai dire, ce ne fut point du premier coup. Les partis susceptibles de convenir à Mlles de Rocbrun étaient rares dans la région; les filets avaient beau rester tendus, aucun gibier ne venait s'y faire prendre.

Adélaide, la cadette et le plus avisée, se préparait à attacher la seconde épingle de la solide coiffe de sainte Catherine, quand elle eut le triomphe de se servir, au contraire, de la dite épingle pour fixer sur ses cheveux bruns le voile vaporeux des épousées.

La fine mouche avait su capter le coeur racorni de M. Auguste de Lavardens, sexagénaire riche et grincheux qui demanda sa main au moment où elle désespérait de l'amener à cette décision radicale, et eut l'esprit de la laisser veuve après trois ans de ménage, mère d'un fils et souveraine maîtresse d'un considérable domaine.

L'établissement de Stéphanie se fit attendre davantage.

Elle n'avait point la souplesse enveloppante de sa cadette, et, outre l'autorité de ses manières, son ossature masculine paraissait déplaisante à beaucoup.

Elle n'était pas loin de la quarantaine lorsqu'elle rencontra Hugues d'Aureilhan désemparé par la profonde solitude de coeur où le plongeait l'absence de sa fille, élevée à Paris selon la volonté de la jeune mère morte déjà depuis près de quatre ans.

La réelle sympathie que lui inspira ce veuf dont l'extérieur aristocratique répondait à une secrète exigence de sa nature, fit-elle que l'impérieuse Stéphanie se montra sous un jour nouveau?

Sans doute, car M. d'Aureilhan vit en elle la femme d'énergie souriante, de

bonté raisonnable qui lui éviterait la fatigue d'agir, les soucis quotidiens pénibles de son cerveau de rêve, et se contenterait d'une calme affection n'offensant point la mémoire de la compagne d'élite dont la chère image demeurait inaltérée en une inviolable retraite de son âme.

Il ne s'était trompé qu'à demi; Stéphanie décida et agit pour lui, dans une mesure beaucoup plus large seulement qu'il n'y avait compté, et avec son goût de tranquillité il dut abdiquer presque absolument devant l'invincible autocratie de sa seconde épouse.

Celle-ci constata bientôt qu'elle n'avait pas conclu un marché aussi avantageux que celui de sa soeur.

Hugues d'Aureilhan n'était pas riche, on le sait, de plus, ses revenus diminuaient d'année en année par suite des récoltes infructueuses ou nulles, des maladies de la vigne, si coûteuses à combattre.

Cependant, le train de maison continuait ses habitudes, s'augmentait même de dépenses d'hospitalité fastueuse. sous la direction de la nouvelle châtelaine qui estimait, non sans grandeur, que noblesse oblige.

Mais, les recettes s'obstinaient à baisser toujours, un emprunt ne tarda pas à s'imposer en face de l'excédent des frais; il fut rapidement suivi d'un second, puis d'un troisième, d'un quatrième qui s'inscrivirent en lourdes hypothèques sur le vieux domaine patrimonial.

Au moment du retour d'Huguette, la situation masquée d'apparences prospères, était obérée à fond.

Seuls demeuraient libres de toute charge de créanciers, le château, ses dépendances et le vaste enclos qui l'entourait d'une verdoyante ceinture de bois et de prairies, cette part, d'ailleurs la plus belle ,étant sauvegardée par les droits de la jeune fille, héritière de sa mère, dont cela représentait la dot.

Cette particularité, loin d'être une sécurité pour Mme d'Aureilhan, constituait, au contraire, sa plus pesante inquiétude.

Le mariage d'Huguette lui apparaissait un danger menaçant et immédiat.

A cette occasion, il faudrait rendre à sa belle-fille la fortune qui lui appartenait, et c'était, dans les circonstances présentes, la dépossession de l'orgueilleuse Stéphanie, la nécessité humiliante de vivre au château dans la dépendance du nouveau ménage, ou celle, qu'elle se refusait même à envisager, de se retirer avec son mari en quelque humble maison, où tous deux subsisteraient d'une modique pension alimentaire.

Mme d'Aureilhan se sentait prête à tout plutôt que de subir une telle déchéance.

A force d'y penser, elle se flattait d'avoir découvert l'unique solution de cette affaire inextricable.

Son plan consistait tout simplement à marier Huguette avec son neveu, René de Lavardens.

Ce dernier ne saurait être un gendre exigeant en matière de comptes: pourvu lui-même d'une conofrtable résidence, il ne songerait pas à accaparer le château du vivant de ses actuels occupants.

Ainsi. les choses resteraient en l'état; M. et Mme d'Aureilhan conserveraient la jouissance du décor de vie qui leur était cher, et la première récolte abondante suffirait à dégrever le reste du domaine.

Dès longtemps, Stéphanie avait amené sa soeur à partager ses vues au sujet de cette union.

A la vérité, René de Lavardens n'aurait pas eu de peine à trouver une femme plus richement dotée; mais, en épousant Mlle d'Aureilhan, de qui les terres joignaient les siennes, il devenait un des plus importants propriétaires fonciers du pays, et cette considération s'imposait à l'esprit vaniteux de Mme de Lavardens, ardemment jalouse de cette toute-puissance du sol qui confère une sorte de royauté locale.

La combinaison n'avait rien que de rationnel; les deux soeurs se croyaient sûres de la faire accepter par Huguette.

Il fallut en rabattre.

D'abord une surprise leur vint de ce que les frais de séduction du beau René n'aboutissaient pas à un prompt résultat.

Et maintenant, Mme d'Aureilhan commençait à craindre que le mariage organisé par elle ne ressemblât à celui d'Arlequin, auquel ne manquait que le consentement de sa future.

Le dernier incident la fortifiait dans cette appréhension, pour elle infiniment cruelle.

Huguette n'aimait pas René.

Pis encore, elle ne ressentait pas à son endroit cette nuance de tendre sympathie qui précède un sentiment plus vif, comme l'aurore frissonnante précéde le jour.

Une femme, en effet, peut heurter, même violemment, celui qu'elle aime, elle ne se moque pas de lui, surtout, en aucun cas, elle ne s'avise de le rendre ridicule en public.

A ce trait, Mme d'Aureilhan connaissait que le coeur d'Huguette n'était pas atteint, pas même effleuré, que peut-être il ne le serait jamais...

Et les redoutables conséquences d'un tel échec assiégeant sa pensée, elle était envahie d'un désespoir farouche, allié à une volonté exaverbée.

Il fallait qu'Huguette épousât René.

Mais les deux soeurs avaient beau tourner et retourner ce problème épineux, aucune solution raisonnable ne s'offrait, aucune mesure énergique capable de réduire ou de persuader l'indépendante fille de M. d'Aureilhan.

A notre époque de merveilleuses découvertes, nul savant, hélas! n'a trouvé le moyen d'infuser l'amour en un coeur qui refuse de l'éprouver!

— Bah! conclut à la fin de cette entrevue Mme de Lavardens qui ne pouvait se résoudre à admettre la défaite de son irrésistible fils, il doit y avoir anguille sous roche...

Mme d'Aureilhan lui saisit le bras.

— Qu'entends-tu par là? demanda-t-elle vivement.

Adélaide eut son sourire de doucereuse finesse:

— Voyons, Stéphanie, toi si pénétrante, tu ne t'en doutes pas un peu?

— Ah! si je savais où gît l'obstacle! s'écria Mme d'Aureilhan d'une voix grinçante d'amertume. Allons, parle! ajouta-t-elle avec son impatience autoritaire. Les réticences ne sont pas de mise entre nous. Que veux-tu m'apprendre?

— Rien que tu ne connaisses, repartit Mme de Lavardens de son même ton finaud. Je soupçonne seulement, voilà tout...

— Mais, pour Dieu! que soupçonnes-tu? clama Stéphanie exaspère. Tu es insupportable! Il faut toujours t'arracher les mots!... Aie donc le courage de tes opinions, une bonne fois! Si quelque chose peut nous sauver, c'est de regarder les difficultés en face.

— Eh bien! reprit Mme de Lavardens, comment se fait-il que tu n'aies pas pensé à ce qu'il y a d'extraordinaire, d'anormal, dans l'attitude d'Huguette vis-à-vis de René?... Il a tant de succès auprès des jeunes filles! Du moment que celle-ci paraît le repousser, c'est...

— Achève! C'est...

Qu'elle est occupée d'un autre...

Mme d'Aureilhan tressaillit:

— Tu dois avoir raison! Il est inoui que je n'y aie pas songé... Mais qui, qui? Je ne vois personne par ici... Il n'y a que ce petit Quéroy qu'elle a rencontré quelquefois et avec qui elle cause volontiers, parce que seul il sait lui parler de choses intéressantes... De là à l'épouser, il y a tout un monde... Ce n'est pas un parti pour elle...

Mme de Lavardens eut un mouvement d'épaules:

— Eh! il ne s'agit pas de M. Quéroy, ni des gens d'ici... Ta belle-fille n'a-t-elle pas laissé des amis à Paris, notamment un camarade d'enfance avec lequel elle entretient, si je ne me trompes, une correspondance assidue?...

Brusquement illuminée, Mme d'Aureilhan frappa du pied le parquet:

— C'est juste! Ce Guillaume Maresquel, le pupille du vieux peintre... Huguette et lui s'écrivent chaque semaine... Pourtant, il n'a pas le sou...

— Tu ignores tout du caractère de ta belle-fille si tu juges que ce serait là une cause de nature à lui faire éliminer un prétendant, rétorqua Mme de Lavardens de son air rusé. D'ailleus, ils peuvent avoir formé le projet de se marier plus tard quand l'argent sera venu avec la gloire... C'est ainsi que l'on raisonne dans ces milieux artistes ,acheva-t-elle sérieusement, comme si elle eût passé toute sa vie dans ces milieux décriés.

— Alors, si tu ne te trompes pas, murmura rêveusement Mme d'Aureilhan, leurs lettres doivent être pleine de sentiments.... de ce projet?...

Adelaide se fit plus cauteleuse que jamais:

— Sans doute... il importerait de s'en assurer... Au surplus, ce n'est pas très convenable, cette correspondance avec un jeune homme...

Elle se leva pour partir sur ce dernier trait.

— C'est bien! promit énergiquement Mme d'Anreilhan en la reconduisant. J'en aurai le coeur net. Et si je constate ce que nous craignons, fie-toi à moi pour y mettre bon ordre!

Germain se tenait sur le perron, prêt à accompagner la visiteuse à sa voiture.

"Allons, pensa le vieux domestique qui avait servi jadis dans l'infanterie de marine, il va y avoir un abordage sans tarder!..."

-:-:-:-:-

La psychologie de Germain ne s'égarait point.

"L'abordage eut lieu deux jours après.

C'était le lundi qu'Huguette recevait ordinairement la missive hebdomadaire de Guillaume Maresquel qui profitait du loisir dominical pour écrire plus longuement à son amie d'enfance.

Fidèle à l'habitude contractée dans les premiers temps, où elle espérait avec une tendresse nostalgique toutes les chères lettres qui lui rendaient un peu de vie et des affections qu'elle venait de quitter, Huguette était allée dans le fond du parc attendre le facteur.

Il y avait là une petite porte qui évitait au piéton fatigué le pénible détour de l'avenue, et, non loin de cette porte, un vieux banc de pierre rongé de mousse où l'on était délicieusement à l'abri des grands arbres pour lire des lignes qui amenaient souvent aux paupières de ces

larmes furtives que l'on n'aime pas à laisser surprendre par des indifférents.

Huguette s'était à peine assise en ce lieu familier qu'elle éprouva un court étonnement de voir arriver sa belle-mère, qui s'installa sans plus de façon à ses côtés.

Puis, elle se dit que Mme d'Aureilhan attendait comme elle-même quelque lettre qu'il lui tardait de parcourir, et, cordiale, elle engagea la conversation.

L'impérieuse Stéphanie eut besoin d'un réel effort de volonté pour répondre avec un naturel apparent.

Elle n'avait pas peur, parce que cette femme au caractère de fer ne connaissait pas la crainte, mais, comme tout joueur qui va risquer une grosse partie, elle ne pouvait s'empêcher d'être intimement soucieuse des résultats du coup d'Etat qu'elle méditait.

Au bout de quelques instants, un pas lourd se fit entendre sur la route.

— Voilà le facteur! annonça Huguette joyeuse..

Elle se leva et marcha vers la petite porte qui s'ouvrit devant elle encadrant une silhouette épaisse vêtue de la blouse bleue à collet rouge qui caractérise dans nos campagnes l'humble messager des douleurs humaines.

Mme d'Aureilhan s'était également levée.

Et raide, automatique un peu, elle suivait la jeune fille.

— Bonjour, Madame et Mademoiselle! prononça la voix joviale du vieux facteur, qui se trouvait comme chez lui dans toutes ces maisons où il pénétrait quotidiennement depuis vingt-cinq ans.

— Bonjour Bernadou, répondirent ensemble Mme d'Aureilhan et Huguette, celle-ci gaîment, celle-là d'un organe contenu, assourdi par le tumulte de la tourmente intérieure.

— Je n'ai rien pour Madame, reprenait le facteur. Mais, comme tous les lundis, j'ai la lettre de Paris, pour Mademoiselle...

Le bonhomme clignait de l'oeil, en une insinuation d'inoffensive malice, persuadé d'être, de par ses fonctions, l'intermédiaire obligé de tendres sentiments entre la demoiselle du château et quelque ami, quelque fiancé qu'elle avait laissé là-bas...

Il avait ouvert sa boîte et en retirait une large enveloppe sur laquelle Huguette reconnut, ainsi qu'elle s'y attendait, la grosse écriture de Guillaume Maresquel.

— Donnez, dit-elle.

Elle tendait la main, souriante, amusée de ce roman que bâtissait à coup sûr le brave Bernadou.

Lorsque, à côté d'elle, Mme d'Aureilhan se dressa de toute sa hauteur.

— C'est à moi que vous devez remettre cette lettre, Bernadou, articula-t-elle avec son autorité qui n'admettait pas de réplique.

Et d'un mouvement plus prompt que la pensée elle enleva l'enveloppe au facteur saisi, la gardant entre ses doigts convulsifs qui se crispaient dessus comme sur une proie.

Huguette avait reculé, toute pâle et sans voix. Bernadou les considéra alternativement avec une stupeur intense, et, peu désireux d'assister à la scène de famille qui allait éclater, il se sauva à grandes enjambées.

Cependant, Huguette prenait conscience de cette chose inouie qui venait de se produire.

Elle s'avança frémissante.

— Madame! dit-elle seulement, et son timbre d'or vibrait d'intonations indignées, tandis que la douce lumière de ses prunelles se changeait en éclairs.

— Eh bien! quoi? fit Mme d'Aureilhan provocante.

Une seconde,' les deux femmes se défièrent du regard. Huguette se taisait encore, se forçait à ne pas crier tout de suite sa colère, parce qu'elle redoutait les éclats de la violence qui se cachait d'habitude, domptée par une discipline sévère, sous une attrayante douceur.

Mme d'Aureilhan se trompa à cette attitude dont elle interpréta la modération voulue en soumission, en fureur impuissante d'un adversaire terrassé.

Elle attendit, triomphante, s'applaudissant de sa tactique brutale.

Car c'était à ce dernier parti, qui avait au moins le mérite de la franchise, qu'après mûre réflexions s'était rangée cette femme tout d'une pièce.

Une autre, — sa soeur peut-être, — eût plus ou moins habilement intercepté la lettre qui devait lui apporter la certitude qu'elle cherchait.

Stéphanie ,elle, audacieusement, carrément s'emparait de cette lettre.

Et, l'action accomplie, elle se retrouvait tranquille, satisfaite d'une manifestation si conforme à sa nature, qui ne s'abaissait à ruser que sous la pression des circonstances et en ressentait une humiliation profonde.

— Madame, recommençait Huguette, qui parvenait à s'exprimer avec calme, grâce à une surhumaine tension d'énergie, veuillez me rendre cette lettre.

— Vous dites? interrogea Mme d'Aureilhan ironique.

Une flamme monta aux joues de la jeune fille qui, jusque-là, avaient gardé leur ton d'ivoire.

Elle était de ces âmes qui ne supportent pas d'être bravées.

Sa voix s'éleva d'une note:

— Je dis, une seconde fois, ce que je ne répéterai pas une troisième. Veuillez me rendre cette lettre.

Mme d'Aureilhan la toisa:

— Je vous la rendrai, si bon me semble, quand j'en aurai pris connaissance...

Déjà ses doigts s'attaquaient à la partie gommée de l'enveloppe..

Elle s'arrêta, dominée, quoi qu'elle en eût, par le fluide volontaire qui s'échap-

6 BEAUX ROMANS D'AMOUR

donné gratuitement à tout nouvel abonné

UNE BELLE PRIME

Offerte Gratuitement

Dans le but bien légitime de mieux faire connaître notre Revue, et de ce fait recruter de nouveaux et nombreux abonnés, "La Revue de Manon" donnera ABSOLUMENT GRATIS, à toute personne qui s'abonnera dès maintenant, une BELLE PRIME de 6 Romans complets.

Ces romans sont écrits par les meilleurs romanciers français et peuvent être lus sans aucune crainte pour la morale.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir de .....192....
Ci-inclus la somme de $2.00 en paiement.

Nom et prénoms .....

Adresse .....

Comté.....Province.....

Adressez ce bulletin, écrit de façon très lisible, à "LA REVUE DE MANON", 756 rue St-Paul Ouest, Montréal, Qué., en l'accompagnant d'un mandat de poste.

Sur réception de ce bulletin rempli tel qu'indiqué, "La Revue de Manon" sera envoyée pendant un an (24 numéros) sans frais additionnels.

Chaque abonné recevra gratis 6 beaux romans d'amour, comme prime spéciale.

ABONNEZ-VOUS A

LA REVUE DE MANON

La seule qui paraît deux fois le mois (le 1er et le 15) et publie les plus beaux romans, nouvelles, musique, etc.

$2.00 par année — 24 numéros

pait des prunelles étincelantes d'Huguette.

La jeune fille s'érigeait devant sa belle-mère comme une vivante statue, grandie d'indignation, belle de haine enfin librement épanchée.

— Je vous défends de la lire, entendez-vous! Vous n'en avez pas le droit!

— Vous vous trompez, mon enfant, expliqua Mme d'Aureilhan sentant que la situation se compliquait. J'estime que cette correspondance suivie avec un jeune homme est sans doute dangereuse pour vous, et, en tout cas, incorrecte, puisqu'elle ne reçoit aucun contrôle. Et comme je remplace votre mère, je...

Huguette l'interrompit, d'un intraduisible cri de révolte:

— Non, vous ne remplacez pas ma mère! Il faudrait pour cela que mon coeur y consentit... Vous n'êtes qu'une étrangère que j'ai subie d'abord, que j'accepte maintenant, par tendresse pour mon père, dans cette maison qui m'appartient...

Ce fut le tour de Mme d'Aureilhan de reculer et de blêmir.

— Huguette! s'exclama-t-elle, d'une voix défaillante.

La jeune fille constatait sa victoire.

Et comme elle traversait une de ces heures où toute générosité déserte notre âme trop âprement ulcérée, elle s'empressa d'user de ses avantages:

— Je vous confirme, Madame, prononça-t-elle avec une froideur tragique, que je suis ici chez moi et que je prétends n'y être pas insultée, car de pareils soupçons, vis-à-vis de la créature loyale et inattaquable que je suis, constituent une véritable insulte. Je ne reconnais qu'à mon père le droit d'exercer un contrôle sur ma conduite et de lire mes lettres, s'il le juge à propos. Nous allons donc lui porter celle-ci et lui soumettre l'étrange différend qu'il vous a plu de susciter...

Sans que Mme d'Aureilhan tentât de résister, elle lui reprit la lettre et marcha vers le château d'une ferme allure de jolie combattante.

Derrière elle venait sa belle-mère, toute tendue d'orgueil pour ce nouvel assaut que se préparait et intérieurement torturée d'une intolérable appréhension de défaite.

Selon sa coutume, M. d'Aureilhan se tenait dans la bibliothèque qui lui servait de fumoir et de cabinet de travail, vaste pièce occupant presque tout le rez-de-chaussée de l'aile gauche du château, où rien n'avait été changé depuis au moins un demi-siècle.

Les vieux sièges en cuir usé montraient le crin par places; la tapisserie, fort belle, pendait çà et là, livrée aux silencieux ravages des mites; les rares livres modernes qui s'étageaient sur les rayons grillagés, de compagnie avec les antiques volumes solidement revêtus de veau bruni, eussent appelé à prompte échéance l'art trop coûteux du relieur.

Peu importait. Telle quelle, cette salle plaisait à Hugues d'Aureilhan.

C'était la seule où il se sentit vraiment chez lui, à l'abri de l'autorité inquisitoriale de sa hautaine épouse, laquelle n'aimait guère ce décor dont la décadence racontait encore les splendeurs du passé, et de même que certains autres appartements auxquels le vulgaire n'accédait point, révélait la gêne actuelle de cette demeure subsistant sur le prestige de son ancienne opulence.

Il ressentit donc une sourde commotion au coeur, — son fragile coeur si faible et si tendre, — de voir apparaître Huguette, suivie de Stéphanie qui dédaignait d'ordinaire de venir le troubler dans cet asile de ses méditations, toutes deux les traits animés et les yeux brillants, raidies dans la même expression de défi.

Brusquement arraché à la quiétude qu'il avait fini par croire définitive, M. d'Aureilhan frémit à ces signes extérieurs des dissensions intestines.

Il se dressa dans son fauteuil, inquiet, et agité.

Etait-elle donc brisée, cette entente entre sa fille et sa femme dont il ne savait pas assez se féliciter?...

Quelle mystérieuse cause de conflit avait soudain compromis cet état de choses si favorable?...

Il fut promptement renseigné.

— Mon père, dit Huguette d'une voix décidée, voulez-vous avoir l'obligeance de donner lecture de cette lettre à Mme d'Aureilhan?

Elle lui présentait l'enveloppe.

Il ne la prit pas.

Il regardait tour à tour belle-mère et belle-fille avec une perplexité marquée.

Huguette demeurait debout dvant lui, la lettre à la main.

Quant à Mme d'Aureilhan, elle s'était, dès en entrant, assise dans un fauteuil à haut dossier, et, droite, les deux bras appuyés en une attitude royale sur les accoudoirs de chêne sculpté, elle attendait.

— Mon enfant, murmura-t-il enfin. d'une intonation incertaine, je... je ne comprends pas?...

Un imperceptible frémissement fit trembler les lèvres d'Huguette.

Allait-elle être trahie par ce faible père? Allait-elle ne pas rencontrer en sa tendresse le secours qu'elle était venue chercher?...

Stéphanie souriait.

Elle connaissait trop la nature de son mari pour ne pas savoir que l'obliger ainsi à se prononcer entre elles deux, c'était le mettre au supplice, et elle ne s'avouait pas encore vaincue.

— Mon père, reprenait Huguette, cambrant sa taille fine, dans l'instinctif redressement de la créature énergique, sûre de trouver des ressources de défense en elle-même si tout le monde l'abandonnait, mon père, vous comprendrez immédiatement. L'outrage est assez probant: Mme d'Aureilhan m'a infligé l'affront de se faire remettre devant moi, par le facteur, cette lettre qui m'est adressée...

— Je ne reconnais qu'à vous, mon père, le droit de lire mes lettres, si vous le jugez bon. Mais, comme Mme d'Aureilhan ne craint pas de suspecter la correspondance que j'entretiens avec mon camarade d'enfance, Guillaume Maresquel, et qu'un tel soupçon est pour moi une offense, je vous ai apporté celle-ci afin, je vous le répète, que vou sayez l'obligeance de lui en donner lecture...

De nouveau, elle lui présenta la lettre.

M. d'Aureilhan la repoussa doucement.

— C'est inutile, mon enfant, répliqua-t-il avec émotion. Il y a, dans tout cela, quelque pénible malentendu... Ta belle-mère a confiance en toi comme moi-même et...

— Permettez-moi d'insister, mon père! repartit Huguette d'un accent d'irréductible fermeté. J'entends qu'aucun doute ne subsiste dans l'esprit de Mme d'Aureilhan. Si vous refusez de lui faire cette lecture, je vais m'en acquitter à votre place et en votre présence...

M. d'Aureilhan soupira:

— Soit, puisque tu l'exiges...

Il ajusta son binocle d'or sur son nez fin et d'un organe que le trouble secret rendait légèrement chevrotant, il lut.

C'était une alerte prose d'artiste, sans la moindre prétention au style qui, par instants, se faisait cocasse, sous l'influence d'une drôlerie irrésistible, d'un humour naturel, que n'abattait point les circonstances adverses de la vie.

Du ton gaiement affectueux que l'on devinait familier à leurs relations, Guillaume entretenait Huguette des évènements de la semaine, de tout ce qui était survenu, depuis sa dernière lettre, à lui et à leurs connaissances communes.

Il terminait par un thème de suite senti également accoutumé, en lui parlant de ses travaux, de la difficulté croissante qu'il y avait "à gagner son pauvre pain."

Il était difficile de découvrir en ces simples lignes la plus infime trace de sentimentalité, d'interpréter aucune de ces phrases claires comme une allusion à un passé de tendresse ou à un avenir d'espérances.

Pas une obscurité, pas un sous-entendu; rien que la plus franche amitié manifestée en une forme irréprochable, quoique bonne enfant.

Gagné par cette humoristique gaieté de Parisien doublé d'un incorrigible rapin, M. d'Aureilhan ne pouvait s'empêcher de sourire et se rassérénait tout en lisant.

— Elle est charmante, cette lettre, déclara-t-il quand il eut achevé, et pas compromettante pour deux sous! J'en étais sûr, d'ailleurs... Votre sollicitude, Stéphanie s'est montrée trop ombrageuse, ajouta-t-il en se tournant vers sa femme, qui s'inclina sèchement.

Au fond, elle était désemparée à l'extrême, ballottée entre mille sensations contradictoires qui la laissaient à la fois ravie, étonnée et furieuse, — ravie de constater que l'obstacle redouté n'existait pas, — étonnée d'avoir pu se tromper, et furieuse d'avoir fait une fait une aussi grossière école.

M. d'Aureilhan revenait à sa fille.

— Il ne faut pas en vouloir à ta belle-mère, ma chérie, dit-il, conciliant. Son intention était excellente... En province, vois-tu, nous avons des idées d'un autre âge, sur ces choses-là... Et nous avons raison, parce que nos fillettes ne sont pas préparées à la lutte, qu'elles ne savent rien de l'humanité et de l'existence et que ce qui est parfaitement inoffensif pour toi serait on ne peut plus dangereux pour elles... Te représentes-tu une quelconque Petite Bleue, — elles sont légion au moral, les Petites Bleues! —en libre correspondance avec un beau jeune homme? Elles en perdraient le boire et le manger, la pauvreté!... Le seul tort de Stéphanie a été de ne pas songer à établir la différence... En réalité, dans cette affaire, il n'y a pas de quoi fouetter un chat... Allons ,embrassez-vous et que ce soit fini...

Il riait, espérant les avoir convaincues l'une et l'autre.

De fait, la physionomie de Mme d'Aureilhan se détendait.

Bien que son amour-propre en souffrit, elle avait l'habilité de préférer cette réconciliation après tout honorable, à un nouvel éclat qui eût irrémédiablement compromis son plan, dont le succès, — elle le découvrait avec bonheur,—n'était point menacé par Guillaume Maresquel.

Dans ces conditions, il n'y avait qu'à temporiser, travailler séparément René et Huguette pour les amener à triompher même à leur insu, de l'étrange incompatibilité qui les séparait.

Avec la foudroyante rapidité d'éclair de la pensée, ces résolutions s'inscrivaient dans son esprit précis.

Déjà elle s'avançait vers Huguette. la main tendue.

Mais, prodigieusement mortifiée ,elle n'acheva pas ce geste. que M. d'Aureilhan semblait ne pas voir.

La jeune fille ne riait pas, elle. La minute se révélait décisive à son caractère épris de situations nettes.

Il ne s'agissait pour elle de rien moins que de préserver à l'avenir sa liberté de toute atteinte offensante, et de fixer définitivement ses rapports avec sa belle-mère.

— Pardon, mon père, articula-t-elle avec la froideur impressionnante qui, dans le parc, tout à l'heure, avait imposé silence à l'impérieuse Stéphanie, vidons la question, s'il vous plaît, afin de n'avoir plus à y toucher... J'ai été et je resterai gravement blessée de l'inqualifiable procédé dont j'ai été l'objet... Désormais, je vous apporterai les lettres de Guillaume et toute ma correspondance, pour peu que vous le souhaitiez... Mais je veux qu'on sache bien que, si je consens à vivre en bonne intelligence, j'entends n'être astreint à aucun contrôle humiliant, hors le vôtre qui est absolument légitime, que je ne tolérerai aucun essai de tyrannie, aucune querelle, aucune piqûre de quelque sorte qu'elle soit... Sinon... si je ne jouis pas dans cette maison de la position indépendante qui doit être la mienne, de la confiance absolue que je mérite, je la quitterai dès ma majorité qui n'est pas éloignée... Je retournerai à Paris, près de Charlotte Fresnault, pres de ceux qui me connaissent et me comprennent... Je suis capable de gagner ma vie, et d'ailleurs, je possède de quoi ne pas manquer du nécessaire... Voilà ce que je tenais à établir. Je n'y reviendrai plus... Et pardonnez-moi, cher père, de la peine que je vous fais, termina-t-elle d'une voix qui se fêlait un peu.

En effet, tandis qu'Huguette parlait avec cette rigidité qui dégage de l'implacable, le fin visage de M. d'Aureilhan s'était profondément altéré.

Il se leva, ses énergies éparses galvanisées par une décision qui l'atteignait au plus sensible de son coeur.

D'un mouvement de tendresse infinie. il réunit les deux mains de sa fille dans les siennes, qu'un léger tremblement secouait.

— Mon enfant chérie, tu continueras, comme par le passé à recevoir et à envoyer toutes les lettres que tu voudras, et dont je refuse absolument de m'occuper, sûr que tu ne feras jamais rien qui ne soit plein d'honneur, digne de toi enfin. Si tes amis te manquent, les portes du château leur sont ouvertes à deux battants... Tu es ici chez toi, libre de recevoir qui te plaît, et personne ne te contristera je m'en porte garant... Mais dis-moi.. dis-moi que tu me resteras?...

Quelle angoisse éperdue vibrait dans cette question palpitante, dans l'organe qui se cassait, affolé, en face d'une atroce perspective d'abandon et de solitude!

Remuée jusqu'en ses dernières fibres, Huguette se jeta sur la poitrine de M. d'Aureilhan, cacha sa tête contre l'épaule paternelle d'un tumultueux élan de gratitude et de promesse.

Et deux chaudes larmes coulèrent des yeux du père, roulant comme deux perles précieuses au long de l'admirable chevelure d'or rose de la jeune fille.

La dure figure de Mme d'Aureilhan s'était encore durcie aux paroles de son mari.

Cette confirmation des droits d'Huguette la jetait hors d'elle.

La tendre étreinte qui rapprochait spontanément le père et la fille comme un pacte d'indissoluble alliance, achevait de l'accabler de l'âpre certitude qu'elle était vaincue.

Tous les traits contractés, elle marcha vers la porte et sortit

V

Le temps passait..

L'hiver était venu, le clément hiver méridional qui, pendant deux mois à peine, répand son givre sur les campagnes, et obligeant les frileux habitants à une vie plus sédentaire, réunit les familles pour la veillée autour des grandes cheminées, emplies de la joyeuse flamme des sarments.

On eût pu croire que cette intimité forcée engendrerait force conflits au château d'Aureilhan.

Il n'en était rien.

L'accord le plus parfait y régnait.

Même, M. d'Aureilhan, enchanté, remarquait dans les rapports de sa femme et de sa fille une bonne grâce, une sorte de souplesse qui parachevait leurs correctes relations d'avant.

"Labordage", comme disait Germain. semblait avoir rempli l'office d'un de ces violents ouragans qui purifient l'atmosphère pour longtemps.

Huguette, en effet, était trop foncièrement bonne et délicate pour persister vis-à-vis de sa belle-mère dans le rôle odieux de créancière, pour lui faire sentir de nouveau la pression matérielle qu'elle n'avait exercée que contre son gré, en un de ces moments où les formes acquises s'abolissent devant l'obligation de sauvegarder notre individualité.

Elle déployait au contraire une gentillesse charmante dans le but généreux d'effacer ,ou tout au moins d'atténuer chez Mme d'Aureilhan le souvenir de ce regrettable épisode, et cette dernière se prêtait volontiers à d'aussi conciliants efforts.

C'est qu'à la réflexion, les projets de temporisation et de patience s'étaient encore affirmés dans l'esprit volontaire, mais calculateur de Stéphanie.

Que sa belle-fille mit à exécution la menace d'un moment de colère, qu'elle allât vivre à Paris et s'avisât pour cela de réclamer le capital hérité de sa mère, ou seulement la rente de ce capital depuis longtemps évanoui, c'était une solution pire que l'éventualité d'un mariage.

C'était la ruine inévitable, la catastrophe suprême qu'il fallait empêcher à tout prix.

Car les promesses d'un contrat se tournent ou se diffèrent, mais aucun subterfige ne peut libérer du devoir rigoureux et immédiat de restituer une fortune dont on n'a que le dépôt.

Il s'agissait donc de ne pas heurter Huguette de se garder avec soin de tout froissement, afin que la jeune fille s'adaptât à son nouveau milieu de façon si parfaite que même la possibilité d'une décision radicale n'effleurât plus sa pensée.

Stylé sévèrement en ce sens par sa tante, René de Lavardens se résignait sans bien comprendre, et malgré la se-

• Une Aubaine •

Six beaux romans à votre choix pour

50c.

Si vous aimez à lire de beaux romans d'amour n'hésitez pas, faites votre choix immédiatement en nous retournant cette liste marquant d'une petite croix les six romans que vous aurez choisis.

"LA BETE HOMBREE" par Berthe Puybusque
"LA MAISON DU MENSONGE" par Roger Dombre et Ch. Peronnet
"DES PETITS QUI FURENT GRANDS" par Armand Barthe
"POUR RACHETER" par Henry Franz
"MARIAGE IDEAL" par Clement D'Othe
"DOUCE ETOILE" par Anthony Dreyer
"LE SOLITAIRE" par C. Nevis
"LE THABOR" par la Baronne D'Orsan
"LE COFFRET BYSANTIN" par Lionel de Movet
"L'ANCRE AU PORT" par Jean Guy
"MARCEL GILLER DOCTEUR EN DROIT" par Mme S. Duchatel
"RACHEL FILLE DE SION" par Elizabeth Bastien
"LA CLEF D'OR" par Zenaide Fleuriot
"L'HERITAGE DU MALGACHE" par J. Romain Le Monnier z z
"LE MARIAGE DE SERVANNE" par Marie Stephane
"EN PROVINCE" par Pierre du Château
"LE COMTE RAMANES par Anthony Dreyer

Faites vos mandats de poste à l'ordre de "LA REVUE DU FOYER" et adressez comme suit:

"LA REVUE DU FOYER"
(DEPARTEMENT DES ROMANS)
756, rue St-Paul Ouest, Montréal

crète impatience qui le rongeait, il avait su donner à sa cour persévérente une forme réservée et soumise point dénuee d'un certain attrait.

On le voyait moins souvent au château d'Aureilhan, et, lorsqu'il y paraissait, la correction de son maintien, ses allures plutôt timides, la douceur triste de ses grands yeux de velours noirs, tout en lui appelait l'indulgence et la sympathie pour le sentiment qu'il ne parvenait pas à faire partager.

Aussi, telle était inconsciemment la disposition présente d'Huguette.

Délivrée de la constante présente qui lui pesait naguère, il lui semblait respirer plus librement. Et comme pas une femme ne se fâche d'être aimée,—pourvu que l'amour qu'elle inspire se manifeste discrètement,—comme, après tout, Mlle d'Aureilhan n'était qu'une jeune fille, très clairvoyante à la vérité, mais ignorante des complexités et des détours du coeur humain, elle se défiait moins, et, touchée à son insu de l'attitude nouvelle de René, elle accueillait ce dernier d'une manière relativement cordiale.

Encouragé, persuadé du succès de sa tactique, il continuait de se soumettre en apparence, tandis que Stéphanie se frottait les mains et redoublait d'amabilité envers sa belle-fille.

Tout semblait donc être pour le mieux dans la famille la plus unie.

Cependant, cette sérénité était factice et précaire.

Chacun sentait confusément qu'elle pourrait durer quelques semaines, peut-être quelques mois, mais que la crise décisive éclaterait un jour.

Quel en serait le résultat?

De quel côté serait le triomphe?

Voilà ce que personne n'aurait su dire et ne se demandait même nettement.

Mme d'Aureilhan et son neveu se disposaient à user des événements selon leur avantage.

Quant à Huguette, elle attendait sa vie.

PUISSANT REMEDE CONTRE L'INCONTINENCE D' URI NE

Rien n'est plus facile de s'en convaincre soi-même. Voyez l'enfant qui mouille son lit; il est nerveux, craintif, sournois, maussade, etc.

Comment peut-il en être autrement. Souffrant d'une maladie non responsable, il vit toujours dans la crainte de reproches et de punitions; il est en butte continuelle à des railleries humiliantes de la famille. Sa fierté naturelle se trouve blessée, et son caractère s'aigrit de jour en jour.

Etant produite par le relâchement du muscle qui contrôle l'urine dans la vessie, l'incontinence d'urine sera vite soulagé par l'emploi de la SPHINCTERINE qui agit directement sur ce muscle. L'effet est très rapide chez la plupart des enfants. Tout dépend de la gravité du cas.

La SPHINCTERINE est tout à fait inoffensive et peut être donnée à tout âge.

En vente
dans toutes les pharmacies
SPHINCTERINE
contre l'incontinence d'urine
Distributeurs : Farlay-Myers,
914 Chenneville, Montréal

L'intérêt qu'elle prenait de tout coeur aux peines d'autrui la détourna pendant un temps de ses préoccupations personnelles.

Un matin, on vint la chercher en toute hâte de la part de Mme Saint-Brès, qui avait une communication urgente à lui adresser.

Surprise, la jeune fille donna l'ordre à Sasimir, son petit domestique, d'atteler le poney Mirliton, et se rendit aussitôt à l'appel de cette parente pour laquelle elle ressentait une étrange affection apitoyée.

Dès la grille basse du cottage, elle aperçut les minois rayonnants des Petites Bleues derrière les carreaux givrés du rez-de-chaussée, et Françoise la plus jeune, déserta immédiatement ce poste d'observation pour accourir au-devant d'elle.

— Ma chère, une demande en mariage! annonça de loin la fillette en dansant.

— Pour toi? fit Huguette souriante.

— "Pour nous!" faillit répondre la petite ,tant la perspective entrevue incarnait l'avenir de la tendre nichée, de cette mère et de ses trois enfants qui se serraient les unes contre les autres peureuses en face de l'existence inconnue.

Françoise se reprit et très grave, un peu froissée:

— On pourrait me demander aussi.... Il y a bien des jeunes filles qui se marient à seize ans et je les aurai bientôt... Mais enfin, c'est pour Antoinette.

Celle-ci arrivait à son tour.

Avec une effusion éloquente, elle embrassa Huguette qui descendait de voiture, puis répéta d'un air d'extase:

— Oui, ma chère, un mariage pour moi! Avec un officier!...

Traversée d'une anxiété soudaine, Huguette la regarda:

— Un officier?

— Oui! un capitaine qui est en garnison à Tarbes... Viens nous allons te raconter cela.

Mlle d'Aureilhan retint les paroles qui lui montaient aux lèvres et se laissa entraîner.

Derrière sa soeur et sa cousine, la petite Françoise s'attardait auprès du poney; éprouvant le besoin d'épancher le trop plein de sa joie, elle avait pris à deux mains la tête intelligente de l'animal et lui confiait avec force baisers:

— Si tu savais comme nous sommes contentes, mon bon Mirliton!

Au seuil de la maison, Huguette, trouva Romaine, la seconde des Petites Bleues qui, moins exubérante que ses soeurs, se borna à sourire d'un doux sourire attendrissant d'espérance.

Puis elle dit de sa voix contenue:

— Maman va te recevoir dans sa chambre. Elle n'est pas descendue aujourd'hui.

— Est-ce que ma tante est malade? s'enquit Huguette vivement.

— Oh! fatiguée seulement! répliqua Antoinette, toute à sa griserie de son prochain mariage.

Romaine expliqua avec un soupir:

— Tu sais que cette mère chérie n'est pas forte. Elle a eu froid, hier, durant notre voyage à Tarbes, en outre, l'émotion, le plaisir de ce parti qui s'offre...

Elles avaient atteint le premier étage, que Françoise gravissait maintenant par bonds de cabri.

L'aînée ouvrit une porte.

Elles avaient atteint le premier étage, que Françoise gravissait maintenant par bonds de cabri.

L'aînée ouvrit une porte.

— Voici Huguette, maman! commença-t-elle d'un clair organe, vibrant de son triomphe intime...

Mme Saint-Brès se souleva dans le fauteuil où, sous un amoncellement de châles et de couvertures, elle attendait près du feu la venue de sa nièce à la mode de Bretagne.

— Que tu es bonne Huguette de t'être dérangée tout de suite! prononça-t-elle avc une reconnaissance sincère.

Le coeur serré, Huguette considérait la figure meurtrie qu'auréolait un espoir aussi naif et jeune que celui dont resplendissaient les Petites Bleues.

— Vous savez bien que je suis tout à vos ordres, repartit-elle d'un ton de déférence tendre, et que je serais heureuse qu'une circonstance quelconque me permit de vous être agréable.

Mme Saint-Brès ferma à demi les yeux pour mieux se recueillir.

— Merci, mon Huguette. Oui, je savais pouvoir compter sur toi, et c'est pourquoi, me trouvant, comme tu vois, dans l'impossibilité de te rendre visite, je t'ai priée de venir pour te demander un service. Les petites t'ont dit, n'est-ce pas, le bonheur qui nous arrive?

Huguette fit de la tête un signe affirmatif. Ses lumineuses prunelles embuées par le trouble secret de ce qui allait suivre, elle considérait avec un sourd remuement de pitié la vivante guirlande des trois soeurs, dont chacune, droite dans la robe de lainage gros bleu sur laquelle s'étalait coquettement un mignon tablier à bavette en batiste azurée, écoutait les yeux rillants, délicieuse de candeur et de confiance.

Mme Saint-Brès poursuivit avec le même sourire ineffable:

— Nous étions hier au "grand marché" de Tarbes. Nos affaires finies, nous avons été voir une ancienne amie à moi, qui nous a entretenues d'un jeune capitaine de ses relations, officier d'avenir, lequel désire se marier le plus tôt possible. Elle avait pensé pour lui à Antoinette qui, interrogée, a déclaré qu'elle serait ravie d'épouser un militaire. Le capitaine se tenait prêt à répondre à un appel; mon amie l'a alors fait prévenir et nous l'a présenté. Antoinette lui a beaucoup plu, a-t-il confié à notre obligeante hôtesse et je crois qu'il ne déplaît pas non plus à cette enfant...

— Certes, maman! affirma l'aînée des Petites Bleues toute rose.

— En tout cas, continua la mère, je ne rencontrerai jamais, pour aucune de mes filles, de meilleur parti.

— Pense donc! opina Françoise. C'est notre établissement assuré! Nous n'aurons qu'à choisir, Romaine et moi, parmi les camarades de notre beau-frère.

Mme Saint-Brès achevait:

— Puisque ces jeunes gens se conviennent, il n'y a qu'à les fiancer. Pour cela il faut se hâter de régler la question pécuniaire. Avant d'adresser une demande d'autorisation à ses supérieurs, le capitaine a besoin de savoir ce que je puis donner à Antoinette, et il importe qu'afin de le fixer je sois moi-même exactement renseignée sur la valeur de mon Rubens... Tu ne l'ignores pas, ce tableau constitue toute notre fortune. J'avais toujours différé de le faire estimer, par répugnance à le placer entre des mains étrangères mais tu conçois que je ne doive pas attendre davantage.

Et c'est ici, ma chère Huguette, que tu vas m'être serviable. J'ai pensé qu'en raison des relations que tu as conservées à Paris dans le monde de la peinture, tu peux mieux que personne me faciliter une expertise sérieuse et, par suite, la vente de cette toile de maître.. Ah! ma petite Huguette ajouta-t-elle naivement, quel beau cadeau je te ferai après la réussite! Car nous ne saurons jamais assez te remercier d'un tel concours!

Mlle d'Aureilhan eut un pâle sourire. Intérieurement, elle se sentait toute contractée de doute et d'angoisse.

Mais le courage lui manquait pour jeter la douche froide de ce doute et de cette angoisse sur tant d'espérances ailées. Il serait toujours temps d'articuler les mots lamentables dont se ruinerait ce bonheur.

Et ,après tout, peut-être le tableau était-il bien un Rubens. ou une autre oeuvre précieuse.

— Je suis à votre disposition, ma tante, répondit-elle. Je vais écrire à mon camarade d'enfance, Guillaume Maresquel, un sculpteur très répandu dans les milieux d'art. Il se chargera volontiers de faire estimer la toile. Et surtout, ne me parlez pas de reconnaissance. Vous ne serez ni les unes ni les autres, plus enchantées que moi si le résultat de l'expertise est conforme à vos désirs.

On l'embrassa. on l'accabla de protestations affectueuses.

Pourtant, l'entrevue ne se prolongea guère. Il tardait à Mme de Saint-Brès et à ses filles que Mlle d'Aureilhan allât s'acquitter de sa mission.

Cette dernière se retira donc sans tarder, incertaine comme elle ne l'avait été de sa vie, et mal à l'aise moralement, oppressée d'un mystérieux fardeau.

***

Les jours qui suivirent s'écoulèrent dans une attente indicible.

Fidèle à sa promesse, Huguette avait tout de suite écrit à Guillaume Maresquel, et pour mieux intéresser son parent à la cause qu'elle lui confiait, elle fit des Petites Bleues et de leur mère une description touchante.

Le jeune homme répondit par le retour du courrier. Entre les lignes de sa lettre, simple et bon enfant comme toujours, Huguette lut une émotion réelle et un profond désir de dévouement.

"Tes Petites Bleues m'intéressent plus que je ne peux le dire ,certifiait-il en terminant. Qu'elles m'expédient leur tableau; j'en ai déjà parlé à Carlsheim, le célèbre expert, et si cette toile est de Rubens, foi de Guillaume Maresquel, elle sera payée son prix, afin que ces trois jeunes filles aient chacune leur capitaine, puisqu'elles nourrissent une prédilection pour l'uniforme!"

La lecture de cette cordiale épître détermina chez les Petites Bleues une explosion de joie folle.

Antoinette s'enfonça un peu plus dans son rêve. La petite Françoise se voyait la femme d'un général. Quant à Romaine, elle ne disait rien, selon sa coutume, mais elle pensait qu'un artiste notoire ferait aussi très bien son affaire...

Le précieux tableau emballé, avec des soins inimmaginables, une fois parti pour Paris, ce fut l'expectative suspendue, haletante, où tous les nerfs bandés vibrent à se briser, la curiosité frénétique exaspérée, du destin enfermé dans les jours proches, de la solution inconnue dont dépend toute la vie.

Et ici, de cette chose redoutable et aléatoire: l'appréciation d'un expert, dépendait quatre vies,—une pauvre existence maternelle et trois bonheurs de jeunes filles.

Laconique, le bref accusé de réception qu'envoya Guillaume Maresquel ne trahit point sa pensée au sujet de l'oeuvre qui lui était confiée.

Désappointées d'abord, les Petites Bleues se reprirent bientôt à leur confiance robuste.

M. Maresquel était prudent; on ne pouvait trop l'en louer, il ne s'agissait plus que d'attendre patiemment l'issue définitive de cette grave partie.

Malgré la sérénité qu'elles s'efforçaient de montrer, les heures pesaient lourdement à la mère et aux enfants.

Celles-ci, surtout, ne tenaient pas en place.

Chaque après-midi, Huguette les voyait arriver, un peu pâles dans leurs éternelles robes bleues, et s'informant d'un air qu'elles voulaient rendre dégagé si le facteur n'avait rien apporté.

Sur la réponse négative de leur cousine elles ajoutaient, avec la même désinvolture héroique:

— Bas! ce sera pour demain!

Et elles restaient là, balbillant éperdument, sans doute pour s'étourdir, formant des rêves à l'infini.

Au début, Huguette s'effrayait de l'épaisse couche d'illusion qui enveloppait ces âmes ingénues et les faisaient si étrangères, si profondément inaccessibles aux difficultés ,aux réalités de la vie.

Puis, telle est la puissance communicative de ces convictions ardentes, elle finissait, elle aussi, par gagner un soupçon de cette foi; elle s'obligeait à croire que les imperfections du tableau étaient imputables à la première manière du maître, de même que le monogramme ignoré signant la toile, et elle n'eût été qu'à demi surprise d'un résultat éblouissant.

Mais c'était lorsqu'elle allait voir Mme Saint-Brès qu'elle souhaitait, d'un inexprimable élan, que cette délicate affaire se terminât de la sorte.

La mère des Petites Bleues continuait d'être souffrante; très affaiblie par les émotions muettes qu'elle endurait, elle ne quittait guère son fauteuil.

A mesure que se rapprochait le moment probable où l'on connaîtrait enfin la solution désirée et redoutée, ses ambitions diminuaient, devenaient humbles et tremblantes.

Ce n'était plus cinq cent mille francs qu'elle exigeait, la moitié lui suffirait amplement.

— Que j'obtienne deux cent cinquante mille francs, vois-tu, mon Huguette, disait-elle à la jeune fille, et je me déclarerai contente. Parce qu'avec cette somme je pourrais donner environ quatre-vingts mille francs de dot à chacun de mes petites, et, dans ce pays-ci, c'est de quoi les établir fort convenablement.

Huguette approuvait, remuée par l'angoisse frissonnante qu'elle sentait sous ce renoncement, sous l'obstiné sourire d'espoir qui transfigurait ce brin de visage amaigri.

Au fond, le silence de Guillaume commençait à lui inspirer de sérieuses inquiétudes.

Pour la première fois peut-être depuis son retour, elle n'avait pas reçu la fidèle missive hebdomadaire du jeune homme, et elle connaissait trop son caractère rigoureux, en dépit d'une apparente fantaisie, pour ne pas se dire que, s'il n'écrivait pas, c'était faute de nouvelles satisfaisantes.

Elle se gardait bien de faire part de son impression aux Petites Bleues, mais leur gaîté confiante lui faisait mal.

Pour ne plus entendre leurs projets et leurs rêves, elle les pria, avec mille circonlocutions tendres, de ne pas se fatiguer ainsi à venir tous les jours au château. Elles pouvaient être sûres, les chères petites cousines, qu'aussitôt qu'Huguette aurait une nouvelle, elle accourrait la leur porter.

Elle arriva, cette lettre, hantise des jours et des nuits, vers la fin de la seconde semaine.

A l'épaisseur de l'enveloppe, Mlle d'Aureilhan frémit.

"Si Guillaume avait eu un heureux résultat à m'apprendre, il aurait télégraphié, pensa-t-elle. Au contraire, il écrit longuement pour expliquer..."

Puis, elle haussa les épaules:

— Allons donc! que vais-je imaginer? Ce sont là de vraies terreurs maladives. Ayons le courage de voir tout de suite. D'autant que je me trompe, évidemmnt... les choses ne sont jamais ce qu'on croit...

Tandis que ces idées se succédaient rapidement dans son cerveau, elle brisait le cachet d'un geste fébrile.

Ses regards coururent avidement aux premières lignes.

Et aussitôt, une pâleur s'étendit sur son pur visage au teint transparent.

"Ma chère Huguette écrivait Guillaume, je suis navré de la réponse que j'ai à te donner. Bien que l'expertise de Carlsheim ait été concluante, et quoiqu'une appréciation de lui fasse autorité, tu le sais, j'ai voulu soumettre le tableau qui représente la fortune de tes pauvres Petites Bleues à d'autres estimateurs sans réplique. Une sorte de jury d'art s'est obligeamment réuni dans mon atelier: son arrêt n'a fait que confirmer celui de Carlsheim et tout le monde s'est trouvé d'accord: la toile en question n'est pas de Rubens ni d'aucun maître petit ou grand ,et il serait parfaitement impossible de découvrir et de reconstituer ses titres, car elle n'en a pas.

Ce qui est non moins certain, c'est que cette peinture est ancienne, bien que signée d'un artiste resté inconnu. Cette authenticité constitue son seul mérite, que Carlsheim estime à deux cents francs. Par contre, il offre le double de la bordure, qui est également ancienne et assez bizarrement fouillée.

Voilà, ma chère Huguette, le résultat de l'examen consenti par tous ceux dont l'opinion fait loi en pareille matière. C'est donc à cette médiocre, cette ridicule somme de six cents francs que doivent se borner les espérances de tes pauvres Petites Blues!

Je les plains de tout mon coeur!

Mais me pardonneras-tu, et me pardonneront-elles, si j'avoue que, ce lamentable résultat, je l'avais prévu? que, dès la réception de ce maudit tableau, j'y avais constaté des défauts ne pouvant provenir que d'un barbouilleur sans talent?..."

Le sculpteur continuait sur ce ton durant huit pages.

Huguette demeura consternée, plus malheureuse que si ce grand désenchantement l'eût accablée, elle qui, du moins, était de force à le supporter.

Elle défaillait, elle était malade de chagrin et de tristesse devant cette obligation odieuse qui lui incombait maintenant d'aller briser, tuer à jamais l'humble joie qui palpitait là-bas, dans le chalet perché au flanc du côteau.

Quels mots choisir, qui ne fussent pas trop meurtriers?... Quelles / phrases trier, dans l'impressionnant arsenal des formules, qui ne fissent pas de blessures trop cruelles. de ces blessures qui saignent longtemps en dedans?...

Ce fut l'âme dévastée par une appré-

LISEZ.....

"La Revue du Foyer"

EN VENTE PARTOUT 15 SOUS.

Amis de la lecture

Retenez ceci...

Toute personne qui nous enverra $3.90 recevra par malle, absolument sans frais additionnels, tous les romans que nous mentionnons dans cet article, c'est-a-dire 53 numéros de "La REVUE DE MANON"

Ces romans dont nous offrons le titre sont tous au complet dans les 53 numéros que nous vous offrons.

"CENDRILLON AU BAL" par Guy Chantepleure; "PRES DU BONHEUR" par Henri Ardel; "PERILS D'AMOUR" par Daniel Lesueur; "LE MARI DE GISELE" par H. A. Dourliac; "MALGRE ELLE" par Eva Jouan; "PROFIL DE VEUVE" par Paul Bourget, de l'Académie Française; "LE ROMAN DE LUCIEN" par Guy Vander; "PETITE MUSE" par Henry de Forges; "LA CHANSON DES ROSES" par René Poupon, "SON ROMAN D'AMOUR" par Michel Nour, "LA FIANCEE DU COMTE GUY" par Paul Junka; "MONETTE" par Mathilde Alanic, "EN SUIVANT L'ETOILE" par Florence Barcley; "LE FIANCE DE JOSETTE" par Paul Junka; "AU DELA DU COEUR" par Edmond Coz, (publié en deux numéros); "PLUS FORT QUE TOUT" par Paul Cervières, (publié en deux numéros); "LE MARI D'IANTHE" par Berthe Neuillies, (publié en deux numéros); "MON CYGNE" par Emmanuel Soy, (publié en deux numéros); "LE MARI DE VIVIANE" par Yvonne Schultz, (publié en deux numéros); "LE HIBOU DES RUINES" par André Vertiol, (publié en deux numéros); "REVE D'AMOUR" par Trilby, (publié en deux numéros); "L'EXIL DE L'AMOUR" par S. Moreu, (publié en deux numéros); "COEUR SAUVAGE" par Michel Nour, (publié en deux numéros); "TENDRE FOLIE" par Jean Rameaux, (publié en quatre numéros); "LA BELLE ET LA BETE" par Mario Donal, (publié en deux numéros); "L'IDEE DE SUZIE" par Jean Thiery (publié en deux numéros); "MONIQUE, Poupée française" par Trilby, (publié en deux numéros); "IDYLLE NUPTIALE" par Mhe E. Caro, (publié en trois numéros); "LE RETOUR" par Trilby, (publié en deux numéros); "MOI, REINE" par Barrère Affre, (publié en deux numéros); "LA SUCCESSION DU MARQUIS" par Paul Junka, (publié en deux numéros); "LA PETITE PARFUMEUSE" par Trilby, (publié en deux numéros).

Adressez votre mandat comme suit:

"LA REVUE DE MANON"

756 St-Paul Ouest -:- Montréal

hension mortelle qu'Huguette se rendit chez les Petites Bleues.

Elle s'était efforcée de se composer un maintien impénétrable, afin de préparer par degrés la mère et les trois soeurs au coup qui allait les frapper, mais l'altération de son expressive physionomie la trahit.

— Huguette? fit seulement Mme Saint Brès, se dressant dans son fauteuil toute tendue d'angoisse, dès que la jeune fille parut.

Mlle d'Aureilhan comprit que les précautions oratoires resteraient superflues autant que pénibles.

Déjà les Petites Bleues l'entouraient avec des regards suppliants.

Sans trouver la force d'une parole, elle sortit de sa poche la lettre de Guillaume et la tendit à la pauvre mère, qui la prit d'une main tremblante.

Lentement, mal obéie par ses doigts frémissants, Emmeline Saint-Brès déplia la feuille et y jeta les yeux.

Mais son trouble était tel qu'elle ne distingua que du noir sur du blanc.

Elle rendit le papier à Huguette.

— Lis ,toi, murmura-t-elle d'une voix cassée.

Mlle d'Aureilhan se résigna.

Grâce à une inimaginable tension de volonté, elle put lire jusqu'au bout sans que son organe se brisât, les lignes fatales qui détruisaient l'espérance rayonnante dont cette mère et ces enfants vivaient depuis des années.

Quand elle se tut, un silence tragique plana. Mme Saint-Brès s'était renversée dans son fauteuil, en un abandon de vaincue, les traits ravagés, subitement meurtrie à faire pitié.

Les Petites Bleues demeuraient immobiles, les mains inertes au fond des poches de leur mignon tablier, les yeux fixes dans une stupeur de catastrophe.

Huguette se sentit prête à pleurer devant tout ce bonheur anéanti.

— Ma tante..., commença-t-elle, sans trop savoir ce qu'elle allait dire pour tenter de consoler ces femmes éplorées.

Une exclamation de la mère l'interrompit .

Mme Saint-Brès se redressait; une irrépressible colère galvanisait cette créature si douce.

—Ah! bien, par exemple! s'écria-t-elle. Si je m'attendais à une chose pareille! Ce sont des imbéciles, tes experts, ma pauvre Huguette, ou pis encore, des voleurs, oui des voleurs!... Ils veulent s'approprier mon tableau pour rien, voilà tout! On leur en donnera des Rubens pour six cents francs! Je ne suis pas assez sotte pour m'y laisser prendre. Ils ont cru qu'ils rouleraient aisément une pauvre provinciale comme moi. Dis-leur de ma part qu'ils se sont trompés; je connais la valeur du trésor que je possède et je mourrais de misère à côté plutôt que de le céder à des conditions aussi honteuses. Sois assez bonne pour remercier M. Maresquel en notre nom, et prie-le de nous renvoyer notre tableau le plus tôt possible... Pourvu qu'on ne l'ai pas copié, seulement...

Une seconde stupéfaite, Huguette se remettait. Elle aimait mieux cette explosion indignée que l'écrasement de douleur qu'elle avait redouté pour la constitution fragile de Mme Saint-Brès.

Evitant, en une générosité délicate, de faire remarquer à sa parente qu'elle oubliait totalement les frais assez considérables de la double expertise, Mlle d'Aureilhan,—qui comptait prendre ces frais à sa charge, et concevait au surplus quelle devait être la surprise exaspérée de cette femme ignorante des rites de l'art comme des lois inflexibles de la

vie,—répondit pourtant avec une nuance de froideur:

— Rassurez-vous, ma tante; personne ne peut avoir intérêt à copier une oeuvre inconnue des catalogues et des musées... Au reste, il va être fait selon vos désirs; soyez persuadée que Guillaume vous retournera votre toile sans aucun retard.

— C'est cela! dit Mme Saint-Brès soulagée. Je serai plus tranquille quand je la reverrai ici, à sa place qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Et nous le vendrons bien un jour notre tableau; il y a encore des connaisseurs de par le monde. Mais nous ne nous en dessaisirons qu'à bon escient ,n'est-ce pas, mes filles?

Les Petites Bleues approuvèrent en choeur.

Leur foi renaissait, triomphante, pas même éblanlée par la rude secousse de tout à l'heure.

Ce n'était là qu'une des traverses qu'il faut subir sans tenter de les comprendre. Sûrement, tout s'arrangerait plus tard.

Elles se reprirent à causer et à rire.

Elles étaient contentes de rentrer en possession de leur tableau. Il leur manquait, d'une indéfinissable nostalgie, et le large rectangle plus clair que sa place vide dessinait là, sur le mur, leur faisait mal à regarder.

Ce fut la petite Françoise qui émit cette proposition naive qu'Antoinette accueillit de son air de rêve. Elle pensait... Evidemment, quelque intervention providentielle permettrait quand même son mariage avec le capitaine...

Romaine songeait aussi. Mais elle ne savait trop à quoi. Elle flottait en des incertitudes.

Huguette sourit à ces âmes puériles.

Elle se leva et prit congé, chaudement remerciée par Mme Saint-Brès, qui redevenait elle-même, une fois cette excitation passagère tombée.

Comme elle refermait la porte de la chambre en se retirant, Mlle d'Aureilhan aperçut la pauvre femme qui s'affaissait dans son fauteuil, de nouveau brisée en sa pause accablée de vaincue.

Par discrétion, elle ne voulut pas revenir sur ses pas.

Une fine intuition de coeur lui faisait deviner le besoin qu'avait cette mère si cruellement déçue de pleurer des larmes solitaires.

L'imperceptible froissement d'une minute évaporé, elle s'en alla plus triste, plus oppressée qu'elle ne l'était en venant.

Tout le reste du jour, le mystérieux fardeau pesa sur sa poitrine.

Et une vision la poursuivait dans son sommeil agité, s'imposa, lancinante, intolérable, lui montrant sans relâche la mère terrassée, comme blessée à mort, au milieu des fillettes souriantes, assurées en leur indestructible illusion...

***

Cet obscur pressentiment ne devait que trop se réaliser.

Le coup avait été terrassant pour la constitution chancelante de Mme Saint-Brès.

A dater de ce moment, elle s'affaiblit de jour en jour.

Ce n'était pas de son entourage que pouvait liu venir le réconfort dont elle aurait eu un infini besoin.

Les Petites Bleues ne riaient plus; on n'entendait plus, avant même de les voir leur gazouillement ininterrompu d'oisillons insouciants: le silence s'était fait dans la volière.

Car les gentilles créatures avaient touché le fond de la déception.

Bien entendu, le capitaine s'était retiré, masquant sa défection sous les formules d'usage, et Antoinette, tombée du haut de son rêve, stupéfiée que le miracle qu'elle attendait ne se fût pas produit restait immobile dans san saisissement intime, un peu comme une personne mal réveillée d'un sommeil magnétique promène sur les gens et les choses des regards encore vides de pensée.

Quant à ses soeurs, elles étaient tristes, chacune suivant son caractère.

Les incertitudes de la sérieuse Romaine se changeaient en confuse angoisse.

Elle avait peur; elle ne voyait pas de chemin ouvert devant elle; les ténèbres intellectuelles qui l'enveloppaient lui semblaient plus compactes, et elle appelait de toute son âme l'éclair libérateur qui lui montrerait une voie...

Et la petite Françoise ne savait pas, ne comprenait pas bien ce qui se passait. Elle sentait seulement que tout le bonheur convoité avait fui, et elle en frémissait d'indignation et de révolte, — fillette candide qui, comme tant d'autres, se croyait lésée dans son droit absolu à un heureux destin.

Ce fut la plus morne des demeures, ce chalet coquet abritant une mère languissante, des enfants meurtries pour longtemps de leur premier et rude contact avec l'inexorable réalité.

Aucun espoir à l'horizon. Aucune silhouette de Prince Charmant s'apprêtant à rompre le maléfice dont les trois gracieuses soeurs étaient bien près de se croire ensorcelées.

Même, elles ne comptaient plus sur René de Lavardens. Si elles s'étaient tant réjouies du mariage imprévu qui s'offrait, c'est que leur espérance au sujet du beau cousin était à peu près ruinée.

Malgré leur naiveté ,en effet, elle n'avaient pas été sans remarquer la stratégie galante du jeune homme autour d'Huguette, et quoiqu'elles fussent sans envie, trouvant tout naturel qu'il préférât adresser sa cour à cette Parisienne brillante, comme elles disaient, elles souffraient inconsciemment, tandis que leur mère se rongeait de désespoir muet.

L'hiver s'écoula dans la pesante monotonie de cette tristesse.

Et un matin de printemps, de même que quelques mois auparavant, on vint chercher Huguette de la part de Mme Saint-Brès, qui se sentait plus malade et avait besoin de lui parler.

Une crainte sombre envahit le coeur promptement inquiet de Mlle d'Aureilhan.

Sans même prendre le temps d'interroger le mendataire de sa cousine,—un brave paysan du voisinage,—elle coiffa à la hâte son canotier et se rendit directement aux écuries où elle aida elle-même Casimir, son petit domestique, à harnacher le poney Mirliton.

Un quart d'heure plus tard, le léger équipage s'arrêtait devant le chalet, et la jeune fille s'élançait à terre, plus oppressée d'appréhension en constatant que, contre leur habitude, les Petites Bleues ne venaient pas à sa rencontre.

Ce fut Catinelle, une bonne de seize ans, portant le mouchoir local sur ses cheveux de jais, qui reçut la demoiselle du château.

— Votre maîtresse va plus mal? s'informa Huguette avec anxiété.

Et en l'expression intense propre aux populations méridionales, le jeune paysanne, répondit, d'un accent de pitié navrée:

— Oui, "damiselle". Elle baisse, la pauvre! Je crois qu'elle n'ira pas loin...

Huguette vola le long de l'escalier.

Au premier coup d'oeil, elle comprit que Catinelle n'avait rien exagéré.

Assise sur son lit, aussi blanche que la pile d'oreillers qui soutenait son buste amaigri, Emmeline Saint-Brès respirait avec difficulté.

Les Petites Bleues l'entouraient, leurs yeux ingénus élargis de silencieuses épouvante, leurs figures rondes tirées et pâlies paraissant plus livides au-dessus des robes couleur de ciel.

A l'entrée d'Huguette, une douceur joyeuse attendrit le regard de la malade, ce regard de pierrerie noire qui, brillant de fièvre, mettait une sorte de flamme profonde dans sa face de cire.

Elle tendit affectueusement ses mains diaphanes en un geste d'accueil, et Mlle d'Aureilhan posant avec une pieuse tendresse ses lèvres sur le front que la lourde chevelure d'ébène parait d'une dernière, d'une inséparable couronne, frissonna de le trouver moite d'une fine sueur froide.

Tout de suite, comem si elle eût redouté de ne plus pouvoir bientôt, Mme Saint-Brès s'efforça d'exprimer à Huguette la raison de son appel.

— Je t'ai fait venir, ma chérie, dit-elle de sa voix si faible qu'elle n'était presque plus qu'un souffle, pour te parler d' "elles", pour te les confier...

Son regard maintenant enveloppait les Petites Bleues d'une caresse indicible.

Comprenait-elle, à cette heure où, sans doute, elle envisageait les choses de la terre avec la suprême lucidité de ceux qui vont les quitter pour jamais, que son adoration pour ces trois créatures fragiles avait été aveugle et imprévoyante.

Il est permis de le penser.

De toute évidence, elle sentait comme elle ne l'avait senti à aucun autre mament de son existence, combien elle allait les laisser abandonnées, désarmées, enfants par l'esprit, alors qu'à présent elles subiraient des douleurs de femmes, et cette mère expiait son erreur par la plus affreuse des inquiétudes, la plus suppliante des tortures de l'âme.

Ses filles! Ses Petites Bleues bien-aimées, que deviendraient-elles quand elle ne serait plus là?...

Ce fut de la sorte qu'Huguette interpréta le langage des grands yeux noirs qui criaient si éloquemment tout ce que la parole défaillante ne pouvait articuler.

D'un élan irrésistible, elle s'écria:

— Soyez sans crainte, ma chère tante, elles seront mes soeurs!

Mme Saint-Brès lui saisit la main avec une reconnaissance, une supplication infinies:

— Oh! tu les aimeras n'est-ce pas?... Tu les guideras... Elles en ont tant besoin, vois-tu... Oui, c'est cela... Tu sais, toi... elles ne savent rien... sois leur soeur aînée....

D'un organe que l'émotion rendait chevrotant, Huguette réitéra sa promesse, tandis que les Petites Bleues contenaient d'un inexprimable effort les grosses larmes qui s'obstinaient à remonter à leurs paupières battantes.

Mme Saint-Brès essayait de parler encore. Mais les mots haletants qu'elle prononçait la fatiguaient horriblement.

— Je ne peux plus, dit-elle avec une admirable résignation. Je vais prier.

Elle s'absorba dans un recueillement que ses filles et sa jeune parente respectèrent, se bornant à contempler de l'extrémité de la chambre cette brune tête encore si belle que sa méditation intérieure auréolait d'une surhumaine grandeur.

Huguette se retira vers le soir le coeur noyé de tristesse.

Deux jours plus tard, Emmeline Saint-

Brès s'éteignit doucement, sans souffrance.

Le ressort trop usé s'était arrêté...

Et les Petites Bleues restèrent seules dans leur maison en deuil.

VI

Dans le courant de l'été suivant, Huguette rayonna d'une grande joie.

Jamais encore, depuis qu'elle était de retour dans l'antique demeure familiale, elle n'avait si joliment manifesté la franche gaîté de sa nature, elle ne s'était si délicieusement épanouie.

Tout le jour, elle chantait.

Dans les recoins les plus opposés du château, on entendait résonner sa voix fraîche, tantôt lançant à plein gosier les vieux airs pyrénéens comme une fauvette de la montagne, tantôt gazouillant un pimpant couplet à la mode comme un simple pierrot parisien.

Et quand elle avait fini de chanter, elle riait, à propos de rien, d'un rire adorable d'entrain et de jeunesse.

Tout l'entourage était sous le charme.

M. d'Aureilhan regardait sa fille avec des yeux humides de tendresse ravie.

Au coin des lourdes paupières de René de Laverdens, que commençait à impatienter fortement son rôle d'éternel soupirant, s'allumait plus souvent la flamme passionnée, tandis qu'au fond des sombres prunelles de Jean Quéroy la lueur tendre se faisait plus pénétrante et plus douce.

De celle-ci seulement, Huguette daignait s'apercevoir. Elle en avait le coeur ineffablement, exquisement réchauffé...

Le bon M. Gontaud ne tarissait point d'admiration sur le compte de sa chère petite voisine, pour laquelle il avait décidément une prédilection marquée, et la belle-mère d'Huguette, de plus en plus aimable, se demandait avec une sourde inquiétude si ses craintes de l'année précédente n'étaient pas justifiées?

Car c'était la prochaine arrivée de Guillaume Maresquel qui communiquait à la jeune file ce beau rire de plaisir, cette dilatation de créature enchantée du monde et de la vie.

L'intelligence de Mme d'Aureilhan très réelle, mais entachée de préjugés, attardee en des routines, était fort incapable de concevoir quelle haute indépendance de coeur Huguette devait à sa libre éducation, et elle s'obstinait à redouter la passionnette cachée, de tradition chez la jeune personne selon l'ancienne formule, là où il y avait qu'une camaraderie très moderne doublée de la plus sincère des amitiés d'enfance.

En réalité, Huguette était heureuse parce que, pour la première fois, elle se sentait vraiment chez elle au château.

D'avoir le droit d'y recevoir ceux qui représentaient ses premières affections, la reconciliait presque avec l'imposante demeure dont les murailles avaient d'abord pesé sur son âme comme celles d'une prison.

Avec sa tendresse ingénieuse, M. d'Aureilhan avait deviné qu'il manquerait toujours quelque chose à Huguette tant que la maison paternelle ne serait pas grande ouverte à ses amis.

Aussi, dès le printemps, lui suggéra-t-il délicatement d'adresser pour les vacances une cordiale invitation à Mme Fresnault et au sculpteur.

La jeune fille ne se le fit pas répéter deux fois

Remuée d'une infinie gratitude silencieuse ,elle embrassa longuement le tendre père qui venait de guérir d'un mot la petite peine s'obstinant à rester blottie dans un replis obscur de son coeur, puis elle courut dériger deux pressantes lettres d'appel.

Et elle attendit la réponse, non sans trouble secret. Ainsi qu'elle l'avait sourdement appréhendé, Charlotte Fresnault, avertie par une expérience antérieure, déclinait l'hospitalité offerte.

En revanche Guillaume Maresquel l'acceptait avec l'enthousiasme d'un Parisien doublé d'un artiste ,et par conséquent doublement ravi par la perspective d'horizons nouveaux.

Ce n'était pour Huguette qu'une demi-joie. Cependant, elle se trouvait tellement heureuse de revoir le compagnon d'enfance en qui s'incarnait toute son ancienne vie qu'elle se consola peu à peu de ne pas embrasser Charlotte et se mit à compter les jours en attendant Guillaume.

Plus le temps diminuait ,plus il lui paraissait interminable.

Enfin, une semaine seulement la sépara du moment désiré, et Mlle d'Aureilhan passa désormais la plupart de ses heures dans l'appartement qu'elle destinait au jeune homme, absorbé par le souci joliment féminin de créer un cadre harmonieux qui séduisit l'ami cher et le gardât longtemps.

C'était cette disposition, qu'elle ne

NOS ROMANS COMLETS
A NOS NOUVEAUX LECTEURS

Voici la liste des romans complets déjà parus dans notre revue: "CENDRILLON AU BAL" par Guy Chantepleure. "PRES DU BONHEUR" par Henri Ardel, "PERILS D'AMOUR" par Daniel Lesueur, "LE MARI DE GISELE" par H. A. DOURLIAC, "MALGRE ELLE" par Eva Jouan, "PROFIL DE VEUVE" par Paul Bourget, de l'Académie Française, "LE ROMAN DE LUCIEN" par Guy Vander, "PETITE MUSE" par Henry de Forges, "LA CHANSON DES ROSES" par René Poupon, "SON ROMAN D'AMOUR" par Michel Nour, "LA FIANCEE DU COMTE GUY" par Paul Junka, "MONETTE" par Mathilde Alanic, "EN SUIVANT L'ETOILE" par Florence Barcley, "LE FIANCE DE JOSETTE" par Paul Junka, "AU DELA DU COEUR" par Edmond Coz (publié en deux numéros), "PLUS FORT QUE TOUT" par Paul Cervières (publié en deux numéros), "LE MARI D'IANTHE", par Berthe Neuillies (publié en deux numéros), "MON GYGNE" par Emmanuel Soy (publié en deux numéros), "LE MARI DE VIVIANE" par Yvonne Schultz (publié en deux numéros), "LE HIBOU DES RUINES" par André Vertiol (publié en deux numéros), "REVE D'AMOUR" par Trilby (publié en deux numéros), "L'EXIL DE L'AMOUR" par S. Moreu (publié en deux numeros), "COEUR SAUVAGE" par Michel Nour (publié en deux numéros), et "TENDRE FOLIE" par Jean Rameaux (publié en quatre numéros.) "LA BELLE ET LA BETE" par Mario Donal (publié en deux numéros.) "L'IDEE DE SUZIE" par Jean Thiery (publié en deux numéros.) et "MONIQUE" Poupée française par Trilby (publié en deux numéros.) "IDYLLE NUPTIALE" par Mme E. Caro (publié en trois numéros.) "LE RETOUR" par Trilby (publié en deux numéros.) "MOI, REINE" par Barrère Affre (publié en deux numéros.) "LA SUCCESSION DU MARQUIS" par Paul Junka (publié en deux numéros.) "LA PETITE PARFUMEUSE" par Trilby (publié en deux numéros.) et...

PETITE MAISON, GRAND BONHEUR

Par Paul JUNKA

qui paraît dans le présent numéro.

On pourra se procurer les romans déjà parus en écrivant ou en s'adressant à "La Revue de Manon", 756, rue St-Paul Ouest, Montréal.

Chaque roman se vend 10 cents et est expédié sans frais de poste. Ceux en deux numéros se vendent 20 cents.

Mlle Augustine Corbeil

Elève graduée de l'Académie Beaupré donne des cours d'instruction générale "à domicile"

Attention spéciale aux élèves commençantes ou arriérées.

Adresse : 10733, rue LAMBERT

Sault-au-Récollet

Tél. DUpont 3415

Résidence
No 6459
Rue Christophe Colomb

Tél. HArbour 4118
4119

SALLUSTE LAVERY,
B. C. L., C. R.
De l'Etude Lavery & Demers
AVOCATS PROCUREURS
Avocats Conseils de la Fédération des Navigateurs Canadiens
Division du St Laurent
No 29, RUE ST-JACQUES, EST MONTREAL

Nos Vedettes de Cinéma



MARY McALLISTER

comprenait nullement qui inquiétait si fort Mme d'Aureilhan.

Quand elle apercevait Huguette étudiant gravement la place d'un meuble ou le pli d'un rideau ,elle se disait que sa belle-file n'agirait pas autrement s'il s'agissait de recevoir un fiancé, et une âcre colère montait sous son sourire.

Toutefois, elle se gardait de faire part de ses folles angoisses à sa soeur et à son neveu.

Ceux-ci ne savaient trop que penser et dissimulaient de leur mieux un dépit humilié.

Jean Quéroy était peut-être le seul qui pénétrât parfaitement l'actuel état moral d'Huguette.

Lui n'avait pas peur.

Il sentait si bien qu'il était placé très haut ,au-dessus de tout, le sentiment inexprimé qui fleurissait entre leurs deux coeurs.

Mais comme un être qui aime s'abandonne malgré tout aux impressions frémissantes caractéristisant les tendresses profondes, il éprouva le besoin d'un mot qui lui permît la foi.

C'est pourquoi il s'arrangea de façon à rencontrer Huguette, un jour qu'elle revenait du chalet en deuil des Petites Bleues, dont la vieille maison qu'il tenait de son père n'était pas éloignée.

Comme de coutume elle conduisait son poney Mirliton, qu'elle arrêta d'une instinctive pression sur les rênes, lorsque le jeune ingénieur la salua au passage.

— Alors, mademoiselle Huguette, votre parent, M. Maresquel, arrive la semaine prochaine? demanda Jean, les ordinaires préliminaires échangés.

Les mouvantes prunelles de Mlle d'Aureilhan s'irradièrent de plaisir..

— Oui, je suis bien heureuse!

Il la considéra avec un soupçon de tristesse.

— Et nous?... Vos anciens amis, — pardon! je devrais dire vos nouveaux amis,—enfin, vos amis d'ici, compterons-nous encore un peu?

Huguette eut un faible sourire où un persiflage très doux se fondait en mélancolie:

— Ai-je donc tant d'amis, ici?

— Vous en avez au moins un, dit-il, tout à coup grave, presque volontaire.

Sans doute Huguette trouva-t-elle que l'entretien prenait une tournure embarrassante, cal elle essaya de le faire dévier.

Elle leva un doigt, taquine:

— Vous êtes injuste! Je m'en connais bien deux! M? Gontaud! Oubliez-vous ce bon M. Gontaud?

A son tour, Jean sourit.

— Ne nous occupons pas de lui pour le moment. D'ailleurs, je sais ce que je voulais savoir, et je vous remercie de tout mon coeur, tout mon coeur, mademoiselle Huguette.

Elle sentit une flamme rose brûler ses joues.

— Comment cela? balbutia-t-elle.

— Oui, expliqua le jeune homme d'un ton enjoué qui dissimulait l'importance des paroles prêtes à être prononcées, vous vous reconnaissez deux amis. L'un est M. Gontaud. Vous n'avez pas nommé l'autre... Mais, si ma mémoire est fidèle, je ne serai pas taxé de présomption en avançant que j'espère être celui-ci?....

Le souvenir de l'heure exquise où Jean avait réconforté sa solitude morale en lui offrant d'être son ami, trembla délicieusement dans l'âme d'Huguette.

Elle le regarda bien en face.

— Oui, dit-elle avec sa sincérité charmante, c'est de vous que j'entends parler.

Emu, il se pencha sur le bord de la petite voiture, et, plus bas, d'une voix pénétrante:

— Merci. Donc, vous vous rappelez?...

—Je me rappelle! répondit-elle, sérieuse comme aux minutes capitales de la vie.

— Et vous ne changerez pas? interrogea-t-il tendrement. Ni maintenant, ni plus tard?

— Je ne suis pas de celles qui changent. Quand j'ai donné ma confiance à quelqu'un qui la mérite, c'est pour toujours!

Sans qu'elle eût conscience, son sourire était devenu d'une douceux ensorlante, de magnifiques promesses illuminaient ses yeux incomparables.

Jean fut ébloui.

— Pour toujours! murmura-t-il d'un accent que le divin bouleversement brisait.

Il lui prit la main et la baisa.

Il n'y eut pas d'autres paroles échangées, pas de verbeux serments, aucune de ces formules officielles qui impriment leur marque banale aux plus pures félicités humaines.

Tout de suite, Jean s'éloigna à grands pas, craignant de délirer de bonheur.

Et Huguette s'en retourna ainsi que dans un rêve.

Leurs coeurs étaient fiancés...

***

— Huguette, dit Guillaume Maresquel quatre ou cinq jours après son arrivée, pourquoi donc n'ai-je pas encore vu les Petites Bleues? Je croyais leur habitation proche du château?

Mlle d'Aureilhan hésita.

Par suite d'une sorte de réserve mentale qu'elle ne définissait pas bien, elle avait en effet, différé de présenter son parent à ses jeunes cousines.

Elle savait que le romanesque ne perdait jamais ses droits chez les Petites Bleues, et que, sous l'oppression de la catastrophe récente, les trois orphelines attendaient avec plus de ferveur encore qu'autrfois le libérateur de leur triste sort.

Etait-il possible qu'il ne se rencontrât point de par le monde un galant chevalier, un beau jeune homme pourvu de tous les dons qui eût pitié de trois petites créatures ainsi abandonnées?...

Bien sûr, la Providence ne le permettrait pas.

Un radieux matin, surgirait d'un point quelconque de l'horison le Prince Charmant qui s'éprendrait de l'une d'elles, l'épouserait et l'emmènerait avec ses deux soeurs en une résidence mondaine où le mariage des deux autres ne serait plus qu'un question de semaines.

Sans aucun doute, Huguette redoutait, confusément que son camarade d'enfance, auréolé du double prestige du Parisien et de l'artiste, n'incarnât aux yeux de ces enfants ignorantes et pétries d'illusions, le personnage de rêve qu'elles espéraient ardemment.

Le statuaire était bien fait pour tourner la tête aux admiratives Petites Bleues.

Grand, avec cete souplesse robuste qui dit la force, d'allures désinvoltes tempérées de bon goût, il avait en toute sa personne cette précision harmonieuse des mouvements propre à ceux qui se sont consacrés corps et âme à l'étude de la beauté qu'ils s'assimilent inconsciemment, et sa physionomie ouverte dont les traits réguliers respiraient le courage, la franchise la gaieté attirait invinciblement la sympathie comme une sinthèse des caractères éminents de notre race.

Une élégante moustache blonde achevait la ressemblance avec le type primitif ,et Huguette n'avait pas tout à fait tort en redoutant les ravages que ferait à son insu, chez les impressionnables Petites Bleues, ce beau et affectueux garçon qui prêtait aux étriqués vêtements modernes sa superbe prestance de guerrier gaulois.

En l'amitié délicate qu'elle ressentait pour ses cousines, Mlle d'Aureilhan ne pouvait guère avouer que c'était la crainte d'infliger une déception nouvelle à ces enfants ayant déjà tant souffert, qui l'incitait à retarder la rencontre avec le sculpteur.

Ce fut donc d'un ton d'embarras très différent de son habituelle spontanéité, qu'elle répondit au jeune homme étonné de son silence:

— Que veux-tu, mon bon Guillaume, il faut compter avec les sévères et, après tout, respectables coutumes de la province... Ces filettes sont seules, en grand deuil...

— Guillaume s'apitoya:

— C'est vrai! Pauvres Petites Bleues, les voilà tout en noir, maintenant!

Huguette secoua la tête:

— Non. Quand on porte une couleur par suite d'un voeu, on ne peut la quitter en aucun cas. Une des plus expresses recommandations que leur mère mourante adressa à mes jeunes cousines fut précisément de ne pas abandonner la pieuse livrée pour les signes extérieurs du deuil, et de la conserver fidèlement jusqu'au terme fixé pour l'expiration de ce voeu.

— Pauvre mère! fit Guillaume ému. Et, tu me l'as écrit, si je ne me trompe, ce n'est que par le mariage que les Petites Bleues seront affranchies de ce céleste uniforme.

— Oui...

Il y eut une pause.

Dans l'esprit des deux amis d'enfance remuaient beaucoup de choses que, probablement, ils ne démélaient pas très bien.

Au bout d'un instant, Guillaume reprit:

— Sont-elles absolument seules? Elles ont bien des proches parents qui s'intéressent à elles, un tuteur?

Huguette haussa les épaules:

(A suivre au prochain numéro)

CHANCE UNIQUE

Beaux cadrans en poudre de marbre veiné, dans les couleurs rose, vert et bleu.

Jusqu'au 15 septembre

$3.00 seulement

Valant réellement $5.00

Ces cadrans feront un cadeau inappréciable en n'importe quelle occasion.

Vous pouvez adressez votre mandat comme suit:

"La Revue de Manon"

756, rue Saint-Paul Ouest

Montréal

Madame, Etes-vous GAIE?...

Une femme en BONNE SANTE est généralement gaie, enthousiaste, de société agréable. Elle est affectueuse et tendre pour son mari et ses enfants. Elle sait que lorsque le mari revient chez lui après une journée d'ouvrage, il ne désire pas rencontrer une femme grincheuse, fatiguée, malpropre sur elle et dans la maison. **Si elle est pâle, faible, anémique, souvent découragée, sujette aux maux de tête, aux douleurs dans le dos, si elle souffre de périodes douloureuses et irrégulières, de douleurs internes,** c'est le temps pour elle de renouveler sa VIGUEUR, d'arrêter l'ANEMIE, de soulager tous ces symptômes ennuyeux, de prévenir des maladies sérieuses et dispendieuses à l'aide des Pilules ROUGES, préparées spécialement pour les femmes de tout âge.



"Quand j'étais jeune fille je travaillais dans une manufacture de conserves, les mains constamment dans le vinaigre chaud. L'odeur du vinaigre m'occasionna d'abord une mauvaise digestion qui provoqua des palpitations, des douleurs d'estomac, du foie, puis de l'hydropisie, un état de faiblesse générale, de débilité et d'excessive nervosité. Je n'avais pas d'appétit, je ne dormais pas et me mettais toutes sortes de craintes et de chimères dans la tête. Ma soeur qui avait pris des Pilules ROUGES et s'en était bien trouvée m'en acheta pour m'en faire prendre. Ce n'est qu'à la sixième boîte que je commençai à m'apercevoir d'un changement pour le mieux. Je mangeais avec plus de goût, je souffrais moins du foie, mes palpitations de coeur se calmaient petit à petit, je dormais mieux. J'avais essayé beaucoup de remèdes dispendieux et ils ne m'avaient rien fait. Les Pilules ROUGES m'ont considérablement soulagée et quand je ne me sens pas très bien je les prends de nouveau." Mme Aristide Poiré, 1334, rue Notre-Dame Est, Montréal.

CONSULTATIONS MEDICALES GRATUITES. — Afin d'aider votre traitement vous pouvez consulter GRATUITEMENT à son bureau ou par correspondance notre Médecin qui vous indiquera toujours le meilleur régime à suivre. Dans les cas impossibles à traiter par correspondance ou requérant une intervention chirurgicale, notre Médecin vous dirigera aux meilleurs médecins et chirurgiens de votre localité.

Les Pilules ROUGES sont fabriquées seulement par la Cie Chimique Franco-Américaine Ltée, 1570, rue St-Denis, Montréal. Traitement facile à suivre à la maison... au travail... en voyage... Impossible de vous traiter mieux et à meilleur marché. 50c la boîte ou 3 pour $1.25.

PROTEGEZ-VOUS... REFUSEZ les SUBSTITUTIONS...

EXIGEZ les VERITABLES

PILULES ROUGES

Pour les Femmes Pâles et Faibles

Enfants FORTS...

"Il y a deux mois j'avais perdu tout esprit de sauver ma petite fille de dix-neuf mois, il n'y avait plus rien à faire pour elle, j'étais découragée, mais grâce à l'OVONOL que je lui ai donné, elle se rétablit vite, elle mange bien, a de bonnes couleurs et prends du poids tous les jours." Mme William Dupuis, Grand Pabos, P.Q.

MERES... désirez-vous que vos petits garçons deviennent des Hommes ROBUSTES et BIEN PORTANTS; vos fillettes de belles jeunes filles RESPLENDISSANTES de SANTE avant de devenir à leur tour des Mères de Famille! Donnez-leur OVONOL composé d'Extrait de Foie de Morue, d'Iode, de Jaune d'Oeuf, d'Hypophosphites, préparé par le Médecin des Pilules ROUGES, spécialement pour les enfants Pâles Maigres, Pleurards, manquant d'Appétit, de Sommeil, souffrant fréquemment de Maux de Gorges, d'Oreilles, d'Yeux, de Rifle ou autres Eruptions dans la figure et sur le corps, d'Incontinence, etc.
Partout ou par la poste, $1.00

OVONOL
pour les Enfants

Prends Ton Fusil ... Grégoire



"Prends ton fusil, Grégoire, et prends ta canne à pêche;
Va chercher le diner dans les bois d'alentours".
"Fort bien, la mère, et vois comme je me dépêche,
Je t'aurai un lapin, qui sait, peut-être un ours".

Grégoir' se met en route et bientot sous un chêne,
Au bord d'une prairie tout émaillée de fleurs,
Il se couche, s'endort et son rêve l'entraine,
En des pays lointains, paradis des chasseurs.

Il rêve que partout, autour de lui, sur l'herbe,
Gambadent des lapins, frétillent des poissons,
Cependant que vers lui, un orignal superbe,
S'avance précédé d'un magnifique ourson.



Il saisit son fusil, . . . mais il ne tire pas;
Car ses hôtes nouveaux l'entourent pêle-mêle,
Curieux, fascinés, riant tout bas, bien bas,
Pendant que le nemrod boit sa Dow Old Stock Ale.



Dow

Old Stock Ale
Mûrie à Point

Prime par la force et par la qualité